

Anne de Seynes

Les choses arrivent

A mes enfants,
Marie, Mathieu et Mosne
à ma sœur et à mon frère.

Le poète recommande : penchez-vous, penchez-vous davantage. Il ne sort pas toujours indemne de sa page mais comme le pauvre, il sait tirer parti de l'éternité d'une olive.

René Char

En cette ère de perte universelle de mémoire (...) nous devons nous rendre compte que la présence d'esprit dans toute sa plénitude ne peut être atteinte que sur la base d'un passé vivant. Plus notre souvenir remonte loin dans le passé et plus nous gagnons de l'espace pour ce à quoi tendent tous nos espoirs : le futur.

Christa Wolf

Couple

Ils marchent dans une rue de Londres, la ville où ils se sont rencontrés. Leurs vêtements et la lumière qui les entoure racontent un début de printemps frileux. Le photographe déclenche. Ils sont pris pleine face, en mouvement. Elle est en train de refermer son manteau de fourrure à poils longs, clairs, fait de grands carrés cousus bord à bord. Sous son manteau, un chemisier blanc au col serré par une cravate Lavallière, un pull foncé ou plutôt un gilet dont on aperçoit un bouton ; une jupe de lainage à peine évasée qui descend sous les genoux ; des bas opaques et, par-dessus, roulées sur les chevilles, des socquettes de laine. Aux pieds, des escarpins largement échancrés, fermés par une bride. Peut-être ne cherche-t-elle pas à boutonner son manteau, seulement à en retenir les deux bords de ses mains nues. A l'annulaire, une bague plus volumineuse qu'une alliance — une chevalière, peut-être, aux armes de la famille, la sienne ou celle du jeune homme à ses côtés ? — C'est l'unique bijou visible, avec les clips aux oreilles, ronds et discrets. Sur la tête, un simple béret d'où s'échappent des mèches sombres et ondulées.

Lui porte un costume de golf, pantalon bouffant serré sous les genoux et veste à peine croisée à trois poches. De la poche au dessus du cœur dépasse un mouchoir. Sous le veston, une chemise avec col à longues pointes serré par une cravate à petits damiers contrastés. Par dessus, un gilet de laine que j'imagine sans manche et, par-dessus encore, un chandail échancré en V. Aux mains, des gants de peau. Dans la gauche, il serre un béret semblable à celui de la jeune femme. Chaussettes de laine claire et mocassins classiques à grosses semelles.

Il avance le pied droit, elle le gauche. Il sourit et ses yeux sourient aussi, obliquement, la tête légèrement penchée vers elle mais peut-être n'est-ce pas

volontaire, seulement la cadence de la marche qui incline le buste, à peine, et entraîne la tête dans le mouvement.

Chez elle, le sourire est comme pris entre ombre et lumière à cause de la gravité dans les yeux et de la ligne tombante de la bouche. Elle regarde le photographe et ce geste de fermer ou de retenir les pans du manteau donne l'idée d'une coquetterie circonstanciée. Elle a une fossette à la joue droite.

C'est une rue banale aux larges dallages plats et rectangulaires. A droite, une grille ferme une cour ou un jardin. Derrière eux, une imprécise perspective d'immeubles. Ce qui frappe est qu'ils sont seuls, pas un passant, pas un véhicule dans cette rue qui semble avoir été vidée comme avant le tournage d'un film. Le photographe a soigné sa mise en scène.

Ils sont seuls, ils marchent côte à côte. Ils ont l'air heureux et l'assurance tranquille de la jeunesse et de l'aisance. Elle a vingt-quatre ans, il en a vingt-sept. Il est français, originaire du midi de la France, cheveux châtons et regard bleu. Elle est suédoise, petite, brune, prunelles et cheveux sombres. Ces choses, la photo en noir et blanc ne les dit pas mais je les sais.

Cette photo détaillée de mes parents, qui n'étaient encore que fiancés, est affichée dans mon atelier de travail ainsi que les vôtres, mes enfants.

Lieux d'avant

Où sont mes six premières années ? Ai-je été à l'école ? Une photographie récemment découverte m'apprend que oui. Où sont le père, la mère, leur voix, leurs gestes, moi dans leurs bras, moi dans leur regard, moi dans leur vie ? Qui sont les gens autour de moi ? Comment sont les murs, les espaces, les meubles ? Comment chercher, comment répondre si je n'entends pas, si je ne vois pas ? Peut-être l'important réside-t-il aussi dans le non-savoir.

Quatre ans, cinq ans ? Ma mère nous emmène, ma sœur et moi, découvrir les vitrines des Galeries Lafayette sur les grands boulevards. C'est Noël. Derrière la vitre, un char tiré par des rennes, transporte le Père Noël et sa hotte pleine de

cadeaux. Ma mère dit : On croit qu'il n'avance pas mais au contraire, il va tellement vite qu'on ne voit pas les roues tourner ! On dirait qu'elles sont immobiles.

La nurse nous emmène au bois de Boulogne. Ma corde à sauter m'accompagne toujours et partout. Non pour en jouer mais pour le plaisir aigu de sentir son glissement sur le sol, pour le plaisir intense, douloureux qui me pénètre de cet attouchement avec le sol, comme si j'étais moi-même la corde et le sol. Plaisir identique à la vue d'une roue, à quelque objet ou véhicule qu'elle appartienne, brouette, cerceau, chariot, bicyclette, dans le moment précis de son point de tangente avec le sol.

A cette époque de mes quatre ou cinq ans, deux rêves, toujours les mêmes et que je déclinais à l'infini, me donnaient rendez-vous chaque soir dans ces instants indistincts de l'approche du sommeil : plusieurs enfants dont je suis, se cachent derrière la crête d'une colline. Devant nous un terrain nu au bout duquel se dresse une cabane. Un géant l'habite. Il a instauré une règle qui commande de, surtout, ne pas parler, ne faire aucun geste ni aucun bruit. Mais voilà que je parle, que je bouge ou fais du bruit et le géant me prend, il me fixe au sol par quantité de petites ficelles et lentement, me coupe en morceaux. Terreur et jouissance. Chaque fois je renaiss, me retrouve derrière la crête de la colline et toujours, je suis celle qui, la première, va parler, chuchoter, se faire remarquer par l'horrible/délicieux géant qui, à nouveau, va me couper en morceaux. Dans Le voyage de Gulliver, une illustration représente les Lilliputiens en train de ficeler au sol un Gulliver géant...

L'autre rêve, presque indicible, est composé d'images abstraites où l'infiniment grand se fond à l'infiniment petit, l'un et l'autre m'entraînant dans un mouvement fait de courbes, de couleurs et de volutes aux variantes infinies, vertigineuses. Sorte de spirale sans fin qui exacerbe mes sens jusqu'à des points de douleur exquise et insupportable. Durant des années, j'ai tiré à moi, au profond des nuits, ce rêve-agate plein de beauté, d'effroi et de la plus grande jouissance.

Dans la maison de mon frère, aujourd’hui, il y a des sièges recouverts d’un tissu satiné vert. Sont-ils les mêmes que ceux de l’appartement de mes premières années, est-ce le même tissu où, sur le fond vert, des fils dorés dessinaient des arabesques ? Il me semble qu’il y avait du vert dans le mobilier d’alors.

Entre la chambre des deux filles et celle des parents, un corridor aveugle autour duquel se répartissent les pièces de l’appartement. Un soir, la mère s’est trouvée “tragiquement” dans ce long couloir. Le tragique ne faisait pas partie de notre mode de vie. Si le souvenir demeure, c’est sans doute qu’il y eut rupture d’avec le quotidien. La mère est sur le point d’accoucher. Elle se tient dans le couloir sombre, devant la porte d’entrée. Depuis la chambre isolée, calfeutrée, des deux filles, je sens l’irruption d’un danger. Par la porte entrouverte, je vois le tragique dans les yeux de ma mère. (Une lettre ancienne de mon oncle Carl-Fredrik confirme, en effet, les difficultés que connut ma mère pour ce troisième accouchement.)

C’est un 30 juin, le jour de mon anniversaire, cinq ans. Dehors, il fait beau. La rue est calme, peu passante. J’attends mes invités, assise devant la porte vitrée qui donne sur le balcon du quatrième étage. Je lis un livre, un livre que, peut-être, je tiens à l’envers. Je ne sais pas lire. Je mets en scène la surprise que je feindrai lorsque mon premier visiteur entrera. Il s’approchera de moi qui ne verrai rien, n’entendrai rien jusqu’au dernier moment où, relevant la tête, je lâcherai dans un bâillement : “Ah, tu es là. Excuse-moi, je lisais.” Et l’autre, dans un sifflement d’admiration, devra s’exclamer : “Parce que tu sais lire ?” Et moi, pudiquement, je hausserai très légèrement les épaules. Mais je crois que j’ai raté mon effet. Oui, je sais que je l’ai raté. Dans l’appartement parisien, il y a Rose, Camille, Mademoiselle Jeanne. Sans doute pas les trois à la fois. Le visage de mademoiselle Jeanne ressemble à celui de la mère. Mademoiselle Jeanne, plus proche de nous que la mère. Dans le monde de mes parents, on recevait, on était reçu, on sortait dîner au restaurant, on allait au concert, au théâtre, à l’opéra. Nous les filles, nous prenions nos repas dans notre chambre, sur la table de bois laquée gris perle, au bout du couloir.

Et il y a aussi la maison de campagne près de Sens, Les Fours, première maison conjugale, familière plus que familiale, choisie par père et mère hors de leur famille respective. D'où un climat qui incluait les enfants autrement mieux que la maison-château grand paternelle ou celle grand maternelle trop lointaine, presque mythique, en Suède. Une maison modeste, semblable à beaucoup d'autres. Un carrelage rouge, un auvent, un banc contre la façade. Assis côte à côte, le père, la mère, les deux petites filles. La photo raconte un couple heureux, deux petites filles heureuses et sages.

Cette lettre de mon père, datée de janvier 1940, confirme mes impressions : “chers Fours, c'est vraiment notre centre sentimental, probablement parce que ce n'est que nous. Il n'y a rien d'autre, il n'y a personne d'autre, c'est de l'essence de nous...”

Ma poupée de chiffon s'appelait Pierrot, jambes vertes et torse blanc. Je l'ai perdue (toujours, partout, je perdais tout) dans un champ, un champ de couleur. C'était, au-delà de la maison, une campagne de cultures variées, de champs qui coloriaient le paysage par grandes touches comme ces couvertures aux carrés tricotés de laines multicolores et raboutés les uns aux autres. Je voulais aller dans les “champs de couleurs”. Plus on s'en approchait et plus ils s'éloignaient : Je veux aller dans les champs de couleurs ! Dès que j'y posais les pieds, les ocres, les rouges, les verts, les bruns semblaient se dissoudre dans la terre, avalés par elle. C'est dans ces champs toujours hors d'atteinte que j'ai perdu mon Pierrot vert et blanc.

Un jour, rentrant peut-être d'une ultime et vaine tentative pour atteindre enfin les couleurs, nous avons croisé une fermière du voisinage. Nous marchions sur un chemin pierreux enfoncé dans une haie d'arbres. Le soleil à travers le feuillage faisait pleuvoir des flaques de lumières. Dans la chaleur d'un début d'été, madame Roche courait, courait, ses jupes et ses jupons ventés, ses sabots claquant sur la terre sèche et les graviers. Ma mère lui cria : “Pourquoi courez-vous ainsi, madame Roche ?” Et celle-ci, balayant ses cheveux d'une main et dans le geste découvrant son visage une seconde tourné vers nous, lançait : “Il faut que je rattrape le temps perdu ”

Durant des années, j'ai tourné et retourné cette phrase légère et ventée comme les jupons de madame Roche. Je l'ai interrogée, l'ai malaxée, frappée, lancée en l'air, jamais elle ne s'est vraiment ouverte, n'a livré sa réponse. Comment rattrape-t-on le temps perdu ? A cette impossible question venait s'en ajouter une précédente : comment la vitesse, poussée à son maximum, peut-elle apparaître immobile ? Ou, à l'inverse : comment l'immobilité peut-elle être signe d'une très grande vitesse ?

De cette maison, les Fours, cette maison terrienne, basse, solidement plantée, je recherchais les racines en creusant le sol à la base du mur de façade avec ma pelle d'enfant. D'où venait la maison ? A quels pieds sous terre prenait-elle naissance ? C'était important de savoir. Concrètement. Peut-être parce que le monde de l'enfant manquait de racines ou que celles-ci étaient trop dispersées. Très loin au nord, la Suède. Plus près au sud, l'Ariège. Entre les deux, le long corridor parisien sur lequel donne la chambre inconnue des parents. Le geste de creuser vers les soubassements de la maison de campagne, cette maison sans prétention, dans laquelle les parents se comportaient avec naturel, où l'enfant n'était pas tenu par des vêtements qui excluaient l'idée même d'une tache ou d'un accroc, ce geste n'est-il pas chargé de sens ? Dites-moi d'où je viens interroge la petite fille par un malin détournement de pelle. Sans doute les bonnes, les nurses parlent avec nous, les enfants, mais elles sont des personnes autres et leurs mots ne peuvent être perçus qu'en marge. Entre ces mots en marge et ceux inaccessibles des parents, que reste-t-il pour l'enfant qu'un silence démultiplié ? Je ne retrouve aucun écho ni dans l'autorité ni dans la tendresse. Pourtant ce silence devait bien être traversé par les mots du père mécontent, de la mère attendrie, des bonnes grondeuses... Une ardoise magique est passée dessus.

Dans une lettre à son frère datée du 27 octobre 41, ma mère écrit : “ Fini le temps des nurses. Le temps des gouvernantes ne viendra jamais plus dans notre maison. C'est nous qui nous occuperons de nos chéris...”

Quand Margareta — qui devait disparaître sept mois plus tard — écrit ces lignes, elle ne pouvait se douter que le mal ou l'erreur était fait et que le développement des événements dans les quinze années à venir serait tel qu'il le

rendrait irréparable, inguérissable : hôpital, décès, pension, remariage... Le temps était vraiment perdu où les enfants auraient pu être dans le regard des parents, où les parents auraient pu tendre aux enfants cette passerelle qui permet d'entrer dans le monde des adultes sans refus et sans crainte. Mais le cadre social dans lequel évoluait ce jeune couple amoureux était tel que ce dernier ne pouvait — ni ne voulait — le transgresser. Il dictait ses lois, ses codes, us et coutumes. La grande rupture que fut la guerre le fit en partie éclater et obligea à des reconsidérations. Où est la faute ? Ce qui fait mal aujourd'hui est ce qui hier s'est mal fait. Pour espérer faire le vide, il faut peut-être essayer de faire le plein.

En octobre 1938, la naissance du frère de cinq ans mon cadet, et notre départ de Paris au cours de l'année 1939, suite à la déclaration de guerre, pour la maison de ma grand-mère en Ariège, ébranlent l'univers stable et harmonieux où nous vivions.

Sœur

Où est la sœur aînée ? Je ne la vois pas. Les photos figent la mémoire, en construisent une autre. L'absence de relations étroites entre parents et enfants et la relation ajoutée entre bonnes et enfants faisaient peut-être barrage, modifiaient le cours des eaux en une triangulation artificielle. Ou bien était-ce seulement la différence d'âge qui empêchait la complicité ? Quand la petite a 4, 5 ans, l'aînée en a 7, 8. Elle va à l'école, elle a des amis de classe, elle lit sans avoir à faire semblant. Dans le regard des parents aussi, elle existe différemment.

La petite a toujours eu — oui, cela remonte du fond de son enfance — l'impression d'un inachèvement d'elle-même. Comme si elle était née prématurément ou bien que, brouillon d'un projet jamais arrivé à terme, elle n'avait su profiter des neuf mois intramaternels.

L'aînée, jauge et repère. L'aînée qui, enfant, concentrait l'attention, l'inquiétude, les reproches, les interrogations des parents. Parce qu'elle est plus grave, plus compliquée, plus sensible, plus secrète que la petite qui ne fait que

rire, jouer, japper comme un chiot aux basques des grands, quémendant un regard, une caresse. La petite ne pose pas plus de problème qu'une plante vivace

L'aînée est possessive, jalouse, peu prêteuse. C'est sans doute qu'elle donne un sens à ce qu'elle aime et possède alors que la petite perd tout, oublie tout. On a toujours dit d'elle qu'elle était distraite. Du mot latin *distrahere* = séparer une partie d'un tout, tirer en sens opposé, détourner de l'esprit. Ravir, ravissement. Prendre et émerveiller. Multiplicité des sens.

Quand la petite se fait gronder, le ton de la mère ou du père ne ressemble pas à celui réservé à l'aînée qui, elle, a droit à des explications parce qu'elle est capable de raisonnements. Devant la réprimande, la petite finit toujours par pleurer — et peut-être par rire ensuite car les larmes immédiates entraînent la consolation immédiate. — “Maman, ne me grondez pas !” Elle appréhende avec une terreur démesurée les reproches, les cris, les disputes comme si, atteinte dans la fragilité de son être inachevé, elle courait le risque de tomber en morceaux, disloquée.

L'aînée, elle, ne pleure pas ou alors en secret. Elle renferme, donc on dit qu'elle est renfermée. La petite aimerait beaucoup être renfermée, c'est-à-dire concentrée sur un secret, pour avoir droit à des conciliabules sur son cas. Mais elle n'est pas un cas, seulement un point de comparaison avec la grande. Peut-on attribuer ses nombreuses maladies d'enfant à un besoin de reconnaissance, à une urgence d'attention ? La fièvre et la douleur parviendraient-elles à lui donner un statut de cas sur lequel les grandes personnes seraient enfin obligées de se pencher, très bas et très près ? A quoi ses nombreuses otites lui bouchent-elles les oreilles, qu'y a-t-il à ne pas entendre ? Que faire pour qu'on l'écoute sinon se boucher les oreilles ? Interrogation qui me renvoie à ma fille Marie dont le bégaiement peut valoir un droit à prendre la parole : J'ai mal à parler parce qu'on ne me donne pas droit à la parole. J'ai mal aux oreilles parce qu'on ne m'écoute pas. la petite crie par les oreilles. Marie crie dans sa tête.

Donc, hormis les otites, sa distraction constante et aussi le fait qu'elle mange avec très peu de conviction et une extrême lenteur, la petite ne pose pas de problèmes. Pas de problèmes moraux ni de discipline particulière. Le médecin soigne les oreilles malades, l'étourderie fait sourire ou élever la voix et,

puisqu'elle est si lente à manger, elle restera la dernière à table jusqu'à ce que disparaisse la boule de viande qui lui gonfle la joue. Elle vomissait souvent. Une fois, la bonne lui a fait ravalier tout "ça". La petite court après les presque trois années qui la séparent de l'aînée, ces trois années qui font de la grande ce que jamais la petite ne sera. L'arrivée puis l'assise dans l'âge mûr ne sont jamais parvenues à combler l'écart, c'est-à-dire à effacer, chez la petite, cette impression d'inachèvement qui la poursuit et qu'elle ressent aussi à l'égard de tous ceux qui, pour des raisons de respectabilité, de notoriété, d'autorité, de statut social ou professionnel font figure d'aînés. Ceux-là, sous le regard de la petite, possèdent toutes les marques de l'achèvement, de l'accomplissement : ils sont doués de jugements, fondés sur une réflexion nourrie de connaissances, de culture, d'analyses et de la mémoire conservée de toutes ces choses. Ils émettent des avis radicaux, gagnent leur vie, travaillent avec rigueur, pratiquent l'autodiscipline, mènent leurs projets à terme, ne commettent pas d'excès, ne dispersent pas leur énergie, connaissent les règles du pouvoir, de la séduction, de l'argumentation ; surmontent la peur, la faiblesse, la lâcheté ; se donnent des directives de vie et s'y conforment ; enfin sont, un jour, devenus des "grandes personnes" achevées, accomplies. Alors qu'elle, la petite, en est toujours à courir après cette maturité avec, en plus, le sentiment que le vieillissement du corps, les rides du visage, l'affaissement de la peau trahissent de plus en plus manifestement cette part d'inachèvement qu'elle avait pu, un temps, penser-t-elle, garder dissimulée.

Peut-être que si la mère avait vécu, ces trois années se seraient délitées sous l'action du temps. Mais la mort de la mère fit gagner à la grande, seule prétendante à la place de la disparue, quelques années de plus tandis que la petite en perdait proportionnellement, se lovait dans l'enfance, bien décidée à y rester le plus longtemps possible. Au bout de ce voyage à reculons, elle rejoignait le petit frère, faisait de lui son complice forcé, une sorte de jumeau de cinq ans plus jeune. La sœur-mère puisa dans cet isolement brutal un surcroît de forces jalouses dirigées non contre l'innocent benjamin mais vers cette cadette qui, impunément, refusait de grandir et jouait au petit garçon.

La petite enferme la grande dans un cercle vicié, vicieux. Elle élève des parois au cercle qui devient bulle. Des deux mains, elle frappe contre les parois de la bulle car elle pressent que c'est dans cet espace clos que se trouve maintenant cette possible reconnaissance d'elle-même, cet amour et cette attention si souvent réclamés du temps où la famille ressemblait à une famille, où père et mère ressemblaient à un couple.

Extraits de lettres de mon père à ma mère.

“I know that to deserve marrying you, I must be worth at least 600 £. I will be worth that, by any means...”

“Quel martyr doit être celui des gens qui n'ont pas su se faire aimer de leurs enfants...”

“Nous n'avons jamais décidé les deux noms de Rikiki. Je pense que si c'est un garçon, il devra s'appeler Erik et si c'est une fille, aussi Zélie, Valentine...”

“Ce que je voudrais aussi, c'est d'aller à Moscou. Crois-tu que je puisse faire des démarches ici ou là-bas pour y trouver un job ? Ou bien risquerions-nous d'y mourir de faim ? On peut toujours essayer...”

“Tout le temps, je me figurais être dans ce train, il y a quatre, cinq ans où je t'ai retrouvée à Rostock ou à Lübeck. Tu venais de Stockholm et moi de Copenhague et nous avons fait l'amour dans le sleeping...”

Fréquemment, la mère allait retrouver ses parents, soit à Londres soit en Suède, en fin de grossesse mais aussi après ses accouchements.

Entre l'avant et l'après

Chaque été, depuis ma naissance à Stockholm, était partagé entre la Suède et la France, la Matrie et la Patrie. Les trajets, vers le midi de la France ou le pays nordique, devaient être interminables. Aucun souvenir. Pour l'Ariège, nous prenions le train, sans doute et pour la Suède, le train, le bateau puis encore le train. Jusqu'à l'âge de cinq ans, ma sœur et moi nous retrouvons chez la grand-

mère suédoise. Les photos-piège me le confirment : deux petites filles en costume de bain tricoté. Elles ont les cheveux coupés courts, une barrette sur le côté, et tiennent chacune une ombrelle chinoise en papier. Les mêmes, nues, sous le jet d'eau du jardinier Anders. Les mêmes en robe, cueillant des groseilles. Les mêmes endimanchées, avec la si jolie cousine Gunilla et le si joli cousin Hans. J'ai trois ans, quatre ans, cinq ans.

“Sincèrement, je ne crois pas qu'il y ait une bagarre générale pour ces wretched Sudeten Deutschen. On a tout de même appris, depuis 1914, à faire attention aux accidents. Les gens ici ne sont pas du tout affolés. Je ne dirai pas que l'atmosphère est très agréable. On parle beaucoup de dangers de guerre etc. mais on sent que les gens n'y croient pas...” écrit mon père à Margareta.

En 1939, il n'y eut pas de vacances suédoises et, au bout de l'été, pas de retour sur Paris. Les deux petites filles — et le fils plus petit encore — laissaient derrière elles, sans le savoir et pour de nombreuses années, la Suède la grande ville et, avec celle-ci, les robes à smocks, les jupes plissées, les chaussettes blanches et les souliers vernis. Plus jamais, elles ne seraient habillées comme fausses jumelles. Par contre, elles eurent toujours, c'est-à-dire tout au long de l'enfance, les cheveux coupés courts au carré, juste au niveau du lobe de l'oreille, avec barrette sur le côté. Ont-elles eu, un jour, des envies, des idées de cheveux longs ? Des envies de caresser leurs cheveux longs ? Chignon, nattes, queue-de-cheval ou librement dégagés sur les épaules. Mouvement souple, gracieux de la chevelure qui séduit, qui charme, avec laquelle on joue pour soi, pour l'autre ? Jeu de sensualité interdite. Interdit ou interdite ? Lequel, entre le jeu et la sensualité ? L'addition des deux sans doute. Habillées pareil, coiffées pareil, elles avaient l'air semblable ce qui n'était sûrement pas une bonne chose puisqu'elles ne l'étaient pas. En automne 38, le petit frère débarquait et lui, il était vraiment différent.

Larlenque et Seynes

Larlenque. La grande maison endormie dans la touffeur immobile des étés. Stridulations des cigales, la nuit, et des grillons, le jour. Une touffeur qui coupe le souffle, passé le seuil de la porte. La lumière blanche buvarde le paysage, les lointains, l'horizon. On pousse les hauts volets à claies pour maintenir la fraîcheur dans les pièces du rez-de-chaussée que l'ombre rend plus vastes, la bibliothèque, que les étagères où s'alignent les ouvrages reliés assombrissent naturellement, le salon, le fumoir, la salle à manger et, tout au bout, la tour. Tourelle serait plus juste. Dans la semi-obscurité, cette fraîcheur semble concentrer les odeurs de boiseries, de tapisseries, de cire, de poussière séculaire. Elle les rend plus prégnantes, ajoute au mystère, inscrit le souvenir. Odeurs des maisons, rassembleuses de mémoire.

La maison de Larlenque, peut-être un ancien relais postal dit "La Relingue", avait appartenu, dès la fin du XVe ou début du XVIe siècle à la famille de Maysonnade, de noblesse militaire, originaire du pays de Foix. L'un de ses membres, Nicolas de Maysonnade, apparaît vers 1560 comme un ardent défenseur de la Réforme.

Pendant la guerre d'Espagne, et plus tard durant les mouvements de troupes qui précédèrent et suivirent la Révocation de l'Edit de Nantes, la famille de Maysonnade obtint récompense pour services rendus, soit de Louis XIV soit d'Henri de Bourbon, prince de Condé, et des divers gouverneurs du pays de Foix, ainsi que des lettres de sauvegarde la relevant de l'obligation de loger des gens de guerre et l'autorisant à apposer les armes royales sur sa demeure pour prouver qu'elle était sous la protection du Roi.

C'est à partir de 1700 environ que le nom de la maison apparaît dans le patronyme, chez Isaac de Maysonnade de Larlenque. Et c'est à la fin du siècle dernier qu'il enrichit le nom de Seynes par un acte d'adoption en faveur de mon grand-père Henri, engagé par son oncle et sa tante maternelle. Les Seynes sont originaires du village de Seynes, canton de Vézénobres dans le Gard. La seigneurie de Seynes, après avoir appartenu aux Bayères de Rohegude et aux Siberts de Cornillon, passa à la famille Saussine dont plusieurs membres avaient exercé la charge de viguier du "lieu Seynes". Etienne Saussine, né en 1729 et

marié à Anne Rouvière de Martre, est qualifié de seigneur de Seynes dans les actes publics.

Vers le début du XIXe, un jeu d'alliances réunit en cousinages les familles Seynes et Maysonnade. Deux des filles d'Henri Dumas de Marveille — qui eut, avec Henriette-Louise des Hours de Calviac, six enfants dont les jumeaux Jules et Eugène si semblables qu'ils confondaient leurs propres épouses — deux filles donc, Berthe et Zélie épousèrent, respectivement, Jules de Seynes et Henri de Maysonnade. Berthe et Jules eurent onze enfants dont mon grand-père Henri ; quant à Zélie et Henri, sans enfant, ils adoptèrent Henri de Seynes auquel ils léguèrent et leur nom et la propriété de Larlenque.

Il semble que, du temps où il était Seynes-tout-court, le grand-père possédât peu de biens. L'adoption, l'héritage de la maison Larlenque modifièrent sans doute sa situation mais bien davantage son mariage avec ma grand-mère Mathilde de Pourtalès. Elle possédait une immense fortune dont l'origine venait, entre autre, d'un suédois sans aucun lien de parenté avec la famille de ma mère.

L'un des nombreux enfants du pasteur Hagermann s'appelait Jacob. Ce dernier avait un sens aigu des affaires. La Suède, trop étroite, ne pouvant répondre à ses aspirations, il part pour Gênes, alors grand centre commercial. Il y rencontre Célestine Frat, protestante, originaire de Montpellier dont la famille, persécutée pour ses appartenances religieuses, avait émigré en Italie. Jacob épousa Célestine et le couple s'installa à Paris. Jacob y développe son capital au point d'acheter tout le quartier de l'Europe entre Clichy et le boulevard Hausmann. Il y construit un hôtel, rue de Londres. Trois enfants naîtront dont Anne et Mathilde. Anne Hagermann épousa un de Pourtalès et Mathilde, un Bussière. De ce dernier couple naquit une fille Marguerite qui, à son tour, épousa un Pourtalès, Auguste dont la fille Mathilde, ma grand-mère, héritière de l'immense fortune Hagermann, ajoutée à celle qui précédait, châteaux en Suisse, en Allemagne, en Italie... épousa Henri de Seynes lequel, par l'effet d'adoption qu'on sait, ajouta à son patronyme les deux noms de son tuteur, de Maysonnade de Larlenque, qui ne figurent pas sur mes papiers d'identité, perdus qu'ils ont été quelque part, après ma naissance, entre la Suède et la France... Larlenque, c'est

les vacances ; les vacances, ce sont les cousins : ceux tout proches, au-delà de la rivière Ariège, et ceux plus lointains aux pieds des Pyrénées. Les uns et les autres sont enviables.

Au delà de l'Ariège, là où le courant bute et tourbillonne entre les deux rives, ils sont cinq enfants, quatre garçons et une fille. Ils vivent dans une grande maison de briques roses qui ne ressemble pas à un château. Pas de tourelles ni de potager aux allées alignées au cordeau. Ils paraissent libres, sans contrainte. Leur père, Antoine, frère du nôtre, trimbale une aura d'aventurier : en 1938, accompagné d'un couple d'amis, il a, le premier, descendu les rapides du Colorado en kayak. Ma tante a un visage rond et doux comme son nom, Simone. Ses cheveux en chignon sont déjà blancs. Ceux de mon oncle sont noirs. Dans cette famille, on rit, on crie, on pleure généreusement, on s'écorche les genoux, on taille des branches avec un Opinel.

Nous allons aussi souvent que possible à la rivière pour être avec ces cousins-là, mais eux ne sont pas vraiment avec nous. Nous venons du "château", nous les ennuyons. Nous sommes ceux chez qui, à l'occasion, il faut se rendre en habits propres, pour un goûter trop solennel, des jeux trop sages. Ils forment un clan fermé, sauvage, possédant son langage, ses codes. Ils vivent plus ou moins nus. Ils n'ont pas de chaussettes ou peut-être seulement le dimanche pour aller au Temple de Saverdun où la tante Simone tient l'harmonium.

Les cousins aux pieds des Pyrénées habitent une maison immense, carrée, dont le dernier étage n'a jamais été aménagé, pas même terminé de construire. Là, ils peignent, dessinent, gribouillent, écrivent sur les cloisons de planches brutes, courent nu-pieds sur le plancher aux lattes disjointes.

Les deux ou trois familles alliées par mariage, cousinage — ou les deux à la fois — qui se partagent la maison durant l'été, ont chacune six à huit enfants impossibles à surveiller dans le détail. Dans le parc sans limite, sans ordonnance, sans allées tracées ni buis taillés, les enfants réinventent tous les périls. Les clans, les alliances se font et se défont aux prix de jambes cassées, de pieds écorchés, de doigts écrasés, d'oreilles arrachées. Un des jeux privilégiés consistait à reconstituer une sorte de mini-circuit ferroviaire grâce à quelques rails étroits

destinés autrefois à l'acheminement du raisin par wagonnets. Le but était de provoquer l'accident. On serrait les virages, on accentuait la pente en superposant des briques ou des parpaings. A mi-course, le clan adverse entassait sur la voie des obstacles en tous genres propres à faire dérailler le wagonnet lancé à toutes forces, dans lequel se trouvait l'un de nous. Lequel wagonnet basculait avec son équipage.

L'oncle Titi, aux allures de Maurice Chevalier, raconte des blagues, invente des chansons, joue au billard et, avec une insouciance que même la guerre n'entamera pas, fait à sa femme, ma tante Margot, sœur de mon père, une quantité d'enfants, des filles en majorité. Peu après la naissance de la dernière, Margot s'enfuira avec un pasteur, abandonnant toute sa tribu, poursuivie par l'anathème de la famille qui se garda bien d'ouvrir, ne serait-ce qu'un œil, sur les frasques et infidélités de son mari. Elle vécut le restant de sa vie assez misérablement, travailla en usine, éleva des cochons, se fit exploiter par son pasteur qui lui fit encore deux filles, emprunta à ses frères et sœurs d'importantes sommes d'argent qu'elle ne put jamais rembourser.

Les grandes personnes de Marveille, aux pieds des Pyrénées et celles du Vigné, au-delà de l'Ariège, me paraissaient beaucoup plus accessibles que celles de Larlenque.

A partir de l'été 39, mon monde est circonscrit par celui des cousins. Les autres enfants — ceux de l'école communale ou celui du jardinier, le "petit Claude" — sont d'un monde autre. Ils sont hors du cercle. Dans une zone plus éloignée encore se trouve la masse noire, fascinante, des garçons de l'orphelinat. Ceux-là sont des "autres-autres", plus étranges et plus étrangers encore.

Le petit Claude est plus jeune que moi, donc plus petit. Mais un plus jeune et plus petit cousin n'est pas pour moi à ce point autre. Petit-Claude vit avec ses parents, Germaine et Justin, et sa grand-mère Justine, dans une petite maison qui jouxte le garage et les communs de Larlenque et dans laquelle je ne suis jamais entrée. Un interdit ? Sûrement pas. Ces gens-là vivaient hors de nos frontières que rien ne poussait à franchir, pas même la curiosité. Au "château", c'est-à-dire dans le corps central, les domestiques avaient leur aile, au premier étage au-

dessus de l'office et des cuisines, où l'on accédait par un escalier de service. Je n'y allais pas non plus. Par contre, les lieux de travail, cuisine, lingerie, bûcher me sont familiers. Des lieux où circulaient la vie, des odeurs, des bruits, du mouvement.

—“Germaine, vous allez vous casser le bras !”

Germaine Caradec, la cinquantaine, nous paraissait très âgée. Elle régnait sur la maison, et même sur ma grand-mère, avec sous ses ordres trois, quatre, parfois cinq domestiques selon les époques. Elle était grande, toujours vêtue de noir, d'allure plutôt sévère. Aux repas, elle passait des plats si volumineux à nos yeux que la remarque revenait comme un leitmotiv : “Germaine, vous allez...”

Dans la vaste salle à manger, autour de la table ovale dont les rallonges étaient mises en place une fois pour toutes, je nous revois toujours très nombreux. Si la politesse nous avait dicté de ne nous mettre à manger qu'une fois tous servis, il est probable que le premier aurait terminé son assiette quand le dernier l'entamait. Ma grand-mère, mon père, ma mère, ma sœur, l'oncle Bernard, la tante Valentine, ses enfants, nous trois, six, sept personnes auxquelles, pendant les mois d'été, venaient s'ajouter d'autres oncles, tantes, cousins, amis de passage. La tante Elisabeth, par exemple, cousine de mon père. Son mari, gravement atteint de tuberculose, se trouvait en sanatorium. Elle venait à Larlenque avec son fils Laurent qui devait avoir trois, quatre ans à peine. Régulièrement, au cours des repas, elle menaçait : “Laurent, tu vas aller dans la tour !” La tour, ou tourelle, qui s'accrochait à l'angle est de la maison et dans laquelle on remisait les transats et les instruments de jardinage, communiquait à l'intérieur avec la salle à manger. Entre le fromage et le dessert, la menace planait un moment sur la tête de Laurent, s'envolait au-dessus de la longue table ovale, et finissait pas se dissoudre pour aller, absorbée par l'écho des conversations, se perdre quelque part dans les moulures du plafond. Si les murs ont des oreilles, cette petite phrase qui ne fit jamais effet, doit se trouver, pliée, repliée, réduite en un tout petit tas de poussière dans une encoignure de la salle à manger — ou dans la tour, peut-être ?

Parmi les amis de passage, il y eut au cours du printemps 40, Brigitte Barbey et ses deux fils, Gilles et Simon. Brigitte était une très chère amie de ma mère.

17 mai 40, Larlenque, lettre de Margareta à sa famille . “Je viens de recevoir un télégramme de Brigitte Barbey qui a fui la Suisse et se trouve quelque part aux environs de Nîmes. J’espère pouvoir l’accueillir ici ainsi que ses deux enfants...”

Brigitte et ses fils sont restés près de deux mois à Larlenque. Dans plusieurs de ses lettres à sa famille suédoise, Margareta s’interroge sur les raisons qui ont pu pousser cette jeune femme de la haute bourgeoisie, épouse de banquier, citoyenne d’un pays neutre, à quitter la Suisse pour débarquer comme une réfugiée dans notre midi en guerre mais encore libre. Zone “nono”. J’avais six ans passés, Gilles Barbey, presque huit. Je lui ai appris à monter sur mon petit vélo rouge.

Orphelins

Le temple de Saverdun. Il ferme une petite place carrée, gravillonnée et plantée de platanes, en surplomb de l’Ariège. Façade austère, crépie de blanc comme le sont aussi les murs à l’intérieur. Des hautes fenêtres étalant une lumière calme, retenue sur le dallage de la nef et du chœur. Pas d’ornement superflu, ni de statue, seulement une croix de bois au fond, derrière l’autel. De chaque côté du chœur, se faisant face, trois ou quatre rangées de bancs sombres réservés les uns aux notables, les autres à notre famille. Comme je l’ai dit, ma tante Simone est à l’harmonium.

J’ai six ou sept ans et je rêve d’orphelinat. Assise entre mon oncle et ma grand-mère, je guette l’entrée massive des orphelins. Je n’ai pas besoin de tourner la tête puisque nos bancs, au fond du temple, sont disposés perpendiculairement à ceux de la nef, séparés eux-mêmes par une allée centrale. Ils arrivent en rangs, retirent leurs bérets et viennent s’asseoir dans un grand bruit

de galoches sur les bancs de gauche, les plus petits devant, les grands derrière. Ils ont des visages épais, des regards fonceés et la peau couleur navet. Je les trouve beaux, rugueux et infiniment tristes. J'envie leur crâne rasé, leurs pantalons trop courts, leurs vestes mal taillées dans un tissu raide et grossier, boutonnées jusqu'au menton. J'envie leur nombre, leur masse et, sous l'uniforme, une communauté de gestes et de pensées, une impossibilité de choisir. Toutes ces négations ont pour moi la couleur évidente de la liberté. Race à part, je leur envie un droit de regard sur les autres. Les autres, c'est-à-dire mes parents, ma grand-mère, mes oncles, mes cousins, prisonniers de ces bancs d'église où personne d'autre que nous ne vient s'asseoir.

Chaque année à Pâques, ma grand-mère reçoit, dans la partie du parc laissée à l'abandon, le troupeau noir des orphelins. La veille, Caroline la cuisinière a fait bouillir dans des marmites vastes et profondes comme des cuves, des centaines d'œufs plongés dans des bains de teintures différentes. Je me rappelle surtout les bruns, les ocres, les roux et même des bleus qui ressemblaient à des porcelaines de Chine. Une fois les œufs cuits, mes oncles partaient les cacher au creux d'un platane, au pied d'un acacia, dans le fouillis d'un buis, sous une touffe d'herbe, derrière un pin parasol.

Ils arrivaient. Nous, les enfants, après avoir tant épié, tant fixé le bout du chemin blanc, nous nous glissions en retrait, à l'ombre de nous-mêmes. La fête n'était pas pour nous. Ils avaient l'accent du midi. Les grands jouaient au ballon prisonnier, les plus jeunes pêchaient des trésors dans des bacs à sable et les tout-petits, la morve au nez, guidés par mes oncles, dénichaient quelques œufs de couleur. Moi, j'étais à tout jamais exclue de la grande famille des sans-famille.

Merde, dit l'enfant, j'ai envie d'être orphelin ! Mon Dieu, comme j'avais besoin d'être consolée !

Ma naissance avait été une erreur. De toutes mes forces, je voulais y remédier. En m'y prenant soigneusement, secrètement, j'étais persuadée de pouvoir finir — ou plutôt commencer — à l'orphelinat.

A la sortie de Saverdun, juste au delà du pont, sur la gauche en haut de la côte, l'orphelinat. Derrière le lourd portail rarement ouvert, je voyais la cour

terreuse et plate que pas une fleur, pas une verdure ne consolait de sa nudité. Sur la longue façade donnant sur la rue, les fenêtres, un nombre formidable de fenêtres, gardaient leur silence. Je pouvais rêver.

A Larlenque, dans la petite bibliothèque du fond du couloir — la grande impressionnait trop pour donner l’envie de s’y enfermer — un certain désordre excitait la curiosité. On fouillait librement, avec tout de même un furtif sentiment de faute, celui de découvrir un secret au détour d’une lettre, d’une photo.

Dans un lot de cartes postales anciennes — Istamboul, Le Caire, Berlin, Mexico ne pouvaient être que des villes très lointaines tant l’image baigne dans une lumière jaune et fumeuse — je mettais de côté les “pyramides humaines”. C’était une figure de gymnastique qu’exécutaient les orphelins lors des fêtes de fin d’année dans la cour de l’orphelinat. Je ne les avais jamais vu faire et c’était tant mieux. Les cartes postales, des générations de pyramides humaines me les offraient et les mettaient hors de danger. Je n’avais plus qu’à décider lequel d’entre eux j’aurais pu être, lequel j’allais être.

Chaque soir dans mon lit, je repassais le film de ma fuite et de mon retour à Larlenque sous forme d’orphelin, c’est-à-dire échoué au petit matin sur le paillason de la porte d’entrée à deux battants, misérable, affamé, sale, excessivement abandonné. Alors, on pourrait me recueillir, me laver, me consoler et, pour finir, me placer à l’orphelinat. Plus je m’enfonçais dans ce désir, plus mon projet me paraissait inéluctable, évident, hors un détail : une fille pouvait-elle avoir, comme les garçons, la patte de cheveux coupée net sur la tempe et l’arrondi précis autour de l’oreille ? Sur les nombreux cousins, j’étudiais les paysages de nuques et d’oreilles. Jusqu’à l’angoisse. Le soir, dans mon lit, je revivais l’aventure impossible, possible, toujours recommencée, toujours repoussée. Je me racontais ma détresse qui toujours finissait sur le paillason de l’entrée. Un jour, je dérobaï une paire de ciseaux et commençai une coupe minutieuse sous l’oreille. C’était gagné. Je volai à un cousin des pantalons courts (on ne parlait pas encore de shorts) une chemise et m’engageai dans l’escalier de service en colimaçon. Deux étages. Je disais adieu à tout le monde. La peur me brisait le cou. J’avais trop chaud, je tremblais. J’étais libre, coupable.

Les marches de l'escalier craquaient en plein milieu de l'après-midi. De toutes mes forces, je fixais l'image finale : moi, au sommet de la pyramide humaine.

Et puis, et puis... Quelqu'un m'a croisée dans l'escalier de service. J'étais délivrée. Je suis remontée dans ma chambre avec la légèreté d'une montgolfière.

Après ce jour, j'ai définitivement disparu du paillason de la porte d'entrée.

Chambardements

En août 39, le père mobilisé rejoint sa garnison à la Tour-Maubourg. Les filles et quelques cousins partent avec la mère à Hendaye. C'est là qu'un jour de distraction particulièrement aiguë, je me perds dans les rues après avoir suivi un inconnu auquel j'ai donné la main. Quelqu'un me ramène à l'hôtel. Ma mère est en larmes.

Mademoiselle Jeanne et le petit Henri sont envoyés à Larlenque. Vers le 25 août, nous les y rejoignons. Maman retourne à Paris pour vider l'appartement. C'est la grande rupture, le début de chambardements dont, évidemment, nous n'avons aucune conscience.

En octobre, les filles font leur rentrée à l'école communale de Saverdun. La mère n'est pas là pour les accompagner. Sans doute y sont-elles amenées par Justin ou Respaud, le régisseur de la métairie de Periès, dans la vieille "Ochekisse". Le souvenir de ce premier jour scolaire est absent. Trop déroutant ? Trop vertigineux ? La mémoire a ses chemins de traverse, une science des pointillés, une habileté dans l'effacement. Elle possède un langage codé, sorte de morse, trait-point-point-trait, adapté aux situations, aux genres, aux âges. Ce qu'elle a laissé filtrer de ce temps est le sentiment de la différence, de deux mondes, celui du "pays", celui de Larlenque, sans communication. Quoi d'étonnant à ce que j'ai fait croire à mes camarades de classe et à la maîtresse qui me demandais où j'habitais, que je vivais dans un château fort ? Il me semble même en avoir fait la description. Invention naïve mais pas innocente : je vivais bien dans une forteresse que les bruits du monde ébranlaient peu, sauf peut-être,

au printemps 40, l'évocation de l'oncle Christian prisonnier dans un stalag, qui posait, sur le visage de ma grand-mère, des semis de tristesse.

Je devais savoir écrire puisque je me rappelle le porte-plume à manche de bois au milieu duquel, dans une bulle incrustée, on pouvait voir le Sacré-cœur. A la sortie des classes, on allait s'acheter, dans la pâtisserie d'en face, des rouleaux de réglisse avec, au milieu, une perle sucrée de couleur rose.

Journal mars 49 . “Lorsque j'allais en classe à l'école communale de Saverdun, je faisais exprès de prendre l'accent du midi. Pour être comme les autres. Je me souviens que pendant l'hiver, je portais sous ma robe des espèces de culottes de laine, blanches et longues, qui s'accrochaient comme les guêtres sous les souliers. J'en avais honte parce que toutes les filles portaient non pas des culottes mais de vrais bas de laine. Je soutenais que je portais les mêmes qu'elles jusqu'au jour où, allant aux “cabins” dans la cour de l'école, j'avais demandé à une fille de me tenir la porte. Mais, brusquement, elle l'avait ouverte et aperçu que je portais des culottes et non des bas. J'en fus très vexée...”

Nous parlions “pointu” comme on disait des parisiens. Je prenais, le temps de l'école, l'accent du pays.

L'école, Larlenque, deux univers que rien ne relie sauf, peut-être — et pour moi seule — celui, à mi-distance, de l'orphelinat et des orphelins. A Larlenque, le petit frère sourit dans sa poussette et déjà, les domestiques l'appellent “Monsieur Henri”. Mademoiselle Jeanne lui peigne une grosse coque de cheveux noirs au sommet de la tête.

En octobre, après quelques jours auprès de nous, maman remonte à Paris. Elle habite rue Bonaparte chez une amie de mon père, Betty Chetwind. Elle a pris un travail. Pourquoi ? Parce que mon père a perdu le sien pour cause de drôle de guerre ? Parce qu'elle tient à son indépendance ? Parce qu'elle craint l'isolement professionnel où la tiendrait Larlenque ? Parce que la proximité avec mon père est, pour elle, autrement importante que sa présence auprès de nous ? Elle occupe un poste de secrétaire au Ministère de l'Information dirigé, je crois, par Giraudoux, et qui ne la passionne guère. Elle s'en veut de n'être pas auprès de

ses enfants et, dans le même temps, envisage, pour l'année 40, de remplir la fonction d'«écouteur d'émissions suédoises au ministère des PTT».

En novembre, les meubles de la rue Oswaldo Cruz arrivent à Larlenque. Le temps de Paris est clos et pour longtemps. Dans le courant de l'hiver, toujours mobilisé par la drôle de guerre, mon père est envoyé en Corse. Il y fait beau. Il s'ennuie. Il écrit à sa femme des lettres pleines d'amour.

François et Margareta se sont toujours beaucoup écrit, ce qui laisse imaginer des séparations fréquentes. Entre eux, il y avait de l'écriture, un plaisir évident dans l'exercice de la correspondance. Ainsi m'est-il permis de les entendre :

Sept. 39. «Ma petite chérie, j'ai peur pour toi de l'inactivité et si Mlle Jeanne reste, fais ce que tu pourras, tout ce que tu voudras pour t'occuper...»

Sept. 39. «Comme je te l'ai dit, si cette inactivité te fatigue trop les nerfs, tâche de trouver quelque chose à faire... Si Mlle Jeanne reste, je ne crois pas que les enfants donnent trop de souci à Maman, (ma grand-mère)... Si tu préfères t'occuper entièrement des enfants pour avoir plus à faire, renvoie-la (c'est moi qui souligne) mais je ne te le conseille pas...»

Ces fragments de correspondances sont riches d'informations. Ils racontent, entre autres, la place dévolue aux enfants à l'époque, dans ce milieu, et pour ce couple en particulier, le peu de cas fait de la domesticité selon les velléités plus ou moins capricieuses des patrons.

A l'évidence, Margareta était une jeune femme soucieuse de s'accomplir, de mettre son énergie au service d'un travail, d'une cause, d'une passion. Dès 29 ans, jeune suédoise débarquée en France, forte de deux enfants, elle prend contact avec un des grands quotidiens suédois, rédige des articles de fond sur des hommes de théâtre contemporains qu'elle va interviewer, Dullin, Jovet entre autres ; écrit sur Bernanos, Gide, Maurras, Giraudoux, Péguy. Sans doute, du fait de son milieu, bénéficie-t-elle de facilités et de contacts privilégiés. Il n'empêche, rien ne l'obligeait à un tel exercice, à une discipline qu'elle se donnait.

La guerre — à laquelle s'ajoute la décision du couple de quitter Paris — envoie cette jeune femme en région, territoire, maison, famille inconnus, et

interrompt ses activités. Les enfants, semble-t-il, n'étaient pas pour elle un ancrage suffisant. A 34 ans, Margareta était capable, sans doute contre l'avis de son entourage, de lâcher ses enfants pour s'accomplir hors d'eux. Aujourd'hui, la chose est banale, mais à l'époque ? J'ai établi une chronologie des événements qui comporte les temps d'absence de la mère : entre octobre 39 et mai 40, plus de cinq mois.

Qui interroger aujourd'hui pour comprendre les véritables raisons qui poussèrent ce couple bourgeois, bourgeoisement installé dans un des quartiers les plus bourgeois de la capitale, à quitter leur cadre de vie dès la déclaration de la guerre laquelle, comme chacun sait, ne fit que se traîner drôlement jusqu'au 14 mai de l'année suivante ? Rien, apparemment, ne menaçait leur sécurité, leur quartier, l'emploi du père, les activités de la mère, la scolarité des enfants. Lequel, du père ou de la mère, prit la décision ? Très certainement le père. A partir de quelle panique ? Et dans cette décision, comment comprendre l'esprit chrétien qui les animait tous deux, les poussait chaque dimanche au Temple très bourgeois du XVI^e arrondissement, esprit qui, logiquement, (ou selon moi) aurait dû les tenir à leur place, dans cette ville menacée d'occupation, d'exactions, de bombardements par un ennemi auquel, chrétiennement — entre autres — il semblait juste de s'opposer, auquel il fallait résister ne serait-ce qu'en portant secours à ceux qui étaient réellement menacés ?

Au cours de ce printemps 89, j'ai rôdé autour de la question : quel fut le rôle de mon père pendant ces années d'occupation ? Comment cet homme dans la force de l'âge, 37 ans, s'est-il comporté ? A-t-il réagi face à la menace germanique qui n'a pris personne au dépourvu, du foyer le plus modeste au plus privilégié ?

J'ai relu les lettres de maman, incomplètes sûrement, datant de cette époque. En ressort l'impression que ces gens vivaient dans une bulle qui les rendait imperméables aux questions de la vie immédiate, celle de leurs enfants entre autres. Mon père a quitté — ou perdu — son travail (il semble effectivement que la banque qui l'employait ait fermé, mais était-ce déjà en septembre 39 ?), l'appartement rendu, les meubles, argenteries, tableaux et autres

biens envoyés en Ariège. Fuite. Quel autre mot pour dire ce qui est, qui ne semblait pas inéluctable puisque d'autres ne l'ont pas fait ? Sans doute, en cet automne 39, tout était flou, incertain, mais tous les bourgeois de la capitale n'ont pas, comme mes parents, tout quitté avant même que le danger ne se précise. Danger pour les enfants ? Était-ce là leur préoccupation alors qu'ils les regardaient si peu ou de si loin que les enfants ne gardent d'eux aucune empreinte profonde, aucun "signe de vie" ?

Toutes ces questions, et la première en particulier, m'avaient suggéré l'idée d'un texte qui aurait pu s'intituler "Enquête sur un homme qui n'a rien fait". Titre éminemment ambigu.

Au début de l'année 40, mon père, démobilisé, est envoyé en mission à Madrid comme conseiller financier auprès des services de l'armement. "Je venais de résilier moi-même à Barcelone les derniers engagements de notre Mission d'achat, de cette mission d'armement, que Dautry m'avait confiée en décembre 1939 et qui ramena d'Espagne fer, pyrites, mercure, fusées et plaques de blindage, pour la guerre si courte..." Du Moulin de Labarthète, in *Le Temps des Illusions*, 40-42.

Ma mère, qui avait quitté son travail de secrétaire au ministère de la Propagande pour nous retrouver à Larlenque, le rejoint vers la mi-mars pour deux mois. Dîners officiels, Pétain, Franco. Voyages en Andalousie, Grenade, Lisbonne d'où, le 7 mai, elle écrit à son frère, en Suède. Trois jours plus tard, l'Allemagne envahit la Hollande et la Belgique. Elle revient seule à Larlenque autour du 14/15 mai.

En Espagne, mon père semble avoir eu l'intention de rejoindre les forces de la France Libre. Il écrit trois lettres d'au revoir à sa femme et à ses enfants :

Juin 40. "Pourtant, je crois que pour moi la situation se résume assez facilement : je ne pense pas devoir — ni peut-être pouvoir — rentrer en France. Si c'est pour être emprisonné ou obligé de travailler pour les allemands, c'est inutile... Je crois que ceux qui peuvent partir devraient le faire... Il faut prendre une décision rapide. Il est certain que si je pars pour l'Angleterre ou le Maroc ou

n'importe où, je pourrai me rendre utile... Voyez si certains d'entre vous veulent partir et dépêchez-vous d'obtenir vos visas..."

Affolée, désorientée, ma mère lui rappelle, à coups de télégrammes et de lettres, ses rôles d'époux et de père :

Juillet 40. "Je ne puis m'empêcher de penser et de me torturer sur ce que sera ma vie si tu ne reviens pas. S'il faut recommencer seule. Je m'installerai dans une petite ville, je crois, pour être indépendante et pour n'avoir pas un hiver en vue à Larlenque..."

Juillet 40. "Pourquoi ne dis-tu rien ? Penses-tu rester en Espagne ? Dis-moi bien le fond de ta pensée pour me débarrasser une fois pour toutes de ces horribles incertitudes. Je t'envoie télégramme sur télégramme..."

François n'hésite pas longtemps et rejoint sa famille quelques semaines plus tard.

Le 26 juillet, Margareta écrit à son frère "Et maintenant qu'allons-nous devenir ? François a quitté son poste à Paris et nous recommençons tout à zéro — comment, pourquoi et où, je ne le sais pas. Henri du Moulin de Labarthète a été nommé chef de cabinet de Pétain et a promis à François de se mettre en rapport avec lui au cas où un travail intéressant se présenterait. Nous restons encore un temps ici et regardons vers l'avenir sans illusion..."

En 1940, rares sont ceux qui refusent de se laisser bercer par la voix chevrotante du vieux maréchal. J'aurais aimé que mon père fût de ceux-là. Tous les résistants n'étaient pas communistes. L'OCM regroupait des éléments de la grande bourgeoisie, industriels, cadres, gens de droite mais patriotes. L'organisation avait un important réseau dans le sud-ouest.

Guerre

Journal, mars 1950. "Un jour, ça a été la déclaration de la guerre. Nous avons entendu des avions au-dessus de nous et lorsque mademoiselle Jeanne est venu nous dire "La guerre est déclarée ! j'ai éclaté en sanglots... A la fenêtre du

salon, il y avait Bonne-Maman. Elle pleurait et nous a dit : “Allez jouer plus loin, les enfants.”

Un jour, dans le fumoir, j’ai subitement découvert un monde nouveau, celui de la politique. Nous avons entendu parler le maréchal Pétain à la radio et je me suis écriée “Mais je ne savais pas du tout que le maréchal Pétain dirigeait la France !” Je m’étais sentie soulagée à la pensée que quelqu’un s’occupait du pays...

La guerre, ce fut d’abord pour moi l’irruption dans le poste TSF d’une voix qui parlait du “front” comme si on y était. Grésillements de tirs, salves, explosions, cris, appels, ordres, commentaires du correspondant et, au dessus du poste, plusieurs têtes penchées dans une attente tendue. Le poste se trouvait sur un guéridon rond, près de la porte d’entrée, dans le fumoir où s’affrontaient deux réalités sans connexion entre elles. Meubles de style, du Louis XV à l’Empire, bibelots en argent ou en ivoire, vases de porcelaine chinoise, tentures rares et portraits d’ancêtres, étaient soudain dérangés dans leur léthargie par des bruits et des images d’une violence incompréhensible. Autour de moi, l’inquiétude devenait palpable. La voix lointaine, enrouée du correspondant et les chuchotements des grandes personnes excitaient mes sens, faisaient palpiter en moi quelque chose qui avait un goût d’interdit, quelque chose qui devait retenir mon questionnement. Instants arrêtés, troués d’espace et de mots étrangers. On disait : l’oncle Christian est “prisonnier” dans un “stalag”. Nous sommes en zone “non occupée”. L’oncle Bernard est “capitaine” et l’oncle Antoine est sur le “front”. Un millier de “réfugiés” arrivent à Saverdun.

La grand-mère et sa canne trottaient dans les couloirs. Son visage doux, presque timide, où les traits précis et fins se disputent un mélange d’autorité et de réserve, est comme ciselé dans l’ivoire et piqué de tavelures légères, le nez à peine busqué, le front haut à moitié dissimulé par une frange vaporeuse de cheveux sombres, coiffés à l’arrière en chignon. Elle porte autour du cou un “soutien-gorge”, fin ruban de velours noir, et toujours, me semble-t-il, un tablier noir à fleurs ou pois blancs dont la grande poche en demi-lune est déformée par la constante présence d’un sécateur. Petite, effacée, elle n’a d’autorité que sur ses

rosiers et se venge de celle que Germaine, l'intendante, exerce sur elle, en la frappant avec sa canne.

Aujourd'hui, la guerre éloigne d'elle ses quatre fils. De Christian, de Bernard, d'Antoine, on ne sait rien. François, le troisième des fils, est en Espagne, Valentine, la cadette en Indochine, Margot navigue entre Paris et la maison aux pieds des Pyrénées. Les communications sont rares, presque impossibles. La petite veuve châtelaine est seule, sans soutien affectif. Elle ne livre rien derrière un sourire qui dévoile à peine les dents. Qui a jamais cherché à savoir ce qu'elle cache derrière sa frange de cheveux joliment bombés au dessus du front ? Pour nous, les enfants, elle était comme une figurine en porcelaine, échappée d'une sculpture de groupe, fragile, précise, intemporelle. Aucune effusion entre elle et ses vingt et un petits-enfants. Sa fortune d'origine, considérable, construite en partie par le descendant suédois Jakob Haggerman, allié par mariage à sa famille, et son éducation calviniste suisse, l'avaient sans doute enfermée dans un corset de silence et de bonnes manières qu'une nature discrète et silencieuse n'avait su déborder. Où se logeait sa souffrance ? Son sécateur dans son tablier, sa canne à la main gauche, elle allait et venait, toujours sifflotant des airs de cantiques. Dans les dernières années de sa vie, elle passera à Etoiles des neiges, mon cœur amoureux... Pour les plus petits d'entre nous, elle répétait inlassablement la même devinette : Une vieille femme passe près d'un mur de pierre. Le mur s'écroule. Que reste-t-il ? Une vieille soupière ! Les vieux enfants savaient, les enfants moyens savaient aussi mais faisaient semblant de découvrir "une vieille sous pierre".

D'Espagne, mon père écrit à ma mère. Il annonce son intention de rejoindre l'Angleterre. Dans la chambre d'angle prolongée par une tourelle qui donne à la maison une modeste allure de château, elle pleure sur son lit. Je suis à côté d'elle et je pleure aussi par compassion innocente et goût des larmes. Je sens au-dessus de moi quantité de drames qui éclatent comme des ballons.

Sur le marbre de la cheminée surmontée d'un haut miroir biseauté, une brosse à cheveux. Entre les poils raides, quelque chose de blanchâtre à peine plus gros qu'une tête d'épingle, provoque chez moi un violent écœurement. On dirait

de la cire. Cette chose vient de ma mère, des cheveux noirs de ma mère. Avec le dégoût monte aussi la honte. Honte pour elle qui ne sait pas, ne voit pas et, pour moi, de la répugnance inavouable devant cette sécrétion qui me tourne le cœur, me fascine et me distrait des larmes de ma mère.

Une lumière matinale d'été remplit la chambre. Une lumière filtrée par le feuillage des platanes.

A cette époque, mais aucun événement précis n'est lié au fait, j'ai fortement souhaité la disparition de l'un ou l'autre de mes parents. L'ennui, ou plutôt le drame, est que la chose advint à peine deux années plus tard.

La maison dominait un vaste potager, quadrillé de petites allées, auquel on accédait par une volée de marches en briques roses encadrées de buis taillés, repaire de couleuvres et de vipères. Au bout de l'allée centrale, un bassin hexagonal où, sous les feuilles plates des nénuphars, glissaient des poissons rouges très endormis. Chaque été, un ou plusieurs enfants tombaient dans le bassin. Les grandes personnes évoquaient régulièrement ces chutes avec un plaisir douteux. Les zinnias aux couleurs provocantes ressemblaient à des fleurs de papier. Tout au bout, fermant la perspective des allées, deux colossales pins parasol, côte à côte comme mari et femme, l'un velu de lierre et l'autre imberbe. Une tige métallique les reliait entre eux pour éviter qu'ils ne s'affaissent davantage. Acacias, platanes, cèdres, châtaigniers, cyprès, chênes et même, dans des jarres ventrues en terre écaillée, des orangers que, l'hiver, on rentrait dans "l'orangerie". Au delà des pins parasol, un grand champ que labouraient les chevaux Mignon et Papillon ou les deux bœufs, Mascaret et Mulet. Plus loin encore, par delà les bois d'acacias et de châtaigniers, l'Ariège invisible et, au fond du paysage, noyée dans les brumes de chaleur, la ligne des Pyrénées.

A toute volée, Justin lançait les chatons nouveau-nés contre la façade, côté cuisine, de la maison. C'était la guerre. Les gens de la terre n'ont pas les scrupules des gens des villes. Un chat, ce n'est qu'un chat et ça ne sert à rien.

En face des cuisines, le bûcher sentait fort la sève des troncs fraîchement sciés. Les bras de Justin étaient couverts d'une fourrure de poils noirs si dense que même les rayons du soleil n'y pénétraient pas. Il y testait la lame de son

Opinel qui découvrait un rectangle de peau, blanc et nu comme une fesse de bébé.

Larlenque avec son parc sans limite, ses espaces sauvages au delà du potager, le portique et ses agrès en plein sous-bois où nous faisons des concours de “cochon pendu” et de “trapèze volant”, les cousins, l’Ariège tourbillonnante, toutes ces choses avaient certainement bien plus de charme que l’univers parisien et les robes à smocks. A l’école, nous apprenions des chansons en patois ou langue d’Oc : “Cante costado (ter) lo esclós ? Costado, costado, costado no (bis)”.

Nous étions écartés des soucis et préoccupations familiaux hors certains directement liés à la guerre, laquelle en zone libre et surtout à Larlenque faisait encore peu de bruit. Et ce que nous, enfants, en percevions, excitait plutôt notre imagination. Ainsi des prisonniers évadés du camp du Vernet, distant de quelques kilomètres et qui, la nuit, traversaient le parc. Les métairies fournissaient fruits, légumes et du cochon-où-tout-est-bon. La présence des domestiques qui nous appelaient mademoiselle Catherine, mademoiselle Anne et monsieur Henri était pour nous aussi naturelle que chez d’autres — la majorité — leur absence.

Chez les cousins du Vigné, dans un autre bûcher, Cyprien, l’homme à tout faire, perdait deux doigts sous la scie à ruban. Tante Simone retrouvait son pouce dans la sciure. Toujours au Vigné, en descendant d’un arbre pour donner un morceau de chocolat à une petite fille, je manquais la branche et me cassais les deux bras, ce qui me permit d’apprendre à ouvrir les portes avec mes pieds. Aujourd’hui encore, je reste championne de la grimpe aux arbres et de l’ouverture pédestre des portes.

Pour moi, il y a deux Larlenque : celui d’avant la mort de maman et celui d’après. Entre les deux, à peine une année et demi et trois lieux de vie différents.

Fourragère

- Cordon qui se portait dans les troupes à cheval. Littré.

- Cordelière aux couleurs de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire ou des Croix de guerre, portée sur l'épaule gauche et devenue, depuis 1916, l'insigne collectif attribué aux unités militaires plusieurs fois citées à l'ordre de l'armée. Larousse.

- Champ consacré à la production du fourrage (1872, peut-être d'un sens "corde à fourrage"). Ornement de l'uniforme militaire ou insigne formé d'une tresse agrafée à l'épaule, entourant le bras et se terminant par des aiguillettes de métal. La fourragère d'un régiment. Robert.

Monsieur Robert est des trois, et de loin, le plus précis dans sa définition.

Quels mots sont à précéder d'une majuscule : ordre, armée, guerre, légion, médaille, honneur, épaule ? Difficile aujourd'hui de savoir. A peine s'il y a encore une armée. Les décorations, c'est pour le pompier ou le policier, distingué pour son courage ou par sa mort violente au service de la collectivité. Pour moi, Fourragère avec majuscule. Mot-objet magique, évocateur d'herbes coupées, de paille fourrageuses où s'emmêlent les orteils, de champs d'honneur aussi et de morts aux...

A l'époque, c'est-à-dire au début des années 40, c'est pour moi cette tresse aux fils de couleurs mélangés terminée par de fines aiguillettes de métal si bien décrites par monsieur Robert. L'oncle Bernard en avait un stock, à mes yeux inépuisable ; des médailles aussi, qu'il distribuait, sans préférence ni ordre de mérite, à ses neveux et nièces. Quels actes d'héroïsme avaient pu les justifier ? Il n'avait d'un héros, ni l'air, ni le comportement, plutôt l'apparence du antihéros type, échappé d'un roman d'Emmanuel Bove, le bleu de l'œil toujours mouillé, le cheveu terne et plaqué sur la peau du crâne et des brins de tabac sur les revers de son veston. Aîné des six enfants de ma grand-mère, et de deux garçons après lui, il m'apparaît légèrement en retrait, un peu comme l'enfant idiot qu'on tient à distance polie. Quelque chose le distinguait en creux de ses frères et sœurs. Il était proche de nous les enfants, peut-être parce que dans sa tête, il n'avait pas grandi tout à fait comme les autres ou qu'une fêlure secrète le maintenait en deçà.

Il vivait à Toulouse mais faisait de fréquents séjours à Larlenque où il avait sa chambre sous les toits, à l'angle de la maison. Les chambres du dernier étage, beaucoup plus basses de plafond avaient un caractère plus intime, moins solennel que celles du premier, occupées par ma grand-mère et ceux des frères et sœurs, mariés, qui passaient leurs vacances dans la grande maison familiale. L'oncle Bernard, lui, n'était pas marié, sa chambre se trouvait donc dans l'enfilade des nôtres, les enfants. C'est dans cette pièce encombrée où flottait toujours une odeur de tabac froid, qu'il nous recevait. Dans le rectangle de la fenêtre, les extrémités des rameaux d'un platane tout proche et, au loin, les deux pins parasols au bout de l'allée du potager, comme une estampe chinoise. D'une boîte métallique, l'oncle Bernard égrenait ses médailles vertes, et or et rouges, et les fourragères où brillaient des fils d'argent. D'où tenait-il tous ces insignes militaires qu'il ne pouvait avoir gagnés seul, à la pointe de sa baïonnette ? Les avait-il subtilisés, les lui avait-on donnés et pourquoi ? On ne posait pas de question. Absence de curiosité ou ignorance du lieu de la question. Quelques années plus tard, alors qu'on en aurait presque été capable, on basculait hors de l'innocence, du côté du jugement, dans l'ombre convenue des parents. Si, dans la conversation, se glissait le nom de Bernard, on se trouvait plus intéressant à laisser flotter des sous-entendus derrière des sourires entendus qu'on se refilait l'un à l'autre comme une petite balle empoisonnée.

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, je m'interroge, je lance des explications hors de tout point d'appui. Né en 1898, mobilisé très jeune (en 1917, il semble) dans la Grande Guerre, qu'en avait-il vu et vécu ? De la fratrie, il était le seul à avoir traversé l'horreur et le désastre et sans doute, comme la plupart des survivants, des rescapés, en avait-il peu parlé. Après l'Armistice, il était resté dans la cavalerie militaire, n'avait pas entrepris d'études comme en menaient les deux frères nés après lui et à qui la paix ouvrait tous les champs du possible. Qui, jamais, nous a parlé de lui autrement qu'en termes si discrets, si peu éloquents qu'on ne garde de lui que l'image d'un qui faisait jockey, entretenait des putes et buvait ? Autour de lui flotte un air de secret de famille. L'aîné des Seynes, premier à porter le nom, à assurer la descendance de cette nouvelle lignée qui, au

patronyme, avait ajouté le nom de Larlenque, déclara forfait, n'assura rien du tout, aima le cheval et les filles publiques et, au petit déjeuner, buvait son canon de rouge dans un verre à pied servi sur un plateau d'argent.

Coïncidence ou évidence ? Dans l'étude généalogique dressée par R. de S, ne figurent, contrairement aux autres membres disparus de la famille, ni sa profession ni la date de son décès. Comme si quelque chose de flou, d'imprécis continuait à l'entourer. A le signifier. Peu sûre de mes analyses étayées par d'instinctives déductions, j'ai appelé tante, frère, sœur, cousin susceptibles d'informations un peu fiables. D'où il ressort que : engagé volontaire en 1916 ou 17, comme son frère Antoine, de deux ans son cadet, leur jeunesse à tous deux leur aurait épargné d'être en première ligne du front et donc témoins du carnage. Pourtant, pourtant, partir ainsi, à l'aube de sa vie avec le devoir de tuer... D'après le cousin, le traumatisme de l'oncle Bernard serait le fait d'une blessure amoureuse. Il aima follement, dans ses 23/24 ans. Elle était roturière. La maman du fils, comtesse de Pourtalès, épouse d'Henri, Valentin de Seynes de Larlenque, décédé depuis peu, n'en voulut pas. Le fils ne fit jamais le deuil de cet amour.

Personnellement, mes explications me séduisent davantage : la perte d'une femme pour cause de roture pèse moins que celle d'un avenir pour cause de guerre. Rien ne dit qu'une part de vérité n'a pas sa place dans ce que j'avance mais personne n'est là pour la confirmer. Quant à son alcoolisme, il lui aurait été transmis comme une vilaine maladie, par autre Bernard, frère de sa mère. La guerre et le chagrin amoureux en auraient seulement aggravé les effets.

Mon dernier souvenir de lui se situe en 45 ou 46. J'avais invité à Larlenque une amie du Collège Cévenol. Nous avons fait halte à Toulouse, chez lui où il nous reçut en présence d'une femme, colorée des cheveux jusqu'aux chaussures. Nous étions alors dans une innocence mitigée, disponibles à toutes les ambiguïtés.

Vers la fin de sa vie, 1949 ou 50, le cousin l'aperçut dans une rue de Toulouse, la gabardine flasque, la ceinture pendant sur le macadam. Il n'osa pas l'accoster. A son enterrement, l'atmosphère était plutôt joyeuse, on riait sous cape et même ouvertement, raconte le cousin. Reste que les uns et les autres,

neveux et nièces, entre sept et onze ans, avons tous reçu notre lot de médailles et de fourragères dont le mot continue à chanter sur fond de champs de bataille et de terres fourrageuses.

Cancer

Janvier 41. Nous laissons Larlenque, Saverdun et, entre les deux, la route bordée de platanes que le soleil traverse en brouillard scintillant et dont je crois que c'est, de leurs branches encolérées, que naît le vent.

Depuis novembre, le père travaille à la préfecture de Foix. Margareta l'y rejoint souvent. Ils logent à l'hôtel.

Notes du père. 20 septembre 40. "Déjeuner hier avec du Moulin de L. Pierre de la B. Claude de Boisanger, Arnou. Henry m'offre une place de sous-préfet. Je réfléchirai. Après déjeuner, Henry parle de la formation d'un parti de la Révolution Nationale Française ou quelque chose d'approchant et me demande si je veux en être le chef pour l'Ariège. -" Non, sans hésitation. Je suis absolument contre tout parti unique." Les raisons d'Henry sont toutes fausses : il faut donner une mystique à la France. Comme si une mystique se donnait en un tournemain, imposée par le haut, par un gouvernement qui, comme le dit Henry "nage dans le surréalisme". Il faut créer partout des cellules, comme celles qui ont fait la force du radicalisme. Il faut aider ou remplacer la police déficiente (cette mystique teintée de police !) Et, comme inspirateur moral de ce parti : Bergery ! Il faut à toutes forces lutter contre ça. N'ont-ils rien compris ? Est-ce là leur imagination ? Copier à la fois le nazisme (mystique + police) et la franc-maçonnerie (cellule) Veux-t-on de nouveau faire deux France artificielles : ceux qui, par ambition, entreront dans ce parti et à qui tout sera réservé et qui feront régner la délation, et les autres ? C'est effrayant.

Sept. 40 . "Grande conversation avec H. hier sur son parti unique ou Rassemblement. Je crois l'avoir troublé mais ça se fera tout de même ! En tous cas, on peut souhaiter que ce soit mort-né. Si cette espèce de parti unique se fait,

alors vraiment la restauration de la Monarchie est le seul salut. H. me dit que tout le monde réclame ce Rassemblement, dans les centres urbains surtout. Est-ce possible ? Pas les socialistes et les ex-communistes en tous cas, ce qui fait déjà nombre. Au fond, on crée ce Rassemblement pour avoir la peau de Doriot. C'est cher. Pourquoi ne pas le mettre en taule ? "Ce n'est pas si facile que ça de mettre les gens en prison" dit H. Alors, pourquoi un état autoritaire ? Laissons de côté le danger "religieux" de ce Rassemblement. Il reste essentiellement qu'on creuse le fossé entre les deux France. Montrer à H. que le roi ne ferait pas ça !

Je suis revenu avec Jean de Saint Chamand sur l'offre d'une place de sous-préfet à Pamiers ou éventuellement de préfet : -" Acceptez sans hésitation ! " En y réfléchissant, ça commence à me tenter...

Sept. 40. Hier, j'ai accepté l'offre éventuelle de H. de la sous-préfecture de Pamiers. J'en vois tous les risques, toutes les responsabilités...

Octobre 40. Les risques. J'ai pesé ceux que je voyais, je les ai écartés : ils ne m'intéressent donc plus et je ne sais trop pourquoi je me suis persuadé, en commençant ce texte, d'y revenir. Le principal est en effet de la situation où nous nous trouvons : le jour où le gouvernement actuel, si fragile dans son ensemble, si plus fragile encore devant les coups qu'il peut recevoir d'Allemagne ou d'Angleterre, le jour où ce gouvernement sera brisé, par l'intérieur ou par l'extérieur, tous ceux qui auront servi sous lui seront considérés comme des traîtres. Si la médiocrité de ma situation m'évitera les sentences spectaculaires, je connais suffisamment les hommes pour savoir que, même ceux qui m'approuvent aujourd'hui, même ceux qui soutiennent beaucoup plus que je ne le fais, la tendance politique actuelle du gouvernement, ils seront entraînés à me mépriser sinon à me condamner, je serai suspect. Autre chose, et c'est ce qui me fait hésiter le plus : soit de lui-même, soit sous la pression étrangère, le présent gouvernement sera amené à prendre des mesures que je réproverai si celles-ci vont jusqu'à blesser ma conscience ; je ne pourrai que m'en aller, geste que beaucoup ne comprendront pas, qui sera sans aucun doute dénaturé dans ses causes et que certains utiliseront pour des fins que je réproverai tout autant...

Tout ceci ne sert de rien mais j’y repense une dernière fois pour être sûr d’être conscient de ce que je fais...”

En ce début d’année apparaît l’espoir d’une maison sur les hauteurs de la ville, dominant la vallée. Mais le Pigeonnier exige de gros travaux avant d’être habitable.

Nous sommes en pension chez une dame sèche et noire, Marthe Bourbon. Du moins l’ai-je vue ainsi dans cette période où je pleurnichais beaucoup et emmerdais tout le monde. Avec Catherine et moi — le petit Henri est resté à Larlenque — un, deux ou trois cousins du Vigné. Dans les pièces étroites d’un rez-de-chaussée où le jour pénétrait avec parcimonie, une TSF que personne n’écoutait bourdonnait sans interruption, du matin au soir. Dans la courette de l’immeuble, une pompe à eau. Un jour, je me suis assise dessus. Quelqu’un a manœuvré la pompe et m’a ouvert la fesse. J’ai dû pleurnicher. Dans une cour au delà, une folle aspergeait ses arbres avec un balai trempé dans un seau d’eau. J’ai dû rigoler. Lilly Bourbon et moi étions du même âge. Je me rappelle ses grands yeux sombres et sa jambe difforme. Polio. Nous étions amies mais ça ne devait pas suffire à me rendre heureuse car je continuais à emmerder tout le monde et à pleurnicher.

Le 8 février 41, Margareta écrit à sa mère . “Aïe, comme je me languis d’une vraie, bonne vie de famille sans hôtel, ni pension, ni Larlenque, enfin seuls ! Anne est parfois difficile à la pension. Elle a un grand besoin de moi comme j’ai un grand besoin d’elle et toutes deux nous nous comprenons sans besoin de mots... Il y aura bientôt deux ans que je n’ai pas de maison à moi... Ca peut paraître incroyable mais la semaine dernière, je suis allée voir le docteur à Foix car, depuis quelque temps, (début décembre) je sentais une boule sur le côté gauche du sein gauche. Il l’a examinée et a constaté une “tumeur”. Il m’a recommandé de revenir pour consulter le chirurgien. Vendredi à 15 heures, celui-ci a regardé cette étrange grosseur, a discuté avec le docteur. Puis ils m’ont appelée pour m’apprendre qu’il était indispensable de pratiquer l’ablation totale du sein gauche le plus rapidement possible parce que j’avais une “tumeur de nature cancéreuse”. C’était comme si je venais d’avaler une couleuvre et en

même temps, je ne pouvais m’empêcher de rire en m’imaginant avec une poitrine postiche... Aujourd’hui, je ne ris plus du tout parce qu’on est samedi et que lundi à 10 heures on m’opérera à l’hôpital de Foix...”

Que nous a-t-on dit et qu’avons-nous compris ? A l’époque, ces maladies étaient tues, surtout à l’égard des enfants. Sept ans et demi, filigranes de souvenirs : petits-déjeuners à la terrasse de l’hôtel où maman descendait.

En juin, nous emménageons au Pigeonnier. Le petit frère nous rejoint. Nous sommes une famille. La maison est à nous sur la hauteur, en dehors de la ville. La vitesse de mon vélo lancé sur la pente fait naître mes fous rires. Je tombe et me foule le poignet. Au Lycée Lakanal, je joue dans la cour des garçons. Il y en a un, très tendre et bouclé, qui souhaiterait tellement être une fille. Et moi, je souhaite tellement être un garçon. J’échange mes agates contre des billes de plomb. Maman n’est pas contente, elle préfère les agates. Oui mais les billes de plomb gagnent parce qu’elles sont plus lourdes.

Un jour, je vole dans les pupitres de la classe une quantité — quatre ou cinq, sans doute — de canifs compliqués et brillants. Arrivée à la maison, le docteur nous attend pour un examen médical. Je retire ma blouse, tous les canifs tombent. Le soir, dans mon lit, le regard de ma mère comme un beau velours neuf : “Il faut que tu rendes ces canifs.” Le lendemain, je les remettais dans les pupitres.

Nous chantons debout et en chœur à la gloire du Maréchal, nous lui écrivons pour qu’il nous envoie son portrait signé et commenté : “Mon cher enfant, sois sage et travaille bien pour faire honneur à ta Patrie et à ton Maréchal...”

Je raconte à ma mère que je fais partie d’un club de gymnastique pour m’acheter des insignes que je couds sur ma manche. Je lui fais croire que j’ai besoin de lunettes : “Votre fille a une vue parfaite.” dit l’oculiste qu’une certaine myopie empêche de voir mon immense besoin d’amour et de reconnaissance.

Durant l’hiver 41/42, maman fait deux longs séjours à l’hôpital de Lausanne. Elle revient parmi nous vers le 10 novembre pour un petit mois. Comment expliquer, vu la situation : maman gravement malade et nous, les

enfants, enfin installés dans une maison qui nous réunissait tant bien que mal, que mon père accepta le poste d'Intendant des Affaires Economiques auprès du Préfet régional de Nice ?

Lettre de Margareta. Foix, 12 novembre 41. "Je suis donc rentrée par un soir glacial mais l'amour des enfants et de François me réchauffait le cœur à défaut du corps. Tout allait bien, les enfants avaient de bonnes joues et François semblait en bonne forme. Mes jeunes filles avaient fait de leur mieux et j'étais à la maison... Mais le vendredi, des crampes apparurent, je me suis évanouie et ai dû me mettre au lit. Calme dimanche avec la famille, joie et feu de cheminée et le lundi, je me suis sentie un peu mieux. A dix heures, la gentille infirmière du district est venue me voir, elle avait un air extrêmement chagrin.—" Qu'en dites-vous ?" m'a-t-elle demandé. Je ne comprenais absolument rien. " Vous allez déménager."—" Quoi !" ai-je hurlé.—" Si, si, c'est écrit dans le journal que François a été nommé intendant des Affaires économiques auprès du préfet régional à Nice, Alpes maritimes." J'ai eu l'impression qu'un arbre me tombait dessus. Madame Bosquet pleurait, disait qu'elle ne voulait pas rester à Foix si je n'y étais plus. Je la fixais comme un idiot du village car je n'avais pas encore lu le journal. François est arrivé à la maison et j'ai su que tout cela était vrai.

C'est évidemment un avancement important pour lui et on ne peut que s'en réjouir mais cela arrive un peu trop tôt, juste maintenant où nous avons tout installé, tout arrangé, que nous avons nos deux postes de travail (elle avait créé en Ariège tout un réseau d'entraide et de soins pour des enfants réfugiés) un climat merveilleux et, les enfants, leur remarquable école. Maintenant, tout va être à nouveau bouleversé. Déménager sur la Côte d'Azur ! Le premier jour, j'étais dans un état de confusion totale mais Marthe m'a aidée et à présent je prends les choses plus calmement... François part pour Vichy ces prochains jours, pour se mettre à son nouveau travail...".

Après des mois d'hôpital, maman revenait parmi nous et papa filait à Nice via Vichy où l'appelait un "important avancement"...

Sans doute 1942 fut-elle l'année du grand réveil des endormis. On peut penser que, parmi eux, les plus somnolents se trouvaient dans la classe des nantis,

de ceux qu'une bulle protégeait des réalités immédiates. La bulle qui enfermait mon père semble l'avoir rendu aveugle sur la gravité du mal de ma mère tout autant que sur l'état des enfants. Où donc étions-nous dans sa tête durant ces mois de la maladie de ma mère ?

Mort de la mère.

Villefranche sur mer. La chambre de maman au fond du corridor. Je n'ai ni vision ni souvenir d'elle dans cette chambre. Ou peut-être seulement, en une fin d'après midi, celui de sa main sur mes cheveux. Peut-être ? L'impression d'ensemble est celle d'une pâleur un peu triste, inquiétante. Une pénombre blanche où le jour pénètre en douce, taillé horizontalement par les fentes du volet. Le silence rôde comme un veilleur agacé —” Les enfants, ne faites pas de bruit ! Les enfants, ne criez pas ! Les enfants, les enfants !...” Cette zone de blancheur doit déborder sous la porte, dans le couloir. Il me semble que nos pas s'arrêtaient instinctivement à mi-chemin.

Merde ! dit l'enfant, j'ai envie de crier.

On sort dans le jardin. Sous la pergola, le jour mousse autour de la glycine et tombe en bulles sur les catelles de brique. La mer bleue, loin devant moi, est une abstraction. Je me m'y suis jamais baignée, ne l'ai jamais touchée. C'est le mois de mars, avril, mai. La vraie mer, je la trouve sur les cartes postales, couverte de bateaux de guerre, entourée de mimosas.

A l'école, le quatre-heures sent la soupe fade de lentilles. On nous donne aussi des pastilles roses, vitamines de guerre. Avec Marguerite, ma petite amie pauvre pour qui je vole toutes les pantoufles de la maison, nous rentrons de l'école par le cimetière. Elle m'apprend son catholicisme, le signe de croix, la génuflexion et, à l'église, le bénitier où nous trempions le bout des doigts. Marguerite me voulait catholique pour que je la suive aux Ames Vaillantes.

— “Va demander chez toi si tu es catholique ! “Je la quittais et avec elle, le soleil brûlant sur le cimetière désert. J'arrivais chez nous tout essoufflée. Ma

grand-mère de Suède était assise, calme, dans l'ombre fruitée de la pergola. Je retenais mon souffle, tranquillissais ma voix qui s'apprêtait à crier. Je déposais ma question sur un murmure : — “Mormor, est-ce que je suis catholique ou protestante ?” Mormor me prit sur ses genoux et m'embrassa : — “Ma petite fille, chez nous en Suède, nous sommes une vieille famille protestante et luthérienne. Du côté de ton père, vous êtes protestants calvinistes depuis des générations et des générations.”

Tant de mots compliqués réveillaient l'impatience dans mes jambes. Je voulais retrouver Marguerite et le plein soleil. Ma grand-mère me lâchait : “Va dire à ta petite amie... “ — “Oui, oui, je suis protestante !” Je dévalais la pente, trouvais Marguerite chez elle : — “Marguerite, Marguerite ! Je suis catholique !” Elle était satisfaite mais sans plus. “Alors, tu vas pouvoir aller aux Ames Vaillantes !” C'était un ordre et moi j'avais complètement oublié le but de ma question à Mormor.

Midi. Il fait très beau. Je rentre de classe par les ruelles qui montent et les escaliers étroits qui longent des villas. Mon père est assis sur un banc devant la maison. Ses yeux rouges, son visage dévasté. J'ai envie de courir vers lui, insouciant, mais cette grande catastrophe qui sillonne son front, ses joues, sa bouche me gêne et m'intimide. Je m'approche doucement. Il me prend sur ses genoux, me serre contre lui : “Ma petite Nane, maman est morte.” Je n'ai pas très bien compris.

Le lendemain, nous n'allions pas à l'école. Dans la ruelle pentue qui longe la maison, j'ai croisé la maîtresse. Elle a un air de reproche. “Pourquoi n'es-tu pas venue à l'école ?” J'ai crié en dévalant la pente : “Maman est morte !”

Une petite amie me remplaça très vite dans le cœur de Marguerite. Je les croisais toutes deux. Marguerite me montra du doigt. Je l'entendis qui disait à l'autre : “Celle-la, c'est une juive. Y avait même pas le curé à l'enterrement de sa mère.” Ses notions religieuses étaient aussi embrouillées que les miennes. Pour signifier notre deuil, nous avons eu droit à un ruban noir cousu sur le revers du manteau. J'aurais préféré le brassard autour de la manche.

Après

Ce soir, 26 août 97, je poursuis la rédaction de mes souvenirs sur les pages d'un grand cahier presque vierge trouvé à la décharge de Mérézelle et dont les premières sont couvertes de comptes ménagers. Toujours, chez moi, ce besoin/plaisir de sauver les objets en voie de perdition. J'ai détaché de leur spirale les pages utilisables, jeté celles de couverture, maculées de boue. Même chiffonnées, les pages intactes sont bonnes sous la plume. Et puis, elles gardent le souvenir d'une vie qui m'est inconnue.

Après ce 18 mai 1942, Catherine est partie à la dérive, comme foudroyée. Elle s'est "éteinte" pendant quatre semaines. Le corps exprimait ce que la parole ne pouvait dire. Elle a fait une jaunisse. Elle seule, aujourd'hui, peut raconter cette traversée où le jour, à la sortie du tunnel, ne devait pas avoir la même lumière qu'avant. A onze ans et demi, sa conscience de la perte, de la béance, de l'irréparable était beaucoup plus aiguë que la mienne. Il me semble qu'elle a tout saisi d'un coup : à la fois l'irréparable et la place que la mère disparue lui léguait. Catherine prend tout frontalement — encore aujourd'hui. Moi, je continuais à naviguer dans une enfance attardée qui s'appuyait, se sourçait principalement dans le plaisir, dans une sorte d'élan vital qui submergeait ma conscience et trouvait des chemins de traverse dans les vies que je m'inventais. Les pleurs, les chagrins, les consolations bruyantes ou feutrées se ménageaient des échappées qui me déconnectaient du réel.

Je me rappelle cet instant où, dans le jardin en terrasses de Lou Miradou, j'expliquais à mon petit frère, trois ans et demi, que maman était au ciel, aussi calmement que si j'avais raconté *Le Petit Chaperon Rouge* ou *Les malheurs de Sophie*.

Il y a quelques années, je me suis interrogée sur ce qu'avait pu induire en nous le fait de n'avoir pas assisté à l'enterrement de notre mère. D'en avoir été écartés. D'avoir été dépossédés de ce moment charnière. D'où venait la décision ? Qui l'a prise ? En vertu de quelle raison majeure ? Était-ce seulement une

décision ? L'accompagnement des morts était-il un privilège réservé aux seuls adultes ? Voulaient-ils protéger les enfants ou se protéger eux-mêmes de leurs réactions ? Une telle attitude appartenait-elle à notre classe ou était-ce un mode de faire lié à l'époque ? Cette mise à l'écart d'une réalité qui aurait dû — ou pu — être la mise au point (final) de la mort de maman, sorte d'épreuve libératrice par l'appréhension concrète de ces instants uniques, cette mise à l'écart n'a-t-elle pas contribué à repousser toujours plus loin l'indispensable et saine opération de deuil ? Où se situe la réalité de l'enfant à qui il n'est pas donné de voir, d'entendre, de partager tout ce qui accompagne cet ultime arrachement ? Comment tirer le trait — car on dit bien “tirer un trait” — entre l'avant et l'après ? Faire le deuil.

A l'époque, on ne savait pas et on faisait “pour le mieux”. Pendant le déroulement de l'enterrement, où étions-nous, avec qui, qu'avons-nous fait ? Moi, dans le jardin où, avec une sorte d'innocence éclairée, je disais au petit frère “maman est au ciel” ? J'essaie d'imaginer la scène au lendemain de la mort de maman : Il y a Bonne-Maman, Mormor, l'oncle Bernard, la tante Elisabeth, Brigitte Barbey et d'autres... L'une de ces personnes s'interroge-t-elle sur le bien fondé de la présence des enfants à la cérémonie d'inhumation ou bien cela va-t-il de soi qu'ils n'y assistent pas ? Dans le Livre de maman, une lettre de ma grand-mère suédoise à son fils Carl-Fredrik, sans apporter de réponse, donne des indices sur le climat du moment :

Villefranche, 22 mai 1942.

“Plusieurs personnes amies sont venues ce jour et, mercredi Brigitte Barbey est arrivée et nous a été d'un grand secours. Il faut aller loin pour trouver une amie aussi fidèle. A quatre heures, une partie des gens s'est réunie au salon où se trouvait le cercueil entouré de fleurs magnifiques. Brigitte a serré ma main dans la sienne. Puis elle nous a accompagnés à la voiture qui attendait et, en une longue procession, nous nous sommes dirigés vers le petit cimetière. On a descendu le cercueil et après quelques paroles bibliques et la prière, tout était terminé.

Nous nous sommes retirés, reconnaissants de ce que ces moments douloureux soient derrière nous. Une partie de la famille nous a suivis à la maison où nous avons bu du café et mangé quelques sandwiches. C'était les seules choses que nous pouvions offrir car on ne trouve rien à acheter. La soirée fut tranquille et harmonieuse. Brigitte, François et moi nous avons rappelé de vieux souvenirs. Heureusement, François a pu parler et s'ouvrir un peu. Il vit si intensément dans le souvenir de la nature rayonnante de Margareta que c'en est touchant. Au cours de ses longues absences, cette dernière année, il a pris conscience de son rôle de père, s'est occupé des enfants, leur a lu à haute voix, a fait avec eux la prière du soir et est plein d'attentions..."

J'imagine que durant ce goûter-sandwichs, nous avons dû traîner de genoux en genoux et de caresses en caresses, au milieu de tous ces gens pleins de douleur et de sollicitude. Reste qu'aucun des trois enfants n'a suivi la cérémonie au cimetière jusqu'à la descente du cercueil dans la fosse et qu'il y a là plus qu'un trou de mémoire. Un trou tout court. Un trou de l'ordre de la béance que le temps a du mal à combler.

A l'évidence, ce travail d'écriture opère sur deux fronts : combler le trou mais également l'ouvrir. C'est à dire agrandir, déborder ses limites, comprendre, sortir du ressentiment, se situer soi, individu, dans un espace démultiplié où les morts et les vivants résonnent ensemble, quelque part. Peut-être dans le pardon ou plutôt la réconciliation qui devrait finir par sourdre. Mais là, ce soir du 26 août 97, je n'en sais encore rien. La route n'est pas finie...

Le 10 juillet, trois semaines après la mort de maman, la grand-mère suédoise retourne dans son pays. Brigitte Barbey me prend chez elle, à Mies près de Genève, pour deux à trois semaines. Mère de deux garçons, j'étais pour elle la fille qu'elle n'avait pas eue. Mais question fille, ma sœur, aurait tout aussi bien pu faire l'affaire. Brigitte ne nous connaissait pas plus l'une que l'autre ou nous connaissait pareillement. Peut-être qu'accueillir une aînée de son fils aîné posait davantage problème que de me recevoir moi, d'une année plus jeune que Gilles ? A mon sens, la question ne s'est pas posée — ou alors de manière très souterraine. Et puis, Catherine, à Villefranche, traînait sa jaunisse. Quelque chose

de l'ordre du destin s'est concocté là, à notre insu à tous, bien sûr, tandis que Gilles Barbey, dix ans et moi, tout juste neuf, cherchions des trésors dans les bois au dessus du village. Un canif rouillé, je me souviens, et un objet sans nom, bien plus précieux que les identifiables, de la taille d'un crayon, avec à son extrémité, une perle rouge et lumineuse. Etions-nous, à ce moment, dans la compétition ou dans la complicité ? Dans les deux, probablement. De grande sœur d'un petit frère, je passais à petite sœur d'un grand frère avec, sans doute chez lui, une autorité protectrice à mon égard, et chez moi, un grand désir de me hausser à sa taille, de me prouver, de lui démontrer mes talents de chercheuse de choses et de grimpeuse d'arbres. Le petit frère Simon, avec ses boucles d'ange et ses yeux violets, était beaucoup trop craintif pour participer à nos explorations.

Gilles fut pour moi le premier compagnon, le premier garçon, le premier Autre. Entre nous, des sentiments différents de ceux qui circulaient dans la tribu des cousins où le regard des uns sur les autres portaient peu à conséquence, où les mots qui parlaient la même langue, ne connaissaient pas de frontière, où l'âge plus que le sexe déterminait les alliances. Gilles est l'étranger. Etranger à ma maison, à ma famille, à mon pays. Nous avons un langage à découvrir, à nous communiquer, à nous traduire. Mon oreille était sollicitée autrement qu'au sein de la tribu où, entre les mots et les cris, la distance était infime. Avant lui, je n'avais jamais rencontré un autre aussi autre. Il y avait donc comme un effort à faire ou comme un risque à courir.

Dans la maison, des rapports familiaux inconnus, établis autour de codes inconnus, ont dû m'impressionner, un temps. Mais très vite, je crois, je me suis coulée dans cette famille d'éphémère adoption de manière toute caméléonne, comme ma nature m'inclinait à le faire en toute occasion. Etre dans l'instant avec une surprenante faculté d'oublier l'avant et d'ignorer le futur. Au cours de ce mois de juillet 42, j'ai dû suivre ma nature oublieuse, tout ancrée dans le moment à vivre qui reléguait aux oubliettes un passé déjà encombré de lieux de vie passagers, de père et mère également passagers, entre allers et retours, départs, arrivées, présences, absences mal expliquées.

Mais, ce que le destin concoctait alors, s'est inscrit et écrit au cours de ces deux à trois semaines. On peut s'amuser de l'anecdote. Retour à Larlenque, quelqu'un me posa la question : "Que deviendras-tu, plus tard ?" Et moi de répondre "Je serai madame Gilles Barbey." On m'a rapporté la chose.

La vie a suivi son cours et moi le cours de la vie. Adolescence, années-cailloux, années-yoghourt, années-couteaux. Amours-toujours, amours-peut-être, amours de rien, amours cassés. Et toujours, au fond du petit bois du fond de ma tête, l'image de Gilles, jamais revu. Jusqu'à ce jour de 1955 où, à Rochetaillée, près de St-Etienne où je travaillais pour Jean Dasté, Brigitte, en route pour Aix où elle avait une maison, fait escale avec Gilles. Pour me voir. Pour rejouer la rencontre. Réanimer le temps. Jouer dangereusement l'entremetteuse. Promenade silencieuse sur les sentiers rocailleux des Cévennes. En route vers le Midi, quelques heures après m'avoir quittée, leur voiture percutait un camion. Brigitte décédait 24 heures plus tard, Gilles était gravement blessé. Hôpital d'Alès, hôpital de Toulouse, hôpital Foch de Suresnes... Plusieurs mois plus tard, Gilles rompait avec son amie. La maison d'Aix connut nos premières amour. Bientôt, nous annoncions nos fiançailles. Mariage deux ans plus tard. Les mères mortes avaient fait leur travail. Nous ne soupçonnions pas la lourdeur de l'héritage, encore moins la trajectoire du destin inscrit dans ces deux morts. Après treize années, nous divorcions ; Gilles retrouvait son amie. De part et d'autres, trois enfants étaient nés. Et sur le dos des enfants, les mères mortes se taisaient enfin.

Après la Suisse, retour en Ariège. La tante Simone et son visage si doux nous emmènent camper dans les Pyrénées, trois ou quatre de ses enfants, Catherine, et moi. Nous plantons la tente sur un plateau de bout du monde, sec, hérissé de blocs rocheux qu'un Petit Poucet géant aurait égrenés derrière lui. L'air est vif et sec. Dehors, autour du feu le soir, nous chantons en canon. Un jour, au cours d'une promenade, j'aperçois un paysan en train de fendre du bois à la hache. Celle-ci s'échappe de ses mains, lui retombe sur le crâne. J'alerte aussitôt tante Simone. Nous partons à la recherche de l'homme, blessé sûrement, peut-être évanoui, perdant son sang. Nous faisons le tour de chaque rocher, nous longeons les murets de pierre, nous appelons. On ne me croit pas. Il n'y a jamais

eu d'homme ni de hache ni de crâne fendu. Pourtant je sais bien, moi, que je l'ai vu.

A la rentrée scolaire, nous reprenons la route de l'école communale de Saverdun. Par les beaux jours, nous allons en vélo. Laquelle de nous deux avait eu la brillante idée de relier nos guidons respectifs par une écharpe ce qui rendait impératif de rouler exactement à la même allure ? L'une des deux finissait toujours par dépasser l'autre provoquant ainsi la double chute. A l'entrée de Saverdun, la rue descend en forte pente vers le pont. Quelqu'un m'avait raconté que, si l'on a des poux et qu'on traverse un pont, les poux forment une chaîne qui vous entraîne dans le rivièrè où le courant vous emporte. Je vois encore ces milliers de maillons formés par les poux qui m'attiraient dans l'Ariège. Et des poux, bien sûr, nous en avions.

Avant de nous renvoyer à l'école communale, mon père soudain seul et désorienté face aux problèmes immédiats de paternité et d'avenir scolaire, envisagea d'engager un précepteur pour autant que sa sœur Margot, largement pourvue d'enfants, veuille bien lui en "prêter" quelques-uns pour faire nombre. Cette question n'a sans doute jamais été sérieusement débattue mais elle rend compte du désarroi où la mort de sa femme l'avait laissé.

L'été 42, comme tous les étés d'enfance qui suivirent, balisés par les mêmes repères, confondent les souvenirs, les mêlant, les superposant, répétés, réfléchis dans les facettes d'un même prisme : Larlenque et l'univers au-delà où régnait la famille élargie qui s'étendait des bords de l'Ariège en pays plat aux pieds des Pyrénées près des grottes du Mas d'Azil, avec ses grandes demeures, ses fermes, ses métairies. Petit monde peuplé de cousins, cousines, oncles, tantes, grands-tantes et grands-oncles qui passait, insouciant, charmant, cultivé, plein de fantaisie d'une île familiale à l'autre dans une sorte de joyeuse autarcie, ignorant des sonorités profondes du monde. Les choses, peut-être, n'étaient pas ainsi mais c'est ainsi que ma mémoire les retient.

Les fermes de Larlenque, Périer, la Ginestière, Garustelle, Durou, la Vitarelle, la Borde-Grande, le Moulin, Montoulieu, Teste, la Bastisse, le Vigné... Permanence des lieux, des espaces, des chemins, des allées, des sentiers en sous-

bois. Permanence des rythmes et rituels quotidiens ; des lourdes chaleurs d'été, des vents d'Autan en automne, de l'odeur amère du buis, celle des acacias, des pins, des cèdres, des tilleuls ; de la lumière à travers le feuillage des platanes, des tavelures de leur tronc ; du crissement du gravier devant la maison, du trottoir de brique rose qui longeait la façade et où la brique s'usait plus vite que les jointures ; de la fraîcheur de la véranda, de l'écaillage de la peinture vernie sur la terre cuite des vastes pots d'orangers ; des effluves aigres du résiné qui bouillonne dans les cuves de cuivre ; de la plainte de la scie à ruban dans le bûcher ; du lisse et glacé de la rampe qui court le long du grand escalier. Permanence de la cloche du repas, du tiroir ventru et lourd d'albums de photos qui nous renvoient les regards d'ancêtres austères et silencieux.

Permanence et répétition abolissent la chronologie des souvenirs, les rassemblent dans un temps étiré de vacances qui n'en finissent pas en plein milieu de la guerre. Ces vacances et cette guerre dont le tragique, pour nous enfants, ne dépassait pas les voyages chaotiques et interminables (en partant du Chambon-sur-Lignon à 12 h 24, on pouvait espérer arriver à Toulouse à 7 heures le matin suivant) m'offraient des terrains d'aventures ouverts à toutes sortes de défis, d'expériences initiatiques.

Les grandes personnes étaient tenues à l'écart. De toute façon, elles n'étaient capables que d'une surveillance de grande proximité comme celle qui s'exerçait sur la propreté des mains avant de passer à la salle à manger, la négligence des coudes posés sur la table pendant le repas, sur la récitation du "Notre Père qui es aux cieux" avant le sommeil, sur les notes du bulletin et l'appréciation des maîtres en rouge dans la marge. Tout le reste leur échappait. Elles s'en tenaient aux apparences ce qui parfois, et dans mon cas entre autres, les amenait à user d'un vocabulaire convenu du type : "Anne est un garçon manqué". Explication lapidaire. La psychanalyse passait mal les portes de leur culture. On la laissait prudemment sur le seuil. Dans mon cas et eu égard à cette déclaration carrée, elle n'aurait pas beaucoup servi. La situation me paraît assez transparente. L'incertitude dans laquelle on nous tenait sur la maladie de maman

et un sentiment de menaces diffuses qui pesait constamment avaient retenu, sans doute, mes énergies naturelles.

Maman malade, il fallait sûrement, pour lui “faire plaisir” — comme d’ailleurs on nous le recommandait aussi pour Dieu qui lui n’était pas malade mais bon — être d’autant plus sage, plus docile, plus discipliné, plus attentif, plus soigneux, plus appliqué en classe et en toutes choses afin de se montrer digne d’elle et de sa maladie. Mais maman, une fois “partie au ciel”, je devais pouvoir, d’en bas et librement, lui offrir le spectacle de toutes mes acrobaties. Ça lui faisait sûrement plaisir et à moi ça faisait du bien. De là-haut, elle au moins pouvait comprendre qu’on ne peut, en jupe plissée, faire la roue, les pieds au mur, le cochon pendu, marcher sur les mains, grimper aux arbres, se tenir debout sur la selle de son vélo, faire le tour de Marveille-trois étages par les gouttières, obtenir le premier prix à la corde raide “sans-les-pieds” et pêcher à la ligne. Je portais donc des shorts ou des salopettes courtes, un arc en bandoulière et une fronde à la ceinture. J’avais, je crois, une belle capacité à vivre et à rire.

Mais je suppose que le corps travaille les peines et les pertes inexplicables, les pensées interdites aussi, comme celles-ci, à leur tour, travaillent le corps. La mort de maman, liée au souhait de la voir advenir, cette liberté fautive à laquelle j’aspirais par voie d’orphelinage, allaient s’inscrire dans mon corps, plus exactement dans mon souffle. On dit bien “avoir le souffle coupé”. Impossible de vérifier la justesse de ma post-analyse. Toujours est-il qu’un jour la crise fut là, terrassante.

On avait dû me transporter dans la chambre de la “locomotive”, grande, au premier étage et donnant en façade sur le potager. En principe nous, les enfants, occupions des chambres que nous partagions à plusieurs, au deuxième étage, sous les toits. Les grandes personnes présentes ce jour-là, et mon père en premier, avaient dû vouloir m’isoler et m’avaient posée là dans cette chambre inoccupée. Le spectacle d’une enfant de neuf ans sifflant, étouffant, incapable de reprendre son souffle, devait impressionner.

Asthme

Poussée par la violence de certaines crises, je sautais par-dessus les interdits. “Ne te sers pas trop de ton appareil !” Mais moi, je souhaitais trop la délivrance, les palpitations folles du cœur, les frémissements paradisiaques. Vingt fois, je pressais la poire quand cinq ou six étaient permises. J’aspirais l’amertume du fin brouillard qui venait se coller au fond de ma gorge et ouvrait les portes de ma ville thoracique. Alors les enfants qui couraient dehors devenaient possibles, la branche du platane qui se balançait, possible aussi ; l’effort pour me lever perdait son épaisseur, la distance entre le fauteuil et la fenêtre me faisait des signes amicaux. Je flottais à quelques centimètres du sol.

Mais j’étais esclave. Les minutes d’accalmie étaient inversement proportionnelles au nombre de pressions sur la poire. Si par malheur, durant ces répit, j’étais descendue d’un étage, abandonnant lâchement l’Appareil dans ma chambre — l’humiliation de le prendre avec moi, de m’afficher avec cet honteux cordon ombilical — et que, une fois en bas, la crise me reprit, je retrouvais le supplice intact, intacte la souffrance d’une marche d’escalier et le poids de ma main droite sur la rampe de fer. L’air dans ma bouche avait l’opacité d’un cri de pierre, ma colonne vertébrale se transformait en un arc d’airain, ma poitrine devenait creuse et froide comme une cuvette de faïence.

Je montais, me tirais à la rampe, la nuque pliée, les yeux fermés, les muscles du cou, des épaules, des bras à la torture. Le palier du premier étage me dominait comme un défi. Entre lui et moi, l’espoir insensé de quinze, douze ou seulement cinq inspirations. Je soufflais serré, l’ascension n’en finissait pas. Dehors, on riait, on criait, on sautait, on déplaçait une chaise. Mais comment ? Comment ? J’essayais de me dédoubler, j’étais dehors, le gravier roulait sous mes semelles, je frappais le sol, j’empoignais la terre, j’ouvrais les bras. Je trichais, je trichais et cette trahison me coûtait le prix d’un palier toujours plus lointain à atteindre.

Dans l’obscurité opaque de tout mon corps, les objets les plus familiers décuplaient leur présence et leur sens. Lucidité aveuglante de la raison qui fout le

camp. Sous ma main, le grenu de la peinture sur la rampe étroite ressemble à ce qui frise dans l'espace minuscule de ma poitrine. Souffrance. Le froid de la vitre où s'inscrit un défaut en forme de pépin de citron. Souffrance. Le papier crayeux du mur qu'un ongle a éraflé près de la plinthe. Souffrance. Le luisant profond du bois ciré de la table, les motifs ridicules et obsédants du tapis persan, le ventre dur d'un pot d'étain avec ce goût plat et glacé du métal qui s'inscrit au creux de la gorge. Souffrance ! Souffrance ! Le monde se peuplait d'inerties mouvantes.

Le dernier effort ne compte plus. L'obstruction de tout se précipite au fond de moi, une débandade de billes roule dans le fossé de mes reins. C'est le jour, c'est la nuit, le monde qui va revivre, la détente caoutchoutée de tous mes membres. L'Appareil est sur la table. Mon regard fonce sur lui et l'avale, ma main vole. Je dépose sur mon front, comme une prière, la demie seconde de l'attente et puis je presse, je presse la poire comme une démente et des fils de lumière glissent dans mon sang, ma colonne vertébrale s'affaisse comme une corde lâchée dans le vide, mes mollets sont des limaces, mon cœur une bouche qui bat. Je peux parler de nouveau, les mots se ruent vers moi en dansant, mes yeux sont remplis de petits points brillants. Autour de moi, les objets gisent, disloqués, vidés de sens, délivrés de toute épaisseur. C'est moi qui règne, retrouvée.

L'asthme a disparu avec la naissance de Marie, mon premier enfant. Ce souffle coupé — par qui, par quoi ? — une petite fille me l'a rendu comme je devenais mère, tenant une place identique à celle de la mère disparue et si souvent tuée par volonté enfantine, perte de mémoire, trahison, post-mortem canonisation. Morte, c'est sûr. Tuée, c'est à voir. Ensevelie, oui. Sous la sœur aînée, aimée, haïe, lourde de la mère morte et consentante du rôle dévolu. Consentante ou prisonnière ? Les deux certainement. A l'évidence.

Histoire

Ce devait être au cours de l'année 43, dans une entre-saison, le printemps sans doute. A Marveille, j'avais poussé la porte d'une chambre, excentrée par rapport au cœur de la maison, dans une des ailes où personne n'allait jamais. Au milieu de la pièce que l'obscurité étrécissait, où de minces rais de jour glissaient obliquement sur le plancher par les fentes des volets, une très vieille dame était assise, parfaitement immobile, entourée d'une nuée noire de puces. Elle semblait oubliée là depuis des siècles. Elle n'a pas dû m'entendre ouvrir ni fermer la porte. Elle était au delà du monde des vivants où je retournais, sans oser poser de question, chargée d'un secret indicible. J'ai appris, bien plus tard, qu'il s'agissait de l'arrière-grand-mère, la mère de "Mémé" de Saint Blanquat laquelle déjà me paraissait excessivement âgée.

Ce souvenir s'associe directement à un autre de la même époque, à cause des puces je suppose, et de la vision de cette momie perdue dans le temps comme un vieux parchemin au fond d'une grotte. L'école communale trimballait — et nourrissait — des poux, des puces et autres microbes de guerre. On se retrouvait, entre cousins, couverts de furoncles purulents. Pendant des semaines, on nous badigeonnait, nous désinfectait, nous momifiait. Un furoncle guérissait, séchait, formait une croûte qu'on grattait et sous laquelle un autre apparaissait.

Je suis dans le train, assise sur la banquette en bois du compartiment, les jambes et les bras enveloppés de bandes Velpeau. Sur mon genou droit, j'aperçois une goutte de pus qui suinte à travers le bandage. En face de moi, une dame grosse et tranquille. Sa tranquillité, sa lourdeur insouciant, cette distraction où je la sens et surtout cette ignorance qu'elle manifeste de mon état me la rendent insupportable, dangereuse même. Je dois la contaminer, la charger de mon mal, le lui faire partager. Ce n'est pas exactement une question de vie ou de mort mais d'urgence totale, absolue. Je sens m'envahir une fulgurance diabolique, un furieux désir de vengeance ou de justice. Ce mauvais sang qui coule hors de moi, elle doit le porter aussi, elle doit le connaître et même le transmettre autour d'elle, à ses proches, à sa famille, à ses enfants. Je n'ai pas à porter seule ce poison. J'essaie d'approcher mon genou purulent du sien. Elle ne voit rien, elle tricote peut-être ou lit un roman-photo ou regarde filer le paysage à

travers la vitre. Elle ne comprend pas que je vais l'empoisonner. Je suis là, tout entière concentrée dans ce morceau de mal et je veux que quelqu'un le porte avec moi.

Aujourd'hui, je me demande : et s'il s'était agi non d'une grosse dame distraite et tricotante mais d'un petit homme sec et maigre en habit sombre, le souvenir en serait-il modifié ? Car, à dire vrai, je ne sais plus au juste qui était assis en face de moi.

Pension

Après l'été 42 et l'année scolaire à Saverdun ; après l'été 43 semblable aux précédents et aux suivants, mon père décida de nous envoyer Catherine et moi en pension au Chambon-sur-Lignon pour poursuivre notre scolarité au Collège Cévenol. Henri resterait à Larlenque sous la tutelle timide de la grand-mère et la poigne germanique de Zélie, grise, sèche, les oreilles encadrées de macarons, qui avait mission de l'instruire.

Une vocation tardive, éveillée je suppose par la mort de Margareta, poussait mon père à entreprendre des études de théologie à Paris. Il s'installa rue Bonaparte, chez une amie, dans ce même appartement que ma mère avait occupé durant l'automne 39. Nouvelle dislocation familiale, nouvelle rupture. En quatre ans, nous en étions à notre sixième changement de domicile.

L'exercice qui consiste à inverser les rôles a posteriori n'a pas grande valeur ici. Pourtant, je m'interroge : et si le père était mort et non la mère, comment celle-ci aurait-elle réagi, quelles décisions aurait-elle prises ?

Le procès Papon qui se déroule actuellement (octobre 97) ravive de très anciennes questions, toujours les mêmes que, malgré leur apparente inanité, je ne peux m'empêcher de poser, faisant effort de les nettoyer de tout jugement sans toujours y parvenir. Ou alors, je les accompagne de l'interrogation, passablement inepte, elle aussi : et moi, à la place de mon père, qu'aurais-je fait ? Mais voilà, ni dans l'espace ni dans le temps, on ne peut se mettre à la place de qui que ce

soit. Malgré tout, je pose ici certains termes de l'équation : — Mon père, pas plus que sa famille, n'était de gauche. Il faisait partie de cette classe attachée aux traditions, aux conventions, à la religion. Il possédait une intelligence moyenne qu'une culture plutôt au-dessus de la moyenne pouvait abuser, s'intéressait à la politique à travers la lecture du Monde (ou de son équivalent à l'époque) ou du Figaro. Comme la majorité des Français, la débâcle et l'entrée des armées allemandes sur notre sol l'ont pris au dépourvu puis l'armistice l'a en partie rassuré. Sans ostentation, lui, sa famille, son entourage ont voulu faire confiance au vieillard, héros de Verdun, pour un temps du moins en attendant que les choses se passent. Certains ont œuvré pour soulager la misère des déplacés, des réfugiés, des enfants mal nourris comme il est de tradition dans l'aristocratie, et protestante de surcroît. Parmi ces gens de ma famille, quelques-uns, une infime minorité, ont résisté. — Mon père n'était pas un homme d'action. Mais, à ma connaissance, il fut un des seuls de la famille à accepter librement, alors que la France était déjà occupée, un poste de fonctionnaire sous le régime de Vichy entre l'automne 40 et la fin du printemps 42, avec toutes les conséquences qui pouvaient en résulter, concernant les juifs en particulier. La mort de ma mère interrompit ses fonctions. Mais si elle avait vécu ?

A l'automne 43, il entreprend des études de théologie dans un Paris défiguré par la présence allemande alors que, jusqu'à cette date, son environnement lui avait épargné une confrontation aussi brutale avec les forces d'Occupation. Là pourtant, au cœur même du drame, des rafles, des exactions, de la misère physique et morale, il ne réagit pas (du moins, rien ne l'indique) et s'enferme dans des études dont le contenu même — la vie, la parole, l'exemple du Christ — aurait dû, à mes yeux, le porter à mettre en conséquence le croire et le faire, la foi et sa pratique incarnée.

Toutes ces questions, réactivées aujourd'hui par le procès Papon et les témoignages des anciens qui affirment "on pouvait savoir à l'époque", se poseraient à moi en d'autres termes s'il avait été, par exemple, petit clerc de notaire à Garges-les-Gonesses...

Qu'en pensent mes enfants ? Quelles réflexions soulèvent mes interrogations dans lesquelles ils percevront, à l'évidence, une part de jugement ? Se posent-ils, à l'égard de Gilles et de moi, des questions de nature similaire, même si d'un autre ordre ? Questions, questions qu'il vaut mieux poser de leur vivant aux proches concernés.

De mon père, j'ai toujours entendu dire par son entourage : "C'était un homme bon, charmant, cultivé. Un homme merveilleux..."

Années de guerre, de pension, ma sœur ici, mon frère là, moi ailleurs, dans la lune, toujours dans la lune. Mes dictées sont des monuments à la gloire des fautes d'orthographe.

La maison est sur la hauteur, au milieu des sapins sombres. De cette première année de pension, les repères se brouillent, s'éparpillent. L'immersion soudaine dans le petit troupeau d'enfants sur lequel mademoiselle Monnier posait un regard bienveillant mais circulaire et indifférencié, rend le souvenir indistinct. L'effort pour se fondre dans le groupe, pour être parmi, arrondit les angles et aspérités de la mémoire. Je cherche certainement à capter ma part de ce regard circulaire. L'instinct dicte vite les limites, enseigne à son insu où et comment poser ses pieds.

Aujourd'hui, je me dis que ce qui a dû manquer à l'époque, sans que j'en aie conscience, c'est la peau. Ces touchers de tendresse, ces caresses ou chatouilles, ces effleurements fugitifs qui assoient l'enfant dans la profondeur de son être, bien-être et l'ensemencement des poussées d'amours futurs. C'est aussi un lieu, la chambre, même partagée entre frères et sœurs, dans laquelle s'inscrit sa trace repérable dans une durée, une continuité. Depuis mes six ans, il n'y en a pas. Il y en a trop.

Ni malheur, ni bonheur. On était porté par le rythme précis des journées, du réveil au coucher en passant par les heures immuables des repas et celles de l'école. On obéissait à des règles de discipline simples, collectives, sans rigueur particulière. La guerre était présente dans les restrictions, le marché noir, les expéditions de ravitaillement que faisaient les grands dans les fermes des environs pour trouver du cochon et des produits laitiers. Des enfants juifs qui se

cachaient parmi nous, nous ne savions rien et pour cause. Et puis, les journées étaient trop courtes et trop remplies pour poser et se poser beaucoup de questions. Ceci vaut pour moi et mes dix ans.

Il y avait comme un état de fait, une adéquation entre guerre, pension, neige et froid. Car il faisait très froid dans ce pays cévenol, les hivers n'en finissaient pas et la neige restait longtemps sur les routes. Retour d'école, il fallait parcourir environ deux kilomètres à pied quand le jour n'était pas encore levé pour aller au village ou que déjà la nuit tombait pour rentrer à la "Joyeuse Nichée" au milieu des sapins noirs. Le sommet de la côte n'en finissait pas de reculer toujours plus loin, dans la nuit toujours plus aveugle. Je m'inventais des frayeurs pour le plaisir douloureux d'y croire et celui, jouissif, d'en réchapper. Une fois au sommet de la côte, une main géante s'abattait sur mon épaule pour me ramener au point de départ. Fallait-il marcher plus vite ou moins vite ? Le froid, et la peur qui devenait réelle, laissaient peu de choix. Tout près du but, la main serait là et moi renvoyée au bas de cette route que j'avais eu tant de mal à gravir, dans une nuit encore plus noire, avec mes sabots de bois qui dérapaient sur la neige. Arrivée au sommet de la côte, je courais jusqu'à la pension où la main perdait tout son pouvoir. Un jour de gagné où j'échappais au supplice.

Pour la descente, dans les matins glacés, nous formions des trains de luges. Le premier, couché à plat-ventre comme les autres, ouvrait la voie. Il accrochait ses pieds à la luge arrière sur laquelle le second accrochait les siens à la suivante et ainsi jusqu'à quatre, cinq ou six luges imbriquées. Le dernier, qui n'avait rien à accrocher, guidait et freinait du bout de ses galoches. Le train de luges filait à toute allure, impossible à arrêter, jusqu'à ce qu'au bas du village, un terrain plat ralentisse sa course et, dans un dernier zig-zag, se disloque dans un grand désordre de cartables. Les vieilles gens se plaignaient. Les patins métalliques des luges creusaient dans la neige talée des sillons verglacés. Elles s'y prenaient les galoches et s'étaient.

Un jour, le garde champêtre se planta au milieu de la chaussée, jambes écartées, le sifflet à la bouche, bien décidé à stopper ce train fou. Ses jambes formaient comme l'arche d'un pont, le train passa dessous. C'est du moins

l'exploit que, longtemps, nous avons raconté autour de nous. Impossible à vérifier, le garde champêtre n'est plus.

L'été nous retrouvait à Larlenque. Parfois, mon père venait nous chercher, d'autres nous faisions le trajet en groupes d'enfants, encadrés par des grands. Les quais de gare fourmillaient, des femmes voyageaient sur le marchepied des wagons. Assis sur son sac, on s'endormait dans le couloir bondé, la tête lourde d'odeurs de friture et de transpiration. Quelque part, les ponts étaient coupés. Transbordements. Il me semble que les trains choisissaient toujours l'aube pour s'arrêter et nous obliger à descendre, nos valises à la main, dans un brouillard gelé.

A Nîmes, le temps d'arrêt durait une nuit que nous passions mi-couchés, mi-assis sur les marches du souterrain de la gare. Une sentinelle allemande faisait les cent pas et cent fois cliquetait sur sa poitrine une demi-lune en métal suspendue à son cou par une chaîne. Parfois, le voyage pour le midi durait plusieurs jours. Parfois aussi, les enfants se perdaient, leurs mains lâchant celles des aînés. Un jour, Henri et moi nous sommes retrouvés seuls, sans argent et sans papiers dans la micheline qui lentement quittait le quai, au milieu des bagages de tout le groupe qui, pour une raison mystérieuse, n'avait pu monter. Arrivés à Nîmes, un employé nous parqua dans le local des objets perdus. Le soir, sur le quai, nous avons joué aux dames avec des morceaux de charbon et des débris de plâtre puis passé la nuit dans des baraquements militaires. Au matin, nous étions couverts de puces.

Après une années de "Joyeuse Nichée", Catherine et moi changions de pension. Catherine allait au Presbytère dans la famille du pasteur Trocmé et moi à "Chante Alouette" que dirigeait mademoiselle Pélenc. Qui ou quoi avait présidé à cette décision qui divisait encore un peu plus, pour ne pas dire au maximum, le noyau familial ?

La maison qui allait accueillir Catherine offrait un cadre autrement chaleureux et vivant que celui de la pension. Le pasteur Trocmé et sa femme Magda avaient quatre enfants : Nelly l'aînée avec sa longue natte dans le dos et son visage sculptural ; Jean-Pierre, l'adolescent poète à lunettes ; Jacquot, beau

comme un ange blond et bouclé et Daniel, le plus turbulent, roux, hirsute, à la gueule de voyou. Nous étions dans la même classe. Je trouvais Jacquot plus beau mais Daniel plus fou.

Je passais donc de la “Joyeuse Nichée” à “Chante-Alouette” où Henri devait me rejoindre quelques mois plus tard. La maison, me semble-t-il, était plus claire, pas de sapins alentour mais un pré où je tirais à l’arc et à la fronde. J’y revois Jacques Berlin, belge malgré son nom, plus âgé que moi et qui me fascinait à cause, entre autres, de ses deux dents de devant cassées en forme de V à l’envers. Hubert aussi, plus petit et plus jeune, au visage ramassé et souriant, fils du patron d’une fabrique de papier d’Annonay. Et des cousins et cousines qui restaient quelques mois. Je jouais surtout avec les garçons.

Henri arriva au cours du printemps. Je ne savais pas grand chose de ce petit frère de cinq ans mon cadet. Avec un pistolet de marque Solido, calqué sur les modèles “pour de vrai”, je le terrorisais. Il ne pouvait pas savoir que l’arme était bidon. Nous étions dans le pré, je le visais, le menaçais de mort. Je détenais sur lui un pouvoir absolu et m’en grisais. Pourtant, je le dominais de fait, par l’âge et par la taille. Quel genre de message y avait-il dans mon geste ? Un message qui, certainement, portait une réponse à une menace autrement plus sérieuse que mon pistolet Solido : pendant plus d’un an, dans un univers passablement impersonnel, il avait fallu se construire une place, attirer vers soi l’attention. Et voilà qu’Henri déboulait sans crier gare avec son âge tendre et ses yeux andalous, qu’il détournait vers lui tous les regards attendris accompagné de ”Pauvre petit, si jeune et sans maman ! Comme il a de beaux yeux, comme il est grave et intelligent ! “ Et on avait raison. A ses charmes s’ajoutait le fait qu’il était sûrement le plus jeune pensionnaire. Pour la deuxième fois, il me volait ma place. La première avec sa naissance, auprès de mes parents, et la deuxième en ce printemps 1945 auprès du substitut parental.

Parfois, les mots alignés sur la feuille sans grande concertation, éclatent comme des pétards dans leur soudain dévoilement. Jusqu’à la rédaction de ces lignes, je n’avais jamais vraiment réfléchi au sens de mes impulsions assassines d’alors, à ce désir d’élimination virtuelle par Solido interposé.

Mademoiselle Pérenc, la quarantaine, c'est dire vieille pour nous, avait quelque chose d'un cheval qui aurait avalé une serpillière, le visage long et mou, des cheveux fins roulés en chignon bas sur la nuque. Un détail me la restitue avec précision : d'un geste court, toujours le même, elle dépiquait de son chignon une épingle à cheveux et, longuement, soigneusement, s'en curait le fond de l'oreille. Ce faisant, elle battait des paupières et, entre deux battements, je voyais son œil marron clair chavirer vers le haut de l'orbite. Je pensais qu'elle allait perdre l'équilibre et tomber devant moi comme une grande ombre plate mais non, au bout de quelques secondes, la pupille reprenait sa place centrale et la paupière s'immobilisait. Mademoiselle Pérenc, inconsciente de ses vertiges et de ma frayeur, retournait consciencieusement, avec méthode et plaisir, à son curetage d'oreille. (Une amie à qui je racontais la chose s'exclama : "Mais elle se faisait jour !) Elle donnait l'impression de flotter, de n'être pas tout à fait en contact avec le réel comme si elle effleurait les gens et les choses plutôt que de les toucher et chantonnait au lieu de parler

Pour la seconder auprès des enfants, elle avait engagé une jeune étudiante — qui pour moi faisait partie des très "grandes personnes" — fille d'un pasteur de Sainte Foy la Grande, Idelette Cadier. A l'opposé de mademoiselle Pérenc, elle rayonnait de vitalité avec une sorte de démesure dans ses gestes, ses déplacements, sa haute taille, sa voix, ses rires, brusqueries, maladresse et tendresse mêlées, soulignées par un bel accent méridional. La présence incolore de mademoiselle Pérenc en pâlisait d'autant plus.

Au cours de l'été 95, lors d'une de mes expositions à Kerdonis, j'ai vu s'avancer sur l'aire communale devant la maison, une grande femme aux cheveux blancs. Elle s'est approchée de moi : "Anne de Seynes ? " C'est moi. "Anne de Seynes-Larlenque ?" A cet instant, j'ai physiquement senti l'image sourdre dans mes pieds, remonter le long des jambes, traverser le ventre, la poitrine pour enfin se ficher à hauteur des yeux et faire éclater le souvenir dans mon cerveau. Cinquante années après le Chambon, nous nous retrouvions Idelette et moi par un hasard qui l'avait amenée sur l'île. Chez un commerçant, elle avait trouvé la carte postale annonçant mon exposition. C'est alors qu'elle

m'apprit qu'elle n'avait que dix-huit ans à l'époque du Chambon, qu'ayant terminé sa scolarité, il lui fallait gagner sa vie pour poursuivre ses études. Mademoiselle Monnier, de la "Joyeuse Nichée" l'avait engagée mais au cours de ce premier voyage qui l'amenait en train vers le Chambon, elle s'était trouvée dans le même compartiment que les enfants de Seynes qui l'avaient séduite au point de rompre l'engagement purement oral passé avec la directrice de la pension, pour nous suivre et travailler à "Chante-Alouette", chez mademoiselle Péleuc. Difficile aujourd'hui d'imaginer de tels renversements de contrat. Mais alors, c'était la guerre.

Collège

C'est André Trocmé, nommé pasteur au Chambon-sur-Lignon en 1934, qui eut l'idée d'une école d'enseignement secondaire indépendante du système français et qui, avec des classes allant jusqu'à la terminale, pallierait l'absence de lycée dans la région. Le Chambon vivait de tourisme estival et s'endormait les neuf mois d'hiver. Selon Trocmé, la présence d'une école donnerait du travail aux commerçants, aux artisans, créerait de l'animation et ferait vivre le village jusqu'au retour des touristes. L'école attirerait élèves et professeurs de qualité, par l'air pur du pays et par son autonomie face à la bureaucratie. Elle aurait un idéal de non-violence, d'internationalisme et de paix comme celui pratiqué par le pasteur et sa femme Magda. Un ami de faculté de théologie, Edouard Theis, fut chargé de la direction du collège. A son ouverture en 1938, il n'y avait que quatre professeurs et dix huit élèves mais le nombre des uns et des autres s'accrut rapidement dès 1939 avec l'arrivée dans le midi de la France, et au Chambon en particulier, de réfugiés d'Europe centrale et occidentale qui fuyaient Hitler et l'anti-sémitisme. Le Collège Cévenol était né.

Dès le début de l'Occupation et des lois de Vichy, André Trocmé décida de faire du Chambon un village refuge pour les enfants juifs dont les parents étaient déportés. Grâce à son pouvoir de conviction, à sa foi, à son exceptionnel

charisme, il entraîna derrière lui une très grande partie des chambonnais (environ 3 000 habitants à l'époque). Ceux-ci, à très forte majorité protestante (90 %), tenaient de leurs ancêtres huguenots persécutés durant près de trois siècles, un esprit de résistance, de droiture et de rigueur. Ils trouvèrent tout naturel, au village et jusque dans les fermes isolées du plateau, d'ouvrir leurs foyers, de partager leur pauvreté, de risquer leur vie pour sauver des enfants persécutés pour fait de religion. Dans le silence et le secret, tout un réseau se mit en place, hébergeant, cachant, dispersant les enfants dans les forêts de sapins en cas d'alerte, fabriquant des faux papiers d'identité, des fausses cartes de rationnement et ce durant les quatre années que dura l'Occupation allemande. Un relais de passeurs amenait régulièrement des convois d'enfants vers la Suisse. Deux à trois mille furent ainsi sauvés des camps de la mort.

Des professeurs juifs, donc exclus de la fonction publique, vinrent enseigner au Collège Cévenol. Monsieur Hatzfeld, par exemple, père du journaliste, Jean Hatzfeld, grand reporter à Libération et gravement blessé en Bosnie en 1993, et d'autres dont je ne me rappelle pas les noms. La guerre, la résistance aux lois iniques par tout un "pays" avec tout ce que cela suppose d'inventivité, les privations, le rationnement, et l'inorganisation — ou plutôt l'organisation très particulière — du Collège, faisaient régner entre enseignants et enseignés un climat de confiance, de familiarité, tout un état d'esprit qui préfigurait l'héritage de mai 68 mais sans violence ni contestations.

La pénurie du cuir et les hivers verglaçants mettaient en sabots professeurs et élèves. Chacun avait sa politique du sabot quant à la forme : fermé ou pas, avec ou sans bride ; à l'esthétique : brut ou décoré ; au confort : quel type de chaussons y enfile. Il n'y avait pas grand choix. Ma politique à moi était qu'ils fussent le plus usés et donc le plus plats possible en vue des glissades les plus audacieuses.

L'enseignement laissait, je crois, beaucoup de liberté à ceux qui le pratiquaient et dont, pour certains, c'était une première expérience. La discipline, comme d'ailleurs l'indiscipline, s'exerçaient avec un maximum d'invention. Je me rappelle une petite femme autrichienne, juive certainement, au physique

ingrat, qui nous emmenait par les beaux jours faire classe d'allemand dans la campagne. Nous l'avions surprise, les jupes relevées, derrière un bosquet, en train de pisser ; et un professeur de science naturelle qui nous lâchait dans les champs pour attraper des lézards dont l'étude lui permettrait de déterminer si ceux-ci voyaient en couleurs ou en noir et blanc. Il était poète, certainement, et superbement distrait. Il nous arrivait de quitter le cours en passant par la fenêtre les uns après les autres tandis qu'imperturbable, il poursuivait la leçon. Longtemps, nous avons étudié la chauve-souris, dite pipistrelle. Nous en fabriquions en papier mâché qu'avec une sarbacane nous projetions au plafond où elles restaient collées.

Tous ces phénomènes, ces circonstances exceptionnelles dûes à l'Occupation, à l'absence d'encadrement familial traditionnel, au mode de relations entre élèves et professeurs et même aux interminables voyages en train jusqu'à Saverdun, ont encore aujourd'hui des résonances de liberté, d'aventures et presque de vacances. De 1939 au printemps 43, en période de guerre donc, j'avais connu l'école communale de Saverdun, le Lycée de Foix, celui de Villefranche -sur -mer, chacun engoncé dans le moule vieillot de l'enseignement traditionnel et apparemment aligné sur les préceptes de Vichy — Travail, Famille, Patrie, salut au drapeau et chant à la gloire du maréchal. Avec le Collège Cévenol, j'étais à même de faire la différence. Eloignés comme nous l'étions de tout ce qui touchait à la lutte quotidienne de nos aînés dans la résistance non-violente, le sauvetage des juifs et les problèmes liés au rationnement, nous naviguions avec passablement d'insouciance sur l'écume calme et blanche de cet océan en pleine tourmente. Ceux de mon âge du moins. Car des plus âgés, tout juste sortis du Collège, entrèrent dans les maquis qui se battaient aux alentours du Chambon, surtout dans les deux dernières années de l'Occupation où la défaite annoncée des Allemands rendait ceux-ci d'autant plus agressifs. Pour les familles hébergeantes, pour les responsables de réseaux et pour la famille Trocmé, ces années furent, je crois, les plus éprouvantes à vivre.

Catherine était donc pensionnaire au Presbytère. Chaque année, le couple Trocmé prenait en pension deux, trois jeunes gens qui leur permettaient

d'arrondir les fins de mois. Catherine ne m'a jamais parlé de cette époque qui pourtant a dû la marquer si l'on pense que le Presbytère ne désemplassait pas d'allées et venues, de cris d'enfants, des colères du pasteur, des éclats légendaires entre Magda et lui, suivis de réconciliations toute aussi bruyantes. Si mes calculs sont exacts, Catherine y a séjourné de l'automne 44 au printemps 46.

Retrouvailles

Un jour, il ne fut plus question de pension, ni de départ ni de séparation. Papa nous avait rejoints. On allait de nouveau vivre ensemble. Au bout de décembre, une maison nous attendait, une maison jaune en haut du village. Pour l'heure, on fêtait Noël dans la très petite chambre de l'hôtel où papa était descendu. On la décora, on piqua des bougies sur des cintres en guise de branches de sapin. Sans doute on chanta des cantiques et des chants de Noël, sûrement papa nous lut dans la Bible le récit de la Nativité et certainement ce Noël fut pour moi le plus beau. Nous nous retrouvions enfin, à nouveau nous allions être une famille. Dehors, la nuit était noire, il neigeait et le givre étoilait les vitres. D'un seul coup, dans cette chambre mal chauffée, au lit étroit, devant les bougies en équilibre sur les cintres et papa au milieu de nous, l'idée de la pension me devint insupportable. J'eus l'impression d'une renaissance, de retrouvailles avec moi-même. Et, dans le même temps, le sentiment d'avoir trahi, manqué à quelque chose ou à quelqu'un d'essentiel. De m'être absentée de moi durant deux ans et demi. C'est vrai que je n'avais pas beaucoup pensé à maman au cours de ces années. C'était peut-être elle que j'avais trahie. Elle et moi. Toutes les deux, d'une certaine manière, nous nous étions cachées, déguisées, camouflées. Nous avions perdu le contact entre nous et chacune avec soi. Nous avions pour ainsi dire arrêté de respirer. Nous retenions notre souffle pour le jour où... Ce 25 décembre fut un début de "jour où".

Deux mois plus tard, ce souffle si longtemps retenu s'engouffra dans mes bronches avec une telle violence que je me mis à étouffer comme jamais encore. En pension, j'avais fait des rhumes, des angines et des bronchites, comme tout le

monde. De l'asthme, bien sûr. Mais cette fois-là, en ce tout début de printemps, je croyais mourir. En février, nous avons emménagé dans la maison jaune. On installa mon lit au rez-de-chaussée pour m'éviter de monter à l'étage. Mon père m'enroula dans une couverture et me prit dans ses bras : "Dites, est-ce que je vais mourir ? Dites, pourquoi est-ce que c'est à moi que ça arrive ? Dites, pourquoi je ne suis pas comme les autres ?" Papa se penchait vers moi : "Nous avons tous nos peines et nos maladies. Il faut apprendre à les accepter. Dieu sait pourquoi il nous les donne." — Comment aimer Dieu qui me donnait de l'asthme, coupait mon souffle de vie ?

Tante Simone arriva. Elle s'assit près de mon lit tous les jours et toutes les nuits. Elle avait un œil de nègre marron foncé et sans prunelle, un cœur de nègre qui gouvernait sa raison et des cheveux tout à fait blancs. Une cloison séparait son lit du mien, pris dans une alcôve. La nuit, quand la crise montait, je cognais, elle venait aussitôt. Dans le creux d'une assiette, elle organisait un petit tas d'herbes sèches, y mettait le feu et la fumée que j'aspirais me faisait mourir plus sûrement que la crise.

Les étouffements passèrent, la fièvre apparut. Les quintes de toux nocturnes m'éparpillaient comme un tas de feuilles sous la bourrasque. La patience et la douceur de tante Simone me rassemblaient. Elle passait ses journées à inventer pour moi des rébus, des devinettes, m'invitait à écrire des histoires. Elle me bordait de tendresse. Le docteur Eyraud venait chaque jour. Chaque jour, il allongeait la liste des médicaments et pour finir me piquait dans la veine du bras pour aspirer mon sang. Pour me consoler sans doute de tout ce sang perdu (pas si perdu que ça puisqu'il me l'injectait ensuite dans la fesse) il répétait bêtement en guise de salut : — bon sang ne peut mentir.

Trois mois de toux, de fièvre et de rébus en chambre, c'est long. Dehors, les jours rallongeaient, le printemps fleurissait. J'étais prête à accepter de renaître. On changea de docteur. Le nouveau venu balaya d'un regard qui vira au noir la liste interminable des médicaments : "Je n'ai pas l'habitude de médire d'un confrère mais... arrêtez tout ! Il conseilla un court séjour à l'hôpital, une intervention chirurgicale bénigne pour dégager les cloisons nasales.

Le noir d'une chambre blanche. Saint-Etienne. L'hôpital. Je me réveille. Le blanc gagne les murs, se dissout dans le bleu de la fenêtre. Une grosse femme en larmes me tient compagnie. Elle a subi l'opération d'une double mastoïdite et pleure. Sur elle, sur sa fille et sur elle encore. Je ne parviens pas à participer à ses lamentations mais l'écouter me distrait.

Curieusement, cette grosse femme toute occupée par le souvenir de sa fille me ramène à maman. Le soir, dans le silence obscur de mes draps, je pense à elle et quelque chose se brouille en moi. Il y avait maman morte qui ne me défendait plus contre les maladies. Il y avait eu maman vivante et que j'avais voulu morte. Entre les deux, il y avait moi qui posais les questions, qui donnais les réponses mais avec tant d'hésitation, si peu d'assurance, que l'énigme se transformait en accusation, que JE devenait une faute. Pourtant, si l'esprit, chez moi, avait été assez fort pour provoquer la mort, il devait l'être aussi pour ressusciter. Je me disais — oh, mais à fleurs de pensées, sur la pointe des mots, avec une imprécision toute matinale — que maman viendrait me chercher à la clinique ou bien que je la croiserais dans la rue, qu'elle se retournerait vers moi et me reconnaîtrait. A force de visions toujours plus précises, d'un réalisme aussi excitant que douloureux, la conviction me gagnait qu'elle était quelque part dans le monde, dans un monde très proche du mien, dans la ville de Saint-Etienne, dans une rue du quartier et qu'il me suffisait de la chercher pour la trouver. Alors, JE ne serait plus une faute ni une énigme mais une enfant comme les autres. Cela faisait des années, quatre exactement, que je n'avais pensé à ma mère de façon si violente, dans une sorte de jeu d'illusions désespérées et inavouables.

Après ce court séjour en clinique, je rentrais à la maison, guérie. Mon nez avalait l'air, mes poumons le recevaient en pluie, ma cage thoracique prenait des dimensions de cathédrale. Un jour, comme je courais, un caillot de sang énorme et rond tomba de ma narine sur le bout de mon soulier. Je n'osais pas l'essuyer. L'espace de quelques secondes, j'ai cru que j'allais me mettre à mourir, que c'était ma vie, mon souffle, mon cœur qui s'étaient écrasés là. J'ai attendu. La chose était rouge et grasse. Elle fumait comme une bouse de vache fraîche. Et

elle venait de moi. Je suis rentrée à la maison à cloche-pied et j'ai présenté le bout de mon soulier à tante Simone. Elle m'a expliqué. Disons que c'était l'âme du mal qui foutait le camp pour de bon.

Il restait un mois avant les vacances d'été. Je ne retournais pas à l'école. Chaque matin m'apportait la promesse d'une journée vaste comme un roman. Personne ne s'occupait plus de moi. Peut-être même que la tante Simone était repartie dans son Ariège pour se reposer enfin. Le monde et moi, nous nous réinventions. Nous vagabondions pieds nus, un arc en bandoulière, une ligne de pêche dans la musette, une canne dans la main gauche et la droite libre pour tresser des guirlandes avec les feuilles et le soleil. Oubliées les pensions, jugulées les maladies ; les inhalations d'herbes et les bon-sang-qui-ne-peut-mentir passés à la trappe eux aussi. Je reprenais tout à zéro, sauvage. Enfant-renard, enfant-rivière, enfant-rocher, enfant-sapin, je jetais mes "gourmes" à tous vents — étonnant l'une des définitions du mot par Larousse : "maladie spécifique du cheval caractérisée par l'inflammation des voies respiratoires". Enfant-cheval donc aussi. Je galopais d'un bout du jour à l'autre. Mes poumons se défroissaient, chaque jour déplaçait un peu plus. Le cru de l'air faisait crisser mes dents, le vent chargé d'odeurs passait entre mes doigts, mes jambes réapprenaient à arpenter.

Accroupie sur les rochers tièdes, au bord du Lignon, j'apprenais la patience des anges et l'œil vif du pêcheur. Attendre n'était rien mais retirer, par une savante chiquenaude de tous les doigts, l'hameçon de la gueule du poisson sans lui faire de mal, sans lui arracher la moitié de la tête, me mettait le cœur à l'envers. Je rentrais "chez nous" quand il me plaisait. La maison n'avait plus de portes et l'horloge plus d'aiguilles.

Un jour, de l'autre côté du pré, accoudé à la barrière, je vis un jeune homme. Il m'appelait. J'allais vers lui. "Vous êtes bien Anne de Seynes ?" — "Oui." — "Je m'appelle Robert Fine, vous vous rappelez de moi ? J'étais à l'orphelinat de Saverdun." Enfant, on se tutoie. Mais par delà les années, ce jeune homme de l'orphelinat retrouvait, malgré lui, les distances de classes, d'univers. J'étais gênée. Tout un passé s'écroulait. Il me vouvoyait. Il ne ressemblait plus du tout à un orphelin.

Suède

Dans le village, le délire kaki et tricolore martela les rues tout le jour. Aux héros sales et joyeux, perchés sur leurs camions militaires, chacun tendait un trésor allègrement lâché, sa chemise, son béret, une plaque de chocolat. Je courais chez nous chercher un quignon de pain, le tendis devant moi à celui qui le prit, qui disparut, que je ne connaîtrais pas. On oubliait distraitement que, passé ce jour, il faudrait continuer à vivre. Devant cette chose énorme, la guerre qui prenait fin, chacun pour un bref instant a dû voir le soleil se lever.

Avec la fin de la guerre, la victoire grâce aux Alliés et l'Allemagne à genoux, les frontières s'ouvraient. Nous passerions les vacances d'été chez la grand-mère, en Suède. Ma sœur avait quinze ans passés, moi tout juste treize et Henri sept. Je ne sais trop pour quelle raison nous avons fait, seuls, le voyage en train, douze heures ou plus, assis dans un compartiment de troisième classe, à travers l'Allemagne dévastée par les bombardements américains. Je garde un souvenir précis de la gare de Hambourg, dans une fin d'après midi, et des quais où grouillaient des hordes d'enfants quémendant du pain, des sous, n'importe quoi. Tout est gris, sale, cassé, détruit. On est en été, pourtant, j'ai l'impression qu'il fait froid, comme si misère, détresse, saleté ne se conjuguaient qu'avec froid. Nous sommes dans le compartiment, protégés par une vitre. Quels sentiments, quelles émotions ces visions ont-ils éveillés en moi, honte, gêne, pitié, curiosité, ahurissement ? La guerre, c'était cela et cela, je ne l'avais jamais vu.

Mon premier matin en Suède est intact, coquillage dur et rose, fiché dans ma mémoire pour toujours. Combien de fois dans le désarroi parisien, n'ai-je rappelé à moi ces images de tendresse et de lumière nacrées, comme si elles possédaient des vertus salvatrices ?

Dans l'appartement, tout le monde dort. Nous sommes arrivés la veille après plusieurs jours de train. Nous passons notre première nuit suédoise à

Stockholm, chez mon oncle. La chambre où je me réveille est précise, nette, claire déjà. Dans les coins du plafond, mourant le long des murs, les ombres d'un restant de nuit sont fluides. Je me glisse hors du lit, vais m'asseoir sur le rebord de la fenêtre. Je n'ose pas lever les stores gris perle. Il faut que le silence m'accompagne, qu'il soit un gage de mon premier émerveillement, de ma prise de possession solitaire des choses. Je bois la lumière à travers les fentes du store. La vraie blancheur, je l'ai trouvée ce matin-là et pour toute ma vie. Dans l'azur, sur le trottoir, sur les murs des immeubles, dans la fraîcheur du soleil invisible, sur les mains des deux ouvriers qui s'activaient au bas de la rue. Cette première heure m'était donnée, cette journée s'ouvrait pour moi comme une feuille de papier qu'on déplisse. Il y avait une sorte de crissement joyeux dans toute cette propreté. Blanche, blanche. Je recevais l'espace infini et soyeux de cette blancheur. Les ouvriers parlaient, c'était ma langue qu'ils chantaient. Entre la ville blanche et moi dans ce matin unique, je veux croire à une promesse de paix. La transparence m'accueille, la chaleur bleu pâle du soleil me pénètre. J'ai dû pleurer de joie.

Huit heures de train. Nous comptons les lacs : vingt huit, je crois, depuis Stockholm. Les gares, pomponnées comme des chevaux de parade, sentent la résine et le goudron. On dirait qu'il y a fête partout. Sous les auvents, des fleurs moussent dans des corbeilles en écorce de bouleau. Le ciel est bleu, les lacs sont bleus et ce bleu net et léger déteint dans les yeux des enfants. Les enfants croquent des bonbons couleur de fleurs, les fleurs ressemblent à des perles et les yeux des enfants sont des agates dures et polies. Les enfants courent tout nus sur les quais blonds de la gare. Mon cœur devient un ferment d'amour et de jalousie. Je les adopte tous. Je voudrais recommencer ma vie sous un casque d'or et rire toute nue sur un quai de gare, au bord d'un lac, devant une maison de bois peinte en rouge et blanc.

Leksand. Notre lac apparaît. Tranquille et mystérieuse sérénité couleur violette. Et puis, là-bas, à droite, l'église blanche agenouillée au bord de l'eau. C'est notre village, nous arrivons chez nous.

Un énorme taxi noir nous avale, nous et nos valises. La route entre les sapins et les bouleaux a un parfum de terre cuivrée. Le chauffeur stoppe devant la barrière verte encadrée par deux soleils en bois. Il ouvre les portières, soulève sa casquette. Nous poussons la barrière. Ma grand-mère, forteresse d'autorité et de tendresse, nous ouvre les bras. Nous sommes pressés contre elle, contre sa chaleur, l'odeur lilas de sa peau un peu molle.

Amour retrouvé, amour repeuplé. Aussitôt levés, nous frappions à sa porte. La chambre était encore imbibée de relents de sommeil et de draps chauds. Le matin se réjouissait à la fenêtre. Sur la table de nuit, le petit-déjeuner ouvrait la journée.

Nous sautons sur le lit de Mormor (Mor = mère ; Mormor = mère de la mère) Nous nous glissons à côté d'elle. Impératrice, elle a des gestes larges et définitifs. Elle nous jette ses bras blancs et nous sous la nuque et nous cale contre elle, nous enfouit dans la tiédeur de sa peau et de l'édredon de plumes. Elle règne sur nous trois, sur sa chambre, sur le plateau du petit-déjeuner, sur les bouleaux devant sa fenêtre dont elle dit qu'ils sont les plus hauts et les plus blancs du pays. Des oiseaux piquent des graines de capucines. Elle nous demande si nous pensons qu'ils rêvent la nuit. Elle le croit et tout ce qu'elle dit est juste et vrai. Elle pète avec une majesté de reine en nous racontant ses ancêtres, tous marins, la mort de ses trois petits frères à quelques jours de distance et claque fortement entre ses mains quand elle décide que l'histoire est finie. Ce geste magnifique de cymbalier, c'est aussi la fessée péremptoire et abstraite qu'elle administre, comme une dernière faveur, à son mari qui l'a quittée après quarante années de vie et de bonheur communs. Toujours, ce qu'elle nous raconte sur ce grand-père inconnu se termine par cette claque magistrale. Ainsi, règne-t-elle sur lui, sur ses peines passées, sur sa solitude présente. C'est comme ça et c'est comme ça, semble-t-elle dire toujours. Elle choisissait le point final et tout devenait victoire.

J'aime lui caresser le front, longtemps, frais sous la mousse folle des cheveux argentés et poser mes lèvres sur sa joue plate. Elle inspecte mon nez : Tu as le nez de Mormor, dit-elle, c'est toi qui a hérité de ma boule." Elle me redonne

courage mais pas pour longtemps. La boule, à l'extrémité de son nez à elle, est fière, architecturée, aux facettes nettes. Elle parle d'amour, de courage, de grandeur, est l'aboutissement évident de l'arête longue et forte du nez. Ma boule à moi est comme surajoutée, ressemble à une erreur, disgrâce et rondeur sans noblesse qui reflètent mes défauts. Je pense qu'à force d'appuyer mon index tendu sur la longueur de mon nez, la boule finira par prendre le bon pli.

Un temps pour tout. Ma grand-mère nous chassait du lit avec la même brusquerie qu'elle avait eue pour nous y accueillir. Comme on effarouche une volée de moineaux. Nous quitions la chambre, nous allions au lac où, depuis dix ans, ma grand-mère n'était pas descendue. Elle l'aimait de sa fenêtre. A l'heure du coucher de soleil, il prenait des teintes anémone.

On traversait la forêt de bouleaux et de sapins. Mon gros nez souffrait de plaisir aux odeurs des chanterelles, des mousses, des myrtilles, des airelles, des résines. Nous enjambions la voie ferrée et collions notre oreille contre le rail froid pour prédire l'arrivée du train. Quelques pas encore, à la queue leu leu sur un sentier large comme un pied, traversé de racines qui affleuraient et que des milliers de pas avaient tellement usées et polies que, sous leur gris argenté, elles semblaient plus minérales que végétales. L'eau du lac avait un goût de métal, sans doute à cause des cailloux ferrugineux, gros galets ronds et roux qui, dans l'eau, se couvraient d'un duvet vert. Avec les fûts lisses des sapins échappés des flottages, nous construisions des radeaux.

Entre mes deux oncles, ma grand-mère et nous, ma mère reprenait sa place. Une place dévorante. Des photographies d'elle parues dans les journaux anglais et suédois, des articles d'elle ou sur elle remplissaient des albums entiers. Sa correspondance, publiée après sa mort par son frère cadet, occupait, sous la forme d'un gros livre, le centre de la table de chevet de ma grand-mère. A vrai dire, il occupait toute la chambre. Toute la maison. Maman était partout, sublimée, canonisée. Et nous, nous n'étions que ses enfants. Au village, chez les commerçants, aux amis proches ou lointains, aux vieilles dames qui venaient prendre le thé, on nous présentait : "Ce sont les enfants de Margareta". D'avoir en partie négligé cette évidence devint pour moi presque une faute. Les souvenirs

les plus anodins comme les plus précieux qui me reliaient encore à elle tombèrent comme s'ils n'avaient plus droit de cité. Comment prétendre encore qu'elle m'avait grondée parce que j'avais brûlé mes gants de laine tout neufs en me chauffant les mains sur un poêle ? Comment rappeler... mais rappeler quoi ? Une certaine image de maman a glissé hors de ma mémoire. Ma grand-mère fit dactylographier pour nous trois un texte de soixante dix pages où elle racontait la vie de notre mère, son enfance, son adolescence... Tous trois nous l'avons lue, dans les larmes sans doute, mais je ne me souviens plus au juste à qui ces larmes étaient destinées.

J'ai relu ce texte dernièrement. L'univers, les personnes qu'il décrit devaient relever pour nous du conte de fée : une famille unie, des parents présents, aimants, des enfants beaux, sages et intelligents, des vacances à l'étranger, des bals royaux, des dîners d'ambassade, des galas, des rencontres prestigieuses. Au centre de cet univers, Margareta, image d'une perfection toute auréolée de lumière comme une sainte Lucie. Derrière la grand-mère qui nous offrait ces pages, nous ne pouvions, à l'époque, percevoir la mère aveuglée par l'affliction qui les avait écrites. Le texte se termine ainsi : Ne l'oubliez jamais ! Faites que son cœur ardent, sa nature généreuse, son caractère rayonnant et humoristique ainsi que sa bonté et son affection, soient l'étoile qui vous conduise toute votre vie. Mormor, août 1946. Difficile de s'en relever...

Le soir, après dîner dans le storstuga, la haute pièce qui s'élève jusqu'aux poutres rondes sous le toit, devant brasan, le feu de cheminée, ma grand-mère me raconte ma naissance au Carolinska Sjukhuset de Stockholm et comment la sage-femme qui m'a mise au monde s'est écriée, colère et déçue : "C'est une petite catholique !", certaine que chaque petit français qui naissait était un enfant du Pape. On l'avait rassurée. — "Et puis Margareta et toi, vous êtes venues ici, à Solgarden. Tu étais si petite que tes cousins voulaient jouer avec toi comme avec une poupée."

De l'entendre évoquer ma naissance — correspondant au jour anniversaire de ma mère — et, en deçà, la rencontre à Londres entre François et Margareta, les fiançailles, le mariage et les quarante caisses de cadeaux ; la première visite

de mon père en Suède, me donnait à nouveau des racines. Le temps d'un été, j'avais un pays, une famille. Mais comment vivre après, comment se contenter d'une chaleur qui, semblable à celle des étoiles mortes, devait pour me rejoindre parcourir un espace infini et tromper le temps ? Prospectives.

Pour l'heure, à califourchon sur le bras du fauteuil, nous regardons les albums aux photos sépia qui remontent à bien avant notre naissance. Nous apprenons les ancêtres, nous échafaudons des origines un peu mythiques. Nous découvrons le grand-père Erik — dont le dernier séjour à Solgarden remonte à l'année de ma naissance, été 33, la moustache sombre au-dessus d'une bouche tombante, les deux rides profondes entre les deux sourcils, le regard un peu fou qui raconte l'impétuosité, l'autorité, la passion, en même temps que quelque chose d'inquiet. Il a une chevelure épaisse et ondulée. Comme toutes les personnes de petite taille, il se tient très droit. Cela fait treize années que ma grand-mère et lui vivent séparés, chacun dans sa solitude.

Henri, qui n'a pas encore huit ans, monte se coucher le premier. Au bout de dix minutes, il redescend : "Je viens chercher une petite flamme..." Il s'approche du feu, fait semblant de saisir une flamme et remonte. Redescend dix minutes plus tard : "Encore une petite flamme..." Ainsi plusieurs fois de suite jusqu'à ce que Mormor claque dans ses mains et, d'un coup, envoie les trois enfants dans leur lit.

J'avais juste treize ans, Catherine quinze et demi. Cette différence, ajoutée à sa maturité et à mon immaturité, ne devaient pas favoriser nos échanges. J'étais plus proche d'Henri. Elle devait en souffrir. Moi, je l'admirais.

Presbytère

La maison jaune n'était qu'une étape provisoire. Le savais-je ? Sait-on, dans l'enfance où et jusqu'à quand se situe le provisoire ? Quel temps il occupe ? Nous rentrions de Suède avec une mémoire ajoutée et nous déménagions une fois de plus après six mois de "maison jaune".

- Où habites-tu ?

- J'habite le presbytère.

- Où habites-tu ?

- J'habite le presbytère.

Je me posais la question, je me répondais. Un presbytère, c'était beaucoup plus qu'une maison. Un presbytère, ça ne se quittait pas. Pas comme une pension, une villa, une maison jaune et très ordinaire. Ordinaire du moins à partir du moment où je n'y étais plus, ou elle et moi rompions des amarres destinées à durer toujours.

Dans un presbytère, on entrait, on vieillissait, on mourait. En nous croisant dans la rue, on dirait : "ce sont les enfants du presbytère." Et moi, j'essaierais de rester sérieuse, éclairée par le dedans. Pas besoin de donner d'adresse : "J'habite le presbytère." Dans le village, il n'y en a qu'un. Et la cure du curé. J'avais besoin de cette restriction. J'enfonçais mes racines là, une fois pour toutes. Nos gestes, nos courses dans l'escalier, nos cris étaient vieux de toujours.

Les rats aussi. De mon lit, sous le grenier, je les entendais glapir, se poursuivre, freiner, se mordre, gratter, ronger, se faire la guerre. Je les sentais tout proches, j'imaginai le trou final par où ils passeraient leur tête. Dans l'obscurité, je voyais leurs petits yeux ronds comme des boutons d'imperméable. Une nuit, ils me tomberaient dessus. Je laissais mon bras pendre hors du lit avec l'idée qu'ils commenceraient par là. L'enfant du presbytère dévorée par les rats... Ils sautaient des corbeilles à linge, des paniers à papier. Le balai à bout de bras, on les coinçait contre le mur.

Les rats montaient de la rivière, le Lignon, vers la façade sud de cette austère maison de granit. "Une vieille maison du XV^e siècle, avec un toit de pierre grise qui semblait peser sur elle comme une lourde pierre tombale... le rez-de-chaussée tout entier se trouvait enfoncé au dessous du niveau de la rue, la Grande-Fontaine. Ses volets fermés étaient gris, d'un gris sans trace de bleu ou de rouge, d'un gris éteint et lugubre". Philip Hallie, *Le sang des Innocents*.

La rue de la Grande-Fontaine qui menait au presbytère était étroite et très pentue. Bonne pour les glissades. Au printemps, la constellation de la Pléiade

s'inscrivait très exactement au milieu du ruban de nuit qu'encadraient les maisons. Un lourd portail ouvrait sous un porche. La cour et, en contrebas, le Lignon. Contre la façade de granit, un perron de trois marches. La porte d'entrée plutôt étroite donne sur un petit vestibule carré puis sur un couloir. A droite, la cuisine ; à gauche la salle à manger. Au centre de la cuisine, la pièce maîtresse de la maison, une longue table. Adossé au mur, côté rue, la cuisinière à charbon ; en face, côté couloir, la haute corbeille à linge où se planquaient les rats. On soulevait le couvercle, ils vous sautaient dessus. Dans l'angle le plus éloigné, une porte et un escalier menaient à la cave. Dans la salle à manger, mon père réunissait ses paroissiens. Au premier étage, juste au dessus, Henri et moi partageons la même chambre.

Assise sur mon lit, dans la pénombre, je note les bribes de conversations qui traversent le plancher "La constuon dégage vraiment pas connu quand on isole l'armique point de vue de gnorants arrive jadis à la raison et comme le rossignol..." Ce discours de fou me plaît mais surtout il fait barrage à la crise que je sens monter et aux délires qui toujours l'accompagnent. La dernière avait commencé un après-midi, au milieu de la récréation. Brusquement, elle avait été là, plantée au milieu de la poitrine comme une scie. Rien ne l'avait annoncée, ni course folle, ni temps humide, ni rhume, ni fou rire, ni le vent d'autan qui ne soufflait pas ici. Premiers indices : picotements sous le menton et, dans les bronches, l'air qui se met à friser comme de la paille de fer. A la phase suivante qui allait s'accroissant, l'inspiration se bloque à quelques centimètres du fond des poumons comme le sable d'un sablier stoppé net au milieu de sa cage de verre. Le souffle a l'épaisseur d'une feuille de papier coincé en haut et en bas par d'invisibles obstacles. A partir de là commencent les délires.

En dehors de chez moi, je n'en parlais à personne. L'asthme représentait une maladie honteuse, un mal sans fièvre, une blessure fermée, une infirmité invisible. Le délire qui me faisait perdre la notion des choses et des lieux immédiats, consistait en une promenade, une marche plutôt, toujours la même, vers une ville blanche. Tant que je n'entrais pas dans la ville, mes visions restaient cohérentes. Entre cette marche impossible et ma difficulté à respirer, il

existait un rapport évident. L'inspiration était un pas en avant, l'expiration un pas en arrière encore que ces équivalences n'étaient pas si clairement définies. La ville devait correspondre à cet enchevêtrement de bronches, bronchioles, veines et veinules, d'artères obstruées au milieu de son thorax. L'étape suivante était ce que j'appelais "l'imagination de l'imagination". A travers mon délire, je me voyais capable de franchir les portes de la ville. A cette couche plus profonde et obscure de la raison commençait le cauchemar. Aussi, pendant tout le temps que durait la crise, fallait-il s'efforcer d'en rester à la marche d'approche. Surtout, éviter d'entrer dans la ville blanche et avancer à pas menus, mesurés.

Mais brusquement, la volonté s'enlisait, la ville s'ouvrait comme ces fleurs à l'épanouissement filmé en accéléré. Je suis projetée dans un dédale de rues et ruelles à l'éclairage lunaire ; des murs s'élèvent autour de moi, nus, sans aspérité et sans ouverture. Je souhaite revenir en arrière sur ce chemin essoufflant où mes pas ne font aucun bruit. Et cependant, par un étrange détour de ma raison malade, je m'obstine à penser qu'il ne pouvait y avoir d'autre éventualité que celle de me trouver au milieu de ce labyrinthe sans issue.

Je n'ai jamais fait part à personne de ces divagations. A peine si je me les confessais à moi-même une fois la crise passée. Tant que je me trouvais en compagnie, fut-ce celle d'une seule personne, j'étais sûre d'échapper au cauchemar. Mais venaient toujours ces interminables soirées solitaires et ces nuits après que mon père m'eut installée dans l'immense fauteuil vert à oreillettes et bras rebondis. La position assise était la seule supportable. Mon père me calait entre trois ou quatre coussins mous et me recommandait en me quittant : "Ne te sers pas trop de ton appareil !"

L'appareil honteux, plus honteux encore que la maladie. Un bec de verre où le liquide, trop longtemps enfermé, brunissait en vieillissant, perdait de son efficacité, voire devenait nocif. Le bouchon en caoutchouc rouge, trop petit, glissait des doigts, roulait sous un meuble. L'effort pour le dénicher se révélait atroce, le geste trop humiliant. Je serai grondée. Dans un bouchon de liège, j'en taillais un plus petit qui s'ajustait mal. Une fois le bec couché, posé sur la table de nuit, le liquide s'échappait. Sous le bec, le long cou, sorte de cordon ombilical

planté dans le corps mou et rouge de la poire en caoutchouc. Cette chose monstrueuse, sans nom précis, me dominait, m'asservissait. L'espace entre l'Appareil et moi était chargé de haine, de révolte, d'amour, de honte, de remords, de tentations, de jouissance, de soumissions. Dans l'abandon final de l'esclave au maître se trouvait le salut.

Je jugeais le temps — un temps déformé, étiré par la maladie — qui s'écoulait entre l'instant où je souhaitais me servir de l'Appareil et celui où, vaincue, je m'abandonnais à la tentation avec une joie impatiente, coupable et joyeusement diabolique. Ma main courait dans le vide, glissait sur le bois froid de la table à ma droite, touchait la poire, touchait le rouge de la poire. Humble et victorieuse, la main revenait lentement, arrondie sur ce membre mou qui allait la sauver. Avec un héroïsme un peu pervers, j'attendais quelques secondes encore, douloureusement, la bouche crispée, les lèvres roulées sur la gencive, les épaules à hauteur des oreilles. Je vérifiais : savoir si la silhouette de la ville était toujours présente, savoir si mes pieds continuaient à flotter sur cette route pâle et insonore, savoir si une ultime quinte de toux n'obligerait pas la respiration à rebondir comme une balle de mousse au fond des poumons.

Le remède agissait. Le mur s'écroulait, la ville s'ouvrait de mille fenêtres. Dans mon thorax, le souffle montait et descendait avec la grâce d'un yoyo. L'esprit s'élevait vers les sommets d'une lucidité aiguë : je suis comme tout le monde, je sais bien que je suis comme tout le monde... Je note encore : "demain sont les grandes rivières de médiation contre les tempêtes d'airain..."

Lors d'une de ces convalescences, j'ai écrit ma première pièce de théâtre en trois petits actes et quelques personnages : Louis XIII enfant, orphelin lui aussi, se battant contre les conspirateurs italiens. La pièce s'intitulait Et malgré tout, vive le Roi !

Un garçon plus âgé vint habiter chez nous. Il m'emmenait au grenier : "Viens, nous allons inventer un jeu. Ce sera un secret entre toi et moi. J'avais treize ans, beaucoup d'innocence et j'aimais les secrets mais j'avais peur des rats. Nous montions au grenier de jour pendant que les rats dormaient. "Déshabille-toi." On y voyait à peine. Nous allions près de l'œil de bœuf. Il s'agenouillait

devant moi qui ne savais que faire de mes bras. Je quittais mes vêtements. Il me caressait les cuisses, le pubis, entrouvrait les lèvres de mon sexe, glissait son doigt dans la fente, glissait, glissait. “Approche-toi, écarte ! “Il m’embrassait là, fouinait, s’essoufflait. Je n’aimais pas l’odeur de ses cheveux contre mon ventre. “Il ne faut en parler à personne. C’est notre secret. “Nous montions au grenier presque tous les jours. Pour moi, cela devenait un cérémonial, n’étaient les cheveux gras et le souffle un peu rance du garçon que la “Gingra” tourmentait.

Mon père était très occupé par ses nouvelles charges. Il parcourait la campagne, un béret sur son crâne chauve, une pèlerine sur les épaules. Il préparait le sermon du dimanche, recevait les paroissiens, tenait des réunions. Il avait peu de temps pour nous. Je n’en souffrais pas. Il était parmi nous et cela suffisait. Avec la cousine Isabel et le cousin tourmenté, la maison était pleine. Eva, une jeune fille du pays, à peine plus âgée que l’aînée d’entre nous, s’occupait du ménage, de la cuisine et des rats. J’aimais son sourire, son visage rond au nez écrasé, ses yeux plats, très bleus et très écartés, ses cheveux frisottés. Sa gentillesse, sa bonne humeur permanente régnaient modestement sur la maisonnée. Sœur aînée, plus expérimentée que la mienne et un peu maman aussi. Plus tard, elle nous suivit jusqu’à Paris.

La Suède avait fait don au Collège de bâtiments préfabriqués que les élèves des classes supérieures, lors d’un été, avaient aidé à dresser. J’allais aux Eclaireuses avec ma meilleure amie, Denise. Les crises d’asthme continuaient à m’étouffer à rythmes plus ou moins réguliers.

Elle

L'hiver, dans les Cévennes, durait de longs mois. Contrairement aux années précédentes, au lieu de descendre au village, nous montions au Collège sur les hauteurs du plateau et redescendions chez nous le soir. Chez nous. Au presbytère. Je n'avais plus rien à craindre de la Main Géante. Dans le ruban de nuit découpé entre les toits de la rue Grande-Fontaine, les sept étoiles de la Pléiade assuraient notre pérennité. Avec le bout de mes galoches, je frappais sur les pavés ronds l'histoire de toutes les années à venir.

Cette année-là, fin 46 début 47, des lettres adressées à mon père arrivaient d'Autriche. Lui-même y fit quelques séjours. Peut-être un, ou seulement deux, profitant de nos vacances scolaires ? Avait-il besoin d'une excuse auprès de ses fidèles pour dégager quelques jours à son poste ?

Les visites de l'extérieur étaient inexistantes. On n'avait peu ou pas l'occasion de recevoir au presbytère, les hivers étaient trop longs, la neige trop épaisse, les pierres de la maison trop grises et trop humides et le pays trop lointain. Ou alors, exceptionnellement, un parent, un ami de passage, faisaient escale au cours d'un voyage.

Un jour de mars,- ou était-ce avril ?- Elle arriva. Ses cheveux si blonds et bouclés, ses dents si petites, si brillantes, si parfaitement alignées et sa voix trop sonore, son rire trop bruyant, encombrant presque, détonnaient dans ce cadre qui était devenu le nôtre. On ne débarquait pas impunément dans ce pays de rocailles sombres et volcaniques, de sapins noirs et de fortes résistances. A mon père, il avait tout de même fallu la pèlerine et le béret pour donner le change. Il s'était fait une silhouette, celle du pasteur qui marche dans la campagne, traverse les cours des fermes isolées, pousse les portes à linteau et entre chez la veuve,

l'infirme, le vieillard, l'enfant malade. Il faisait cela très bien avec le zèle et la conviction des débutants. Les gens l'acceptaient, l'accueillaient. Sans doute était-ce autre chose que Trocmé et sa grande gueule, son parler direct, sa chaleureuse autorité. Le petit peuple du Chambon qui voyait s'en aller son grand homme, son pasteur des années de guerre, l'inflexible, le juste, devait observer derrière les fentes des volets ce nouveau venu aux manières raffinées et timides. La pèlerine rendait bien des services, cachait des désarrois, des peurs, des découragements aussi. Car cette vie grise et rude comme le pays, cette vie qu'il s'était choisie, si éloignée de celle qu'il menait avant la guerre, ne lui offrait aucun soutien affectif, amical, intellectuel. Cette femme, cette amie d'autrefois qui lui remettait en mémoire tout un univers de luxe citadin, cette femme lui apporta durant ces quelques jours comme un parfum oublié en même temps qu'elle provoquait un imperceptible et très fugitif dérèglement, quelque chose comme une soudaine tombée de neige à l'approche de l'été.

Papa recevait son "conseil paroissial", papa rendait des visites, papa travaillait ses sermons du dimanche. Papa avait très peu de temps pour notre éducation. On s'en trouvait bien ainsi. On était même très heureux. Il arrivait même que papa fasse bouillir des pommes de terre et fasse la vaisselle, disant toujours comme un ordre à suivre : "pour faire une bonne vaisselle, il faut se brûler les doigts." Eva lavait, repassait, cuisinait, nettoyait et nous aimait comme une très jeune mère. Nous, nous faisons nos devoirs, et nous aimions Eva comme une très grande sœur. Ensemble, nous nous occupions des rats.

Mais le regard venu d'ailleurs, le regard très aigu de cette femme balaya, faucha, comme la lentille d'un phare du plus loin au plus près, le paysage de notre vie et jusqu'à celui du futur. Insensiblement, elle dut, juste par sa présence, sans un mot, sans rien dire, affecter chacun à sa place convenue : les enfants à leur place d'enfants, la bonne à sa place de domestique et le pasteur à celle du veuf aristocrate qu'il était. Mon père fut pris dans le rayon de ce regard, il vit soudain avec ses yeux à elle, découvrit, comme on retire un drap ou la housse d'un fauteuil, la pauvreté du quotidien telle que Elle le percevait. Cette découverte dû l'ébranler, faire affleurer des questions, des considérations sur

notre éducation — ou manque de — sur l’absence d’une présence féminine auprès de nous, sur les faibles ressources que lui offrait son pastorat, sur l’avenir qui serait le nôtre dans ce village isolé, cette province si éloignée des centres de culture. On peut imaginer cela, tirer ces déductions sans grande crainte d’erreur. N’écrivait-il pas à son beau-frère suédois : “A travers tout cela cheminait un grand désir que j’avais pour les enfants et pour moi de me remarier, d’avoir un intérieur plus harmonieux, plus de tendresse, de petits soins, de gaîté pour les gosses. Mais on ne désire pas se remarier dans l’abstrait...”

Le soir de son arrivée, je ne pouvais m’endormir. A force de garder les yeux ouverts dans le noir, l’obscurité devenait claire, transparente. Dehors, il faisait encore très froid, j’en suis sûre, à cause du couloir glacé que je traversais pieds nus au sortir du lit chaud.

Tard dans la nuit, le besoin de la voir, de me faire embrasser, consoler, devint irrésistible. Je me levai du lit, allai frapper à sa porte. Elle dormait, elle se réveilla. Je me glissai dans le tiède des draps et prétextais un mal de tête. Avidement de caresses, j’étais sûre que j’allais l’aimer. Une fois encore, j’étais comme le chiot jappant aux basques d’un nouveau maître pour un morceau de sucre, fût-il au rabais.

Cette nuit-là, nous convînmes ensemble d’un nom, quelque chose comme Mamoune ou Mamine, je ne sais plus. Ce fut un pacte, peut-être un piège. Ingrate, légère, je quittais tout. Mes amarres prenaient racines dans le futur. Je pensais à elle qui dormait dans la chambre à côté. Je lui donnais tout. Je lui cherchais des noms. J’étais presque prête à l’appeler maman. Si longtemps que je n’avais prononcé ce mot. Je l’aimais en lettres capitales. “Oui, je l’aime, je suis sûre que je l’aime. Comment peut-on ne pas aimer ?” Tant de choses en moi demandaient consolation. Qu’elle m’appelle “ma chérie”, qu’elle passe sa main dans mes cheveux, que mes chagrins ensemencent ses baisers. Le lendemain, j’annonçais à ma sœur les noms dont Elle et moi avions convenus. D’un regard, d’un silence, ma sœur balaya le rêve. Elle avait seize ans, elle s’arma d’un refus aveugle. Dans la seconde, je compris que j’avais été trop loin, que mon

inconscience — cet inachèvement, toujours — avait accepté l'inacceptable. — Mamine, ça ressemble trop à maman.

J'étais effondrée. Je faisais une chute magistrale. Je comprenais l'impossible, l'insoutenable demande. Je venais de tuer maman pour la deuxième fois. Je ne pouvais impunément vivre sans mémoire, sans attache, comme une feuille, comme un scarabée. Déjà, Elle, je ne l'admettais plus tout à fait. Mais qui était-elle au juste et que signifiait sa présence chez nous ? Je presentais seulement et la réaction de ma sœur confirmait : c'était notre unité qui tombait en morceaux, mon père qui s'en allait une fois encore. C'était déjà toutes les amertumes à venir. Alors, j'en ai voulu à tout le monde, à mon père, à Elle, à ma sœur et à moi.

Le départ de cette femme laissa des traces sûrement différentes chez chacun de nous. De très légers ébranlements que le rythme des jours et l'instinct de survie remisèrent au fond des petits trous noirs de nos inconscients respectifs.

J'ai 64 ans. Il fait nuit ce soir dans les fenêtres de mon sixième étage parisien. On est au bord de l'hiver. Le froid gagne derrière les vitres. Autant de termes qui véhiculent la présence de la vieillesse, l'idée de la mort. C'est dire — ce devrait vouloir dire — un apaisement. Mais une fois de plus, les mots alignés, inattendus, soulèvent des questions, des découvertes qui éclatent comme des pétards sur ma page : ainsi, le père nous largua deux bonnes années pour accomplir sa vocation. Et, à peine l'avait-il embrassée qu'il la quittait douze mois plus tard. Cette rédaction que je poursuis impose une chronologie précise dont mes souvenirs seuls ne peuvent rendre compte. Manqueraient trop d'éléments. Des correspondances ou autres documents confirment, affirment, éclairent. Pour moi, le presbytère, c'était au moins deux années de vie. Ce ne fut que le temps d'une année scolaire.

Quelque chose se révolte en moi, encore. La paix n'est pas faite. Les mots que je trace me confrontent à une réalité jusqu'à présent ignorée : le sacrifice — en était-ce un ? — de ces deux années d'études, de solitude, loin de sa famille, de ses enfants, allait-il être, après seulement quelques mois de pratique, sans objet ? Il m'arrive de dire : — mon père a été pasteur. — et toujours j'en ressens quelque

fierté. Mais au su de ce que me découvre la rédaction de ces souvenirs, ma réponse perd de sa légitimité. Est-on pasteur neuf mois ? Est-on peintre neuf mois ? ou menuisier, ou serrurier ou pianiste ou chercheur ? C'est juste le temps d'un apprentissage.

Mais qui étions-nous dans sa tête pour qu'il nous brade ainsi ? De quelle nature volatile était faite cette attention dont il nous assurait dans ses longues lettres hebdomadaires qu'il nous écrivait pendant la guerre depuis sa solitude parisienne ? Mon père nous parla-t-il clairement au cours de ce printemps ? Que nous expliqua-t-il au juste ? Que laissa-t-il dans l'ombre ? Nous avons besoin — nous l'avons oublié — d'une présence maternelle, pensait-il. Notre éducation qui s'en allait à vau l'eau exigeait de nouvelles règles ou, plus exactement, des règles.

La décision de son remariage avec une catholique qui pouvait impliquer un abandon de son pastorat, lui coûta des mois de réflexions et de doutes liés bien davantage à son engagement confessionnel que paternel. Jamais, bien sûr, il ne nous en fit part. Mais moi-même, ai-je demandé leur avis à mes enfants lors de notre décision de divorce ?

De toute mon âme, j'avais cru que les vieilles pierres du presbytère, les rats, le grenier, la vaste cuisine, la cave, le Lignon étaient une garantie de durée. Du jour où je compris que nous aurions à les quitter, je reniais le Presbytère, le balançais par-dessus bord, violente, infidèle. Je ronronnais auprès du premier feu et vivais dans les courants d'air. Je meurs à l'hiver et nais au printemps, ballottée par les forces adultes d'un monde incompréhensible. J'oubliais mes morts au fond de ma poche, un mouchoir d'insouciance par-dessus.

Été 47

Deux ou trois événements ont marqué pour moi cet été suédois de 1947.

Ma grand-mère suédoise nous attend devant le portail vert encadré par les deux soleils. Elle est assez vaste pour nous tenir tous les trois contre elle. Elle

pleure et ma sœur aussi. Dans la solidarité des larmes, je pleure. A cet instant, c'est la joie, la tristesse, la nostalgie, la mère qui meurt encore une fois et ressuscite. Nos larmes ont des goûts d'arrivée et de départ aussi. A chaque fin d'été, il y a cette grosse voiture noire, la casquette du chauffeur de taxi et, jusqu'au détour de la route, la main levée de ma grand-mère qui nous bénit et nous abandonne.

Mais pour l'heure, nous arrivons, c'est le début de l'été, mois des moustiques et des aurores boréales. Catherine retrouve la grande chambre bleue, face au lac, Henri, la petite chambre jaune et moi je m'installe dans la maison de bois sur pilotis dont Adèle, la servante, occupe l'unique pièce du bas et moi celle du haut à laquelle on accède par un escalier extérieur.

Je déballe mes affaires. Parmi elles, un sac informe et lourd rempli de cailloux : quelques jours avant notre départ du Chambon, je suis allée sur la voie ferrée, longues enjambées entre les rails d'une traverse à l'autre. Ils étaient là, ils m'attendaient, les gros cailloux noirs couverts du bruit, de la fureur, de l'huile et du charbon vomis, jour après jour, par des locomotives aveugles. J'avais essayé de repérer les plus déshérités. J'aurais aimé les sauver tous. Malade d'injustice, j'en sélectionnais quelques uns, les fourrais dans une grande poche de toile. Elus selon de mystérieux critères, ils firent le voyage jusqu'en Suède. Leur dernier voyage.

L'étendue bleue de l'eau est de la soie. Sur la rive, les galets ronds et roux sentent le fer et l'humus. J'ouvre le sac, je les devine, au fond, tout noirs, tout serrés, ils ont l'air de petites bêtes anguleuses, recroquevillées dans le sommeil. Je leur parle, leur explique, les prépare à la fraîcheur, à la propreté, à la sérénité du lac. Je suis toute puissante. L'un après l'autre, aussi loin que possible, je les balance dans la transparence de l'eau où ils vont rejoindre de très anciens cousins endormis là depuis des millénaires. Je leur donne tout à la fois, ma tendresse, ma nostalgie, les nuages, ma grand-mère, la paix éternelle et je pleure sur les exclus.

Je remonte chez nous à travers le bois, sapins et bouleaux, qui sépare la maison du lac. Emergeant des mousses et des racines affleurantes, si polies par les pas des promeneurs qu'on les dirait en argent, se dressent les campanules

d'un bleu-violet comme des fonds de ciel, et les touffes de bruyère perlées de rouge sombre. Je retient ma pensée comme on retient son souffle : surtout ne pas nommer les préférées, selon les jours bruyère ou campanules, tant aimées toutes deux. Surtout n'éveiller aucune jalousie. Eviter jusqu'au soupçon d'un ordre de préférence. Que pas la plus petite évocation n'entraîne l'injustice, ne plonge l'une ou l'autre dans l'ombre ou le malheur du rejet. Effort mental presque impossible à soutenir tout au long de la marche vers la maison. Une fois le bois traversé, et foulées les herbes coupantes du pré sauvage, la pelouse tondue ras évacue le danger de sélection. Un autre monde s'ouvre avec ses rangées de groseilliers, de framboisiers, ses carrés de fleurs domestiques au pied de la maison de rondins.

Fin d'après-midi. Mormor nous réunit tous les trois autour d'elle dans le storstuga. Elle tient à la main une lettre où je reconnais l'écriture de mon père. "Dear Mother..." Il lui écrit toujours en anglais. Il lui annonce la décision qu'il a prise de se remarier, explique sans doute, se justifie, demande pardon... Les termes de la lettre, je ne les sais plus, ne les ai jamais sus. Ce qu'ils racontent, par contre, je le sais depuis cette nuit où pour aller la retrouver, Elle, j'avais traversé pieds nus le couloir glacé. Sur l'aplat des joues de Mormor, dans la poudre de riz, les larmes creusent de minuscules ravines. Moment-bulle que ne pénètre aucun son, aucun bruit venu de l'extérieur, ni froissement de feuilles sous le vent, ni crissement de pas sur le gravier, ni goutte à goutte d'un robinet contre la faïence d'un lavabo. Moment-bulle qu'on pourrait détacher du flux continu du temps comme un éclat de verre dans une pâte à pain étalée. Ensemble, on n'a plus parlé de ça pendant l'été.

Ma grand-mère et moi avons fait le voyage en train vers Gävle pour rendre visite à mon oncle, le fils aîné de ma grand-mère. Au retour, assises sur la banquette du compartiment, nous roulons vers Rättvik. Le train omnibus s'arrête fréquemment. Par la fenêtre, j'observe sur le quai les voyageurs en partance. Je remarque un homme vêtu d'un imperméable fripé. Il est jeune, efflanqué. Son visage, ses mains sont agités de tics nerveux. Il a l'air d'un fou ou d'un malade échappé d'asile. Peut-être est-il dangereux ? Je note chaque détail de son comportement avec une acuité critique, moqueuse. Il monte dans notre wagon,

entre dans notre compartiment, s'assied en face de nous. La fixité de son regard exacerbe mon humeur à son endroit.

Le train redémarre. Je continue à observer l'homme et des pensées mauvaises se baladent dans ma tête. Soudain, l'homme tombe à nos pieds, ses yeux se révulsent, il bave, il se tord comme secoué par des ondes électriques. Les quelques passagers du compartiments sont pétrifiés. Ma grand-mère se penche sur lui, lui caresse le front, prend ses mains dans les siennes, l'aide à se relever, le calle sur la banquette. Elle m'explique : l'homme a eu une attaque d'épilepsie. Il est maintenant tout à fait calme, l'aide à dérouler son écheveau de laine.

Ce jour-là, je compris quelle pouvait être la puissance de l'esprit et j'en fus saisie d'épouvante et de fascination. J'avais souhaité la mort d'un des miens et la chose était advenue. Par mes pensées mauvaises, j'avais jeté un sort à cet homme et il s'était roulé à nos pieds comme pris de démence. Je possédais donc un pouvoir et ce pouvoir s'exerçait bien au-delà de ma volonté mais également par ma volonté. L'esprit — et le mien en l'occurrence — était donc tout puissant. Horreur et joie suprême, impossibles à démêler.

Entre nous, cet été 47, il y eut donc l'ombre de l'Autre, d'Elle et, dans le regard de Catherine, une maturité plus grave encore. Elle s'éloignait de nous, les petits, elle réalisait déjà les peines à venir. Avec mon oncle Carl-Fredric, elle tenait des conversations de grande personne. Elle jalousait mon insouciance, mes facultés d'évasion et me prenait un peu de haut. Les forces adultes me faisaient peur. Je refusais qu'elles me concernent, je refusais d'avancer. J'enfonçais mes doigts dans la terre de l'enfance comme on plante dans le sol des pieux de soutènement. Je pensais peut-être rattraper, ou plutôt conserver le temps perdu, à l'image de cette fermière de mes six ans, dans la grosse chaleur d'un été, qui courait sur le chemin étroit et moucheté de soleil.

De cette femme qui allait partager notre vie, j'exigeais secrètement qu'elle me reprenne à l'âge de mes huit ans jusqu'au jour où, guidée par sa tendresse, elle m'installerait dans mon âge et ma conscience. Mais ma sœur, par sa seule présence, me rappelait à l'ordre. Son autorité, sa lucidité me mettaient face à notre détresse. Je sentais le poids d'un monde qui partait à la dérive et me

retrouvais déchirée entre la possibilité d'un amour que tout en moi appelait, que je pouvais offrir sans restriction, et le sentiment d'une trahison vaste comme une citadelle de cristal.

A treize ans, je balbutiais comme à trois. Mon frère, de cinq ans mon cadet, était mon meilleur compagnon. Je l'entraînais dans mes vies imaginaires, mes "secrets". Je nous baptisais Prince, Chevalier, Soldat, Messenger, toujours au masculin et toujours orphelin. Nous étions les rois d'îles lointaines. Les miennes étaient au nombre de trois et s'appelaient les îles Trio. Comment s'en étonner ? Parfois, nous nous déclarions la guerre ; c'était moi, toujours, qui décidais. Puis, nous faisons la paix ; c'était moi aussi qui en décidais. Nous établissions des pactes, négociions des marchés selon ma volonté. Je dessinais pour mes sujets des costumes nationaux, des drapeaux, leur composais des hymnes, inventais des légendes locales.

Sur mes îles, il n'y avait ni voiture, ni machine, aucune sorte de moteur, pas d'électricité non plus. Quelque temps plus tard, cela posa problème : Henri ne pouvait concevoir un monde sans bruit, sans vitesse, sans technique. Il fallut transiger.

Nous avions entre nous plusieurs "secrets". Nous entrions donc dans la peau de personnages très différents. Il suffisait que nous disions : "On parle" pour, sur le champ, passer dans un monde autre où personne ne pouvait nous atteindre. Devant notre complicité, la jalousie de ma sœur éclata un jour. Elle me prit à part : — Nous allons faire un secret toutes les deux. Il s'appellera "la grande chose qui ne finit jamais". Il faut une limite d'âge pour y entrer. Henri est trop petit. J'étais exaltée, elle me haussait à elle. J'essayais d'imaginer ce secret sans fin, d'y mettre des points et des virgules, des aventures prodigieuses. Quelque chose me gênait : par rapport à mes autres "secrets", celui de Catherine était terriblement abstrait. En même temps, cette abstraction, ce manque de limite, cette absence totale d'une histoire précise à vivre s'auréolaient du prestige de l'aînée et pour cela valaient bien mes îles, mes lunes, mes soleils. Valaient sûrement beaucoup plus.

Entre-deux

Ici, là ; ici encore et là encore. Des maisons, des fenêtres. D'autres maisons, une porte par où sortir, d'autres fenêtres où s'accouder, un arbre, un mur de pierre où dort le soleil, une allée qui devient pelouse, le ciel qui s'inscrit autour du toit mais le toit change de forme. A quoi bon apprendre par cœur la pénombre d'un couloir ou le rectangle de lumière que la porte dessine sur le seuil ? Où est mon porte-plume ? Où sont mes frondes, mes billes ?

A cette époque, la vie était pour moi une aventure où chaque changement de programme, chaque bouleversement étaient bons à prendre avec le secret espoir qu'il se passerait quelque chose d'énorme, un cataclysme, une catastrophe, un éboulement de montagnes. Ainsi, toujours, cette capacité ambiguë à renier le passé, à tourner la page comme si je n'étais pas née, comme si j'allais naître, comme si le passé n'était rien qu'une bulle de savon explosée dans un éclat de rire. Formidable et dangereuse capacité d'oubli et de recommencement. A croire que je n'avais jamais connu, reconnu de commencement. Fascination des orphelins qui peuvent, ouvertement, revendiquer leur absence d'origine. Je traîne déjà des petits cadavres et je ne le sais pas. Nous errons. Maman est morte et nous errons. Comment fait-on pour reconstruire sa vie du dedans par les détails du dehors ? Un déménagement, Paris, une belle-mère, nous attendent au-delà de l'été. Cette fois-là, notre vie bascule avec plus de violence que toutes les précédentes.

Rupture

Déménagements, transbordements, transplantations, transbahutements, ça continuait, ça rompait les amarres, ça laminait le souvenir, ça cassait des baraques, ça devait couper des herbes sous les pieds. Comment faisaient Catherine et Henri pour se débrouiller avec ça ? On faisait avec, tous les trois.

Pour moi, l'enfance restait toujours le refuge le plus sûr, ma bouée de sauvetage. En général, je naviguais sous la ligne de flottaison. Quand d'occasion, j'affleurais, ma barque de papier croisait un océan d'inconnus. Par eaux calmes, lorsque le provisoire se donnait des allures de durée, je tenais à peu près la route. Dans les plis du papier, mes secrets lestaient l'embarcation et l'empêchaient de couler. Pourtant, une vigoureuse colère me saisit à l'idée de ces moments charnière, ces moments clef qu'aucun exercice de volonté, aucun projecteur miracle, aucune image ou odeur "madeleine" ne parvient à sauver de leur trou d'oubli. Je les sais là, tassés, serrés les uns contre les autres au fond de cette trappe obscure, comme une couvée de petits monstres fossilisés, affolés à l'idée d'être repérés, défendant avec toute la force des années-lumière qui nous séparent leur statut de "souvenirs oubliés".

Qui me dira, si eux me le refusent, ce qui fut vécu en cette fin d'année scolaire 1947, lorsque nous avons quitté le Presbytère pour quelques semaines de vacances en Suède suivies par d'autres à Larlenque, sans doute ? Qui me dira si nous savions que le temps du Chambon était à jamais révolu ? Si nous avons dit adieu aux amis, aux personnes chères ? Si nous avons salué les lieux aimés, rendu hommage à la cour, à l'auvent, au vieux perron, aux berges du Lignon ? Avons-nous vu au Presbytère les meubles entassés, les caisses pleines, les chambres vides, la cuisine désertée où les rats, glorieux enfin, n'avaient plus à craindre le balai ou le torchon ? Qui, pratiquement, a œuvré à l'effacement de ces lieux où, enfin, j'inscrivais des morceaux de vie que je croyais plus durables que les précédents, où je projetais ceux à suivre dans une fidélité jurée aux amis, aux rues, aux remontées nocturnes dans la neige verglaçante, aux exercices que l'asthme me dictait dans cette chambre d'où montaient les conversations des paroissiens avec mon père, aux poissons du Lignon, aux sept étoiles de ma Pléiade fichées dans le ruban sombre de ma rue ? Qui a vidé ces lieux où je croyais avoir inscrit ma deuxième naissance et scellé à jamais, pour toujours les pierres du Pres-bytère qui protégeaient notre vie, notre avenir ? Dans cette vie, avec l'école, les amis, il y avait surtout le père retrouvé, qui pouvait être nommé,

désigné, sous sa cape et son béret, dans l'exercice reconnu de son métier — pasteur — dans la réunion d'une famille, parfois grossie de quelques cousins.

En cette rentrée scolaire de 1947, nous sommes encore en sursis de Belle-Mère. Je ne sais si nous appréhendons sa venue parmi nous. Sans doute sommes-nous trop occupés à apprendre les nouveaux codes, usages, coutumes de notre nouvel environnement. C'est que tout est allé très vite, semble-t-il. Des décisions majeures, prises en quelques semaines, au mieux en quelques mois, — changement de cadre scolaire pour les enfants, professionnel pour le père, de maison, de mœurs, modification de l'équilibre familial — manifestent soit une force de caractère supérieure à la moyenne, soit une inconscience d'égale valeur, soit une confiance infinie dans les voies du Seigneur ou les visées du destin.

Nous nous retrouvons en grande banlieue parisienne, dans l'annexe d'une vaste demeure plantée au milieu d'un parc de verdure, d'arbres et de cultures maraîchères, acquise au début des années trente par la sœur de mon père et son mari, ces oncle et tante à la si nombreuse famille. Après la guerre, ils avaient quitté l'appartement de la rue de Constantine surplombant l'esplanade des Invalides où, durant la guerre, lors de vacances, j'avais vécu mon premier et unique bombardement. Tous, nous étions descendus dans les abris souterrains de l'esplanade. Dans l'obscurité, je m'étais heurté le front ; ça saignait. Blessure de guerre. Retour au Chambon, je pourrai raconter. En 1944, massés sur le balcon du cinquième étage, nous avons guetté l'arrivée en voiture de police de l'oncle JB, militaire de carrière, résistant, arrêté, torturé, condamné à mort et relâché...

Dans cette famille nombreuse, six filles et deux garçons. Avec nous donc, onze enfants au total. On retrouvait la tribu. Valentine et moi sommes du même âge, 14 ans. Je suis inscrite au même cours qu'elle. Un cours privé. L'asthme, les bronchites, mes trois mois passés en chambre et les deux autres en escapades buissonnières m'ont fait redoubler la cinquième au Collège Cévenol. Mon peu d'assiduité scolaire, des résultats désastreux en mathématiques et en latin ont dû décourager mon père de m'inscrire dans un établissement public, comme tout le monde, comme Catherine en particulier qui suit une première au lycée Victor Duruy. Henri va au cours Hattmer, un cours privé lui aussi.

D'où mon père tenait-il l'argent pour payer ces écoles ? La guerre terminée, avait-il pu récupérer ses avoirs bloqués à Paris pour raison d'occupation allemande, dans la banque où il travaillait ? Avait-il économisé sur son salaire de fonctionnaire de 40 à 42 ? Si oui, son année d'études théologiques à Paris n'avait-elle pas épuisé ses économies ? Sa mère l'aidait-elle comme elle avait aidé, je crois, son fils aîné Bernard, sans autre formation que celle d'officier de carrière, jockey d'occasion, dépensier en courses, en filles et en alcool ; et son cadet Christian dont le séjour en stalag durant les quatre années de guerre avait entravé les études et qui, lui aussi, menait une vie passablement dissipée ? Impossible, ou du moins difficile, d'interroger. Dans les familles, presque toutes les familles, les histoires d'argent sont tabou. Et pourtant, quel éclairage salvateur elles apporteraient sur des abîmes d'incompréhension, d'ambiguïté, de verrouillage, d'irréparables mensonges avec les douleurs qui s'en suivent sans réponse ni échappatoire.

Tout est inconnu alentour, maisons, rues, église, banlieue. Avec une ardeur d'équilibriste, l'enfant Anne se refait un univers à mille lieues de la table qui, le soir, réunit l'unité de la famille. Un univers de folles aventures rendues possibles par trop d'absences et de négations accumulées. L'inconsciente insatisfaction devient maîtresse et gouverne chaque heure du jour. Le visible disparaît, englouti à quelles profondeurs... Ainsi, le voyage en train pour rejoindre l'école parisienne, ce ne sont pas l'homme assis sur la banquette d'en face ni le contrôleur, bien que taraude la peur d'avoir perdu son ticket ; c'est, au delà de la vitre, l'enfant parallèle mais pas assis, pas immobile, mon double qui, le long du chemin de fer, court sur le remblai de la voie, franchit les obstacles, dévale les fossés, saute les barrières, évite les poteaux électriques, devance parfois la vitre, devance, toujours devance et réapparaît aussitôt, court, court, toujours plus vite et toujours suivi par le regard passionné de l'enfant assis sur la banquette, dans le compartiment de 3e classe. Un regard qui immanquablement assure la victoire à celle qui bondit dehors. Ce sont aussi des voyages ailleurs, dans une autre peau, loin, aussi loin que l'Indochine de la tante Valentine, peu importe, pourvu que la distance soit un gage de plus forte réalité. Puisque le présent n'existe pas. Mon

réel est ailleurs, dans ces moments fugitifs, ces passages entre deux points, ces traversées à grande vitesse qui, comme une ardoise magique, effacent le temps et l'espace, l'ici et le maintenant. La nouveauté pour moi de ces trajets ferroviaires puis métropolitains n'explique pas seule la précision du souvenir. La maison de Saint-Michel, l'école sont également nouveaux mais ne laissent pas de traces. L'explication est ailleurs parce qu'ailleurs sont les vrais repères et repaires, ceux-là qui s'enracinent dans mon imagination. Là est la vraie vie qui m'assure une pérennité d'où tout provisoire est exclu ou, s'il advient, du moins est-ce sous mon contrôle, dans des limites que j'ai dessinées.

Henri mène sa vie au cours Hattmer, nos horaires sont décalés. Nos "secrets" d'avant s'épuisent. J'enrôle Valentine dans celui, tout neuf qui, jusqu'à mes 16, 17 ans, va occuper une place d'une importance que je mesure mieux aujourd'hui sans en comprendre toujours le sens. A l'époque, je vivais ma double vie sans encore la fixer par un écrit. Le premier cahier date de 48, je crois. Il y en aura quatre. Mais à l'époque, l'histoire était suffisamment forte dans ma tête pour que Valentine y trouve sa place — ou plutôt que je la lui donne — (déjà en pension, me racontait-on récemment, j'imposais à la chambrée de jouer les personnages de mes lectures favorites. Je distribuais les rôles, mettais en scène. Ca marchait un temps, puis les uns et les autres se fatiguaient, sauf moi.) La cousine Val fit de son mieux pour se mettre dans la peau d'un enfant de troupe, orphelin, envoyé en Indochine à titre de "messenger" pour y exécuter des missions évidemment dangereuses. Moi, j'étais son frère ou son copain ; ou plutôt, elle était l'un ou l'autre puisque, moi, j'étais le héros. Ci-joint un extrait du cahier n° II daté de 1948/49 qui vous donnera une idée des aventures que je/Henri Samuel vivais. L'extrait étant passablement long, j'en renvoie une large partie en dernières pages pour les curieux, les autres pouvant se contenter de ce qui suit.

"Mai. Ce matin, rien. Nous sommes allés chez Frey qui nous a proposé quelque chose de pas mal du tout. J'ai immédiatement sauté sur l'occasion. Il s'agit d'aller en voiture à environ 3/400 km d'ici, déguisés en jeunes touristes, munis de faux papiers, pour donner au bureau des officiers le plan d'une usine de munitions qu'ils veulent faire sauter. Evidemment, tous les renseignements sur

l'usine que nous devons apporter sont très importants et très utiles et c'est un moyen sûr de ne pas les faire découvrir que de les confier à deux jeunes touristes en voiture américaine qui admirent le paysage indochinois. Frey nous donne toute sa confiance ; si nous voulons y aller autrement, c'est notre affaire pour autant que les plans ne soient pas découverts. Là-bas, un certain général de Lymour devra nous dire s'il a besoin de nous pour faire sauter l'usine ou pas. Dans un petit mot qu'adresse Frey à Lymour, nous sommes parait-il très bien classés et même recommandés. Je crois que ça m'amusera assez. Peut-être devons-nous y rester huit jours, il nous donne l'argent nécessaire pour que nous nous installions dans un hôtel chic, pour que vraiment rien ne puisse nous compromettre. C'est un assez beau projet. 400 km en bagnole américaine décapotable, huit jours à mener la grande vie dans un bel hôtel, l'impression d'appartenir à la classe des riches et, au milieu de tout ça, la vérité, l'implacable vérité de ce que nous sommes avec nos aventures, nos craintes, nos espoirs, nos réussites ou nos défaites. Ça me plaît énormément. Je vais réfléchir à la question pour bien arranger l'affaire.

Il est maintenant midi et quart, on nous appelle pour le déjeuner. C'est bien tôt aujourd'hui. Je crois que c'est parce que tout un groupe doit partir. Philippe semble ravi du projet. Il va bien et je crois même qu'il a grossi. Il a construit dans notre chambre une petite bibliothèque. C'est un grand lecteur et je suppose qu'il n'a pas trouvé ici tout ce qu'il cherchait. Alors, il a acheté Dostoïevski, Closterman, Mouchotte, Rimbaud, Verlaine, Valéry. Une dizaine d'ouvrages déjà dans notre petite bibliothèque. Allons, il faut se décider à descendre, on nous appelle encore...

Mai. Ce soir, je suis assis à côté de Peter qui boit du café. Il fait chaud au mess et je suis fatigué de mes kilomètres. Philippe a l'air exténué aussi. Pas très dangereux mais l'impression de devoir toujours rester sur ses gardes est très fatigante. Ces soirées au mess où on ne fait rien sont bien reposantes. Nous sommes à peu près tous dans la salle en attendant le dîner. Jean est assis à la table et travaille. Je ne sais pas comment il fait avec tout ce bruit.

Dans un coin, plusieurs militaires ont mis un disque qu'ils repassent sans arrêt, inlassablement. Au bar, des français ont l'air de plaisanter assez gauloisement. A ma table, Philippe lit, deux américains discutent politique. Peter fume une sèche au milieu d'un rêve de fumée qu'il fixe avec des yeux d'ailleurs. Moi, j'écris et de temps en temps je m'arrête, mets mon stylo dans ma bouche. Je fais un clin d'œil à Jean ou souffle la fumée de ma cigarette. Puis je gratte de nouveau.

Et maintenant, j'entends le nègre qui sonne la cloche. Dehors la nuit est blanche, j'aimerais dormir très fort, ne plus penser à rien pendant quelque temps, m'aplatir sur le sol et dormir. Fuir les hommes. Ce soir, j'ai envie de fuir les hommes et pourtant quelque chose m'attire vers eux. Parfois, j'en ai assez de cette vie et pourtant je ne pourrais m'en séparer. Parce qu'elle est facile, qu'elle demande peu d'effort..."

Le cours Monod se trouvait avenue de la Grande Armée, au troisième étage d'un gros immeuble blanc. Au sortir de la gare d'Orsay, nous marchions jusqu'à la place de la Concorde où nous prenions le métro jusqu'à la station Obligado (aujourd'hui Argentine).

Il arrivait pourtant que, selon l'urgence des situations que me dictaient mes héros ou les fulgurances de mon imagination, je persuade Valentine de pousser à pied jusqu'à la station Champs-Élysées-Clemenceau. En effet, les arbres plantés sur cette partie basse de l'avenue servaient mes aventures. Pour dire vrai, il ne s'agissait pas de marcher mais bien plutôt de bondir d'un arbre à l'autre, de courir, de louvoyer, de simuler la reptation. C'est qu'il fallait éviter l'ennemi, ruser avec lui, le guetter, le surprendre, le tromper, brouiller les pistes. Nos expressions, nos gestes, notre mode de déplacement lent ou rapide suivant l'urgence, devaient raconter la traque, le trac, le courage, la volonté, l'indécision. Trop occupée à mon propre jeu, je surveillais mal la sincérité de celui de ma cousine. Au bout de quelques semaines, ou mois, elle m'a lâchée. J'ai dû poursuivre seule et seule, désormais, je remontais l'avenue des Champs Élysées.

Et c'est ainsi qu'à la hauteur de la station Georges V, j'ai découvert le bureau de voyage suédois, "Svensk resebyrå". Une longue et imposante façade

vitrée, une porte à tourniquet encadrée de drapeaux jaunes et bleus. Je n'osais pas entrer. Dans ma tête, j'étais toujours en sabots. Le tourniquet brassait l'air avec un bruit de ventouse, avalait des femmes en fourrure et talons aiguilles, des couples dont l'aisance souriante me paralysait, des enfants blonds aux yeux de faïence bleue, des hommes à l'élégance sportive et tous parlaient cette langue roucouleuse qui était aussi la mienne.

On était en hiver, il faisait humide et froid. Je regardais à l'intérieur la lumière qui tombait uniformément sur les comptoirs brillants, sur la moquette gris perle et sur les murs clairs couverts d'affiches qui racontaient mes lacs, mes forêts, les maisons de bois peintes en rouge, les mâts enguirlandés de la Saint Jean. Je transpirais d'émotion, de peur, et d'un malaise d'inadéquation entre le luxe tranquille et moelleux des lieux et les sabots dans ma tête. Je poursuivais mon chemin jusqu'au cours Monod, pour filles seulement, au troisième étage d'un bel immeuble, station Obligado.

Jusqu'au jour où l'urgence marqua le pas sur la peur, sur les sabots et le reste. Tant qu'à pleurer d'émotion dans le froid mieux valait pleurer sur la moquette gris perle. Avalée par le tourniquet, je me suis retrouvée à l'intérieur du temple, terrorisée à l'idée d'avoir à répondre de ma présence, et en suédois, au portier, à l'hôtesse, au surveillant général, à la casquette gradée, au directeur dont les regards posés sur moi accusaient ma fraude. Mais l'émotion a évacué la peur. Toutes ces voix anonymes autour de moi me parlaient de maman, de Solgarden, de cette moitié de moi qui réclamait la nostalgie du lac, des bouleaux, des chanterelles enfouies dans la mousse, des feux dans le storstuga, de la peau soyeuse et un peu flasque de Mormor. Je ressortais en pleurs du Svensk resebyra, des pleurs qui me lavaient les yeux. Les fois suivantes, assurée de passer inaperçue, ne restaient plus que le bonheur des larmes et celui de ma langue retrouvée. Pas impossible que mes "missions indochinoises" entre Concorde et Champs Elysées-Clemenceau s'en trouvèrent perturbées.

Dans le métro aux heures de pointe, dans le couloir du train, des hommes se collaient contre moi, me passaient la main dans la raie des fesses ou contre mon sexe. Je ne comprenais pas, n'osais pas poser de question. Pourquoi me

faisaient-ils ça à moi ? Un jour — à quelle occasion ? — je compris que la cousine Val y avait droit aussi. Nous avons dû échanger quelques mots, à la sauvette sans doute et sans nous attarder. Avec peut-être des gloussements d'adolescentes qui balayaient un trouble dont les mots pour le dire nous étaient inconnus et un curieux goût d'interdit auquel s'ajoutait un sentiment étranger, la honte.

De la maison provisoire de St Michel en passant par les transports en communs, les attouchements honteux, les aventures indochinoises entre les arbres des Champs Elysées, le Svensk resebyra et le cours Monod, des univers se juxtaposaient sans liens entre eux. Au Chambon, une cohérence tangible, comme organique liait les lieux, les gens, leurs activités. Ceux qu'on voyait au Temple et dont certains enseignaient au Collège, étaient les mêmes que ceux qu'on croisait dans la rue, chez l'épicier, qui se retrouvaient parfois au Presbytère, avec lesquels on partait en randonnée jusqu'au sommet du Lisieux ou dont on partageait le pique-nique et les baignades sur les rives du Lignon où Henri et moi allions pêcher l'ablette. Dans ma musette, une poêle, un paquet de nouilles, des allumettes, une petite boîte métallique où grouillent des vers. Accroupis en plein soleil sur le plat d'un rocher, on lançait les lignes dans le courant. Des ablettes distraites se laissaient appâter. On les tirait hors de l'eau et, sur la berge, on les achevait d'un coup de galet sur la tête. On faisait un feu entre deux cailloux ronds. Dans la poêle, je jetais les nouilles crues et les ablettes mortes. Les poissons cramaient en attente de l'impossible cuisson des nouilles. Pour autant, le monde ne perdait rien de sa cohérence.

Les sorties d'Eclaireuses en forêt de Fontainebleau, les signes de pistes, les épreuves, les vraies-faussees aventures sur terrain balisé ne pouvaient rivaliser avec la rugosité du pays cévenol, les excursions sur les sommets râpés et venteux des vieux volcans, les ablettes du Lignon, les glissades dans les rues pentues du village ou encore certaines entreprises que la guerre offrait à nos audaces imbéciles : des camions allemands stationnaient devant la Mairie. Sur les sièges avant, nous avons remarqué des cartouchières chargées de balles. Nous, c'est dire Daniel Trocmé, moi et deux, trois autres ahuris. Comment avons-nous pu

monter dans la cabine du chauffeur, retirer les balles des ceinturons pour ensuite les désamorcer, les vider de leur poudre que nous fîmes brûler sur la place ? Un ange, ce jour-là, nous frôla de son aile. Ou encore, moins dangereux mais bien plus pervers : nous confectionnions des cigarettes avec du papier journal et de la crotte de bique. Lorsqu'un petit vieux de l'hospice voisin qui n'avait rien qu'un peu de peau sur les os, passait devant nous, de notre poche, nous sortions notre mouchoir, la cigarette s'en échappait, le petit vieux se ruait dessus. Généreux, nous la lui laissions ramasser et partions en courant...

Banlieue

A Saint Michel, trois livres en particulier circulaient entre les cousines. Ils appartenaient à la collection Signe de piste. Leur auteur, Serge Dallens, puisait son inspiration dans l'univers du scoutisme masculin. Ses livres trimbaient à l'évidence une idéologie fort douteuse (Dallens ne fut-il pas un des pilier du FN jusqu'à sa mort récente) dont nous ne nous doutions pas, personne autour de nous n'ayant tiré la sonnette pour nous en avertir. Son illustrateur dont j'ai appris récemment les tendances nazies et homosexuelles, présentait "le Prince Eric", sous les traits d'un adolescent superbement aryen, à la beauté sirupeuse et stéréotypée, à la virilité équivoque et qui nous confondait. Je ne sais ce qui nous fascinait le plus, des aventures du héros ou des images qui l'illustraient.

Les trois récits, Le bracelet de vermeil, Le Prince Eric, La mort d'Eric racontaient l'histoire d'un adolescent aux mystérieuses origines nordiques (allemandes ou autrichiennes) issu d'une famille merveilleusement absente. Peut-être de cette famille restait-il un oncle, lointain sans doute et dont la présence, mystérieuse elle aussi, servait uniquement à mettre en valeur le statut et le caractère exceptionnels du jeune prince dont le prénom, Eric, serait à l'évidence celui de nos fils à venir ?

Les trois livres passaient de cousines à cousines pour revenir à la première qui les relisait aux heures interdites, dans le secret nocturne de l'édredon, tombait

à nouveau amoureuse et, aux dernières pages du dernier volume, succombait à une tristesse exaltée. D'une mièvrerie confondante, les illustrations nous soulevaient le cœur et les sens. Nous étions toutes le Prince Eric, jusqu'à sa mort que nous aurions voulu partager.

Personnellement, cette saga touchait ce que je portais en moi de plus fantasmé : les origines lointaines, nordiques du personnage, son statut d'orphelin, sa capacité à vivre et à susciter des aventures échappées du quotidien et jusqu'à l'ambiguïté de sa représentation androgyne. Je m'identifiais avec une passion totalement désertée par le plus élémentaire sens critique. Mais comme les cousines tombaient dans les mêmes délices et transes, j'en viens à penser que l'auteur possédait une habileté diabolique à séduire l'innocence des très jeunes filles que nous étions. Les cousins tombaient-ils, comme nous, dans le piège et le héros leur servait-il de substitut ? Pour nous, les filles, nous avions le double avantage et de l'identification à et de l'amour fou pour.

Y aller voir aujourd'hui. Refaire le trajet non plus par le train, la gare d'Orsay étant devenue lieu de culture, théâtre d'abord, musée ensuite, mais par la route. Faire sourdre les images, interroger leur présence ou leur absence, se mettre au plus près de l'une ou de l'autre pour évaluer l'épaisseur du souvenir comme celle de l'oubli. Comprendre un peu le fonctionnement de la mémoire et ses trous. Dans un désir de partage ou une peur de la solitude, j'y convoque un des cousins de la tribu, un des rares rescapés d'une bourgeoisie passablement repliée sur ses conventions. Il a fréquenté les lieux à l'époque, les a connus comme moi.

C'est janvier, un jour brumeux gris et froid. Arrivés à Saint-Michel-sur-Orge, nous nous dirigeons vers l'ancien village. Le ciel se lève, le bleu gagne, s'étale. En face de l'église en pierres meulières jointes de briques roses, à l'exacte proue des deux rues, celle de l'Enfer et celle de l'Eglise, nous voyons, sur un portail métallique à deux battants, l'écriteau "A Vendre" recouvert à moitié par un autre "Vendu". Nous sommes au n° 30 bis alors que nous cherchons le 32. Mais à l'évidence il s'agit de la même propriété. Nous passons le portail largement ouvert qui donne sur un parc planté d'arbres centenaires autour

d'allées imprécises. Sur la gauche, entouré de grillages rouillés, envahi d'herbes hautes et décolorées, le tennis à l'abandon. Le cousin se rappelle le tennis. Au fond du parc, au bout de l'allée, la grande bâtisse blanche à deux étages. Visiblement, une partie y avait été ajoutée, sorte de cube à façade vitrée dont le haut, en terrasse, joignait le premier étage. Un coq chante à intervalles réguliers, pas de chien. Nous nous sommes avancés jusque devant la façade qui regarde l'église. Une voiture est parkée là. Nous sonnons à la porte latérale. Un chien s'est encadré derrière la vitre puis son maître. Nous avons expliqué l'objet de notre visite. Les réactions du chien sont imprévisibles, l'homme a préféré ne pas ouvrir et nous a laissé poursuivre notre visite. A l'évidence, la propriété a été divisée, les annexes ou communs se situent maintenant au-delà de murs de la propriété et la maison que nous avons occupée durant une année se trouve derrière cette construction récente, face au portail principal, devant l'église, sur lequel pend l'écriteau A vendre, recouvert par un autre Vendu.

En filigranes, des images tremblées ont refait surface restituant du même coup un pan de vie, le cadre social d'une famille fortement ramifiée entre ses membres, que des fortunes anciennes dispensaient des impératifs de carrières, peut-être même d'ambitions professionnelles. En général, on était cultivé — on n'était même que cela — bardé de savoirs livresques comme une femme peut l'être de bijoux. En général, on avait fait des études, peut-être avait-on des diplômes mais cet ensemble d'acquis ne présupposait nullement de "gagner son pain". Le pain reposait sur la table depuis longtemps déjà. La carrière venait en sus, comme une ultime pierre précieuse ou comme un diadème. Cette aristocratie de province qui avait aussi pignon dans les beaux quartiers de la capitale, reposait sur des lauriers que les crises économiques et les bouleversements socio-industriels fanèrent en quelques décennies sous ses yeux incrédules. La génération de mes parents était encore porteuse d'insouciance. Elle dut sentir pourtant la nécessité de prendre de nouveaux virages mais personne ne lui avait appris comment les négocier. C'est à partir de notre génération que l'obtention d'un diplôme ou l'apprentissage d'un métier ont pris sens de gagne-pain sans pour autant nous donner celui des affaires ou plus exactement, de l'argent. La

tare demeure. Entre cet héritage culturel mal adapté aux rigueurs du temps doublé d'une raideur protestante, nous n'avons pas toujours donné à nos enfants les bonnes armes. Nécessité oblige, ils s'en sont fabriquées à leurs mesures et convenances. Ils ont aussi trouvé les mots qui nous mettaient en face de nos manques, de nos crédulités, de nos incompétences ataviques.

Passé la saison scolaire et l'été oublieux, le paysage change de nouveau De la banlieue lointaine, nous passons à la ville. A la maison de St. Michel/Orge succède l'appartement du boulevard St Germain, n° 262, face au métro Solférino, appartement prêté, loué, confié par Dumoulin de la Barthète. Quelles relations mon père entretenait-il encore avec ce si proche collaborateur du Maréchal miraculeusement épargné par les purges de l'immédiate après-guerre ?

En 89, suite à la lecture du livre de Christa Wolf *Trame d'enfance*, qui fut un des détonateurs à l'écriture de mes souvenirs, j'entreprenais une recherche tant sur l'Histoire de l'Occupation que sur celle traversée par mon père de 39 à 44. Plusieurs fois, je tombais sur le nom de Dumoulin de la Barthète que mon père avait rencontré en Espagne dans les premiers mois de l'année 40 puis à Vichy. En 41 également lorsque, grâce à lui, mon père fut nommé responsable des Affaires Economiques de la Région Rhône-Alpes-Côtes d'Azur.

Naïve, je cherchais dans l'annuaire téléphonique au 262, boulevard Saint Germain. Si D. de la B. était toujours en vie, il pourrait combler mes trous de mémoire. Au bout du fil, une voix de femme passablement sophistiquée : "Mais, Madame, monsieur D. de la B. est mort depuis 30 ans..."

Nous sommes restés une année scolaire dans cet appartement. Pour la première fois, la BM était parmi nous. Le début d'un temps noir était en marche.

Paris

Depuis des semaines, je piétine. Le texte reste bloqué à ce moment charnière, à la crête de cette ligne qui départage le temps d'avant sans-Elle et le

temps d'après avec-Elle. Les mots désertent ou sonnent comme des cordes mal pincées, s'exténuent à trouver un "encrage", même approximatif.

Absence d'images, d'odeurs, de sensations précises, de géographie comme celle d'une chambre, d'un marronnier dans à une fenêtre, d'un motif de papier peint que fixe mon œil agrandi par la crise d'asthme. Il fallait, il aurait fallu, il faudrait toujours poser des questions, s'enquérir du comment et du pourquoi pour éviter d'être soi-même posé là, comme hors de son ombre. Une année après notre départ du presbytère, aucune maison, aucune table, aucune fenêtre, aucun motif de papier peint ne nous attendaient nulle part. Avions-nous donc intégré en nous cette dimension du provisoire au point de ne savoir envisager autre chose ? Quel piège d'éphémère (d'effet-mère ?...) dans cette nouvelle installation en pleine ville, à quelques encablures de la gare d'Orsay ?

Ce moment précis, fondamental, si fondamentalement charnière ouvre sur un mode de vie, et surtout de relations au père brusquement nouveaux, modifiés, sans référence avec l'avant. Quelqu'un se trouvait fortement entre le père et les enfants, quelqu'un qu'aujourd'hui encore, j'ai du mal à nommer par le nom qu'elle s'était elle-même choisi "Mamichka", nom issu sans doute de ceux qu'une nuit, au presbytère, elle et moi avions concoctés et dont ma sœur m'a très vite révélé la scandaleuse similitude avec "maman". Nous avons été piégés, pris de court, n'avions rien su proposer de plus convenable. Entre nous, les enfants, elle fut toujours désignée par Elle. Même dans ces écrits, je ne sais la nommer autrement. Quelque chose de trop dur, trop douloureux reste en travers des mots. Ses amis la surnommaient Tottote. Elle s'appelait Marie-Camille, comtesse de Chamberet, avait perdu sa mère jeune, avait un frère et, durant quelques années, s'était occupée d'un père paralysé. Jamais nous n'avons cherché à en savoir davantage. Plus tard, les rapports devinrent tels que révolte et haine ne laissèrent plus aucune place au questionnement.

Quinze ans et un état d'enfance qui ne désarme pas. Catherine est en classe de philo, moi, on m'a changée d'école. Pourquoi ? La précédente ne menait pas jusqu'à la terminale ? Ou, protestante, ne convenait pas à la BM qui lui préféra celle de la rue Marguerite, dans le XVIIe, quartier de son enfance ? Un cours

pour filles seulement, pour jeunes filles extrêmement bien habillées parmi lesquelles, très vite, je me sentis hors jeu, hors sujet, hors norme. De plus, le trajet pour m’y rendre, ne passait plus par la station Georges V, c’est-à-dire devant le “Svensk Resebyra” et me privait de ce moment de retrouvailles avec mes émotions.

Dans cet appartement dont les fenêtres donnaient sur la rue de Solférino et sur le boulevard Saint-Germain, des gens passaient, s’asseyaient dans des fauteuils, prenaient le thé, des personnes aux visages inconnus qu’on appelait oncle ou tante, qui n’avaient rien à voir avec notre famille mais qui subitement figuraient dans le cercle familial : la tante Béatrice, la tante Christiane, l’oncle Gérard, la tante Jacqueline, l’oncle Max, la tante Jeanne, Doddy M. avec lesquelles mon père semblait avoir des rapports amicaux, voire affectueux. Il se coulait, sans heurt dans cet univers parisien, gens de finances, de lettres, ou de n’importe quoi, portant ou non la particule, tous importés par ma BM. Il parlait, conversait avec une voix dans laquelle nous n’étions plus, sur un ton que nous ne lui connaissions pas. Et pendant que surgissait cette famille inconnue, s’éloignait pour nous celle qui racontait nos racines, notre terroir, notre histoire qui, dans ces années de guerres, de bouleversements, déménagements et autres perturbations, nous avaient situés dans une lignée, une identité. Il arrivait qu’accompagnés des “parents”, nous rendions des visites de convention aux membres de la famille. Mais si d’occasion nous prenait l’envie d’aller les voir, il nous fallait user de stratagèmes qui nous mettaient dans une clandestinité coupable.

Les souvenirs restent flous. Pour cause de déménagements successifs, quatre entre 48 et 49, mais aussi et surtout, pour cause de ruptures de liens. C’est dire que T* imposa les siens, en toute impunité, en toute “légalité”. Mon père, dominé, ne sut réagir — il n’en avait pas l’envie peut-être, ou pas la force, ou le courage — et nous, les trois enfants, nous sommes brutalement trouvés dans un monde à cent lieues de tout ce que nous avons vécu. Saint-Michel fut une transition. Boulevard-Saint-Germain nous plongea dans la mondanité citadine de la BM qui ne vivait bien qu’entourée. Un monde où l’apparence et un certain verbe — pour ne pas dire verbiage — avaient droit de cité. St Michel

n'avait pas éliminé les sabots de ma tête. Boulevard Saint-Germain, ils étaient toujours présents.

Les filles du cours, pour la plupart étaient issues de cette partie du XVII^e où domine une bourgeoisie sans mélange, où la rareté des bistrots et des commerces plombent d'ennui les rues et les avenues. Pour la plupart, ces jeunes filles avaient les tenues et les manières qui convenaient au quartier, chemisiers à col rond, jupes plissées sans faux plis et une complicité de rires gloussés et de cachotteries qui m'excluaient. Avec le recul, je me dis que si la guerre et la mort de maman n'avaient, chez nous, provoqué autant de bouleversements, j'aurais moi aussi porté cols ronds et jupes plissées.

Le cours Marguerite existe toujours, rue Marguerite, proche du boulevard de Courcelles, au rez-de-chaussée d'un de ces immeubles Hausmann, tristes dans leur raideur solennelle. Il y a quelques années, j'y suis retournée. J'ai poussé la porte d'entrée, une deuxième, en verre, était fermée et gardée par une personne qui m'a demandée : — Vous cherchez quelque chose ? — Oui, des souvenirs, ai-je répondu. — Et je suis ressortie.

Journal. "Certaines années m'échappent. Je tire en arrière, en avant, je tourne autour du puits pour voir si l'eau va se mettre à monter ; je mets ma main en casquette sur mon front pour que la lumière de ma mémoire trouvée n'éblouisse pas l'introuvable, celle qui s'est éteinte sans que je puisse expliquer comment et pourquoi. Un temps carpe, un temps caillou. Rond et désossé. C'est avec ces éléments premiers, ronds et désossés, qu'on fabrique les lâches, les muets, les sourds. L'épine dorsale faite d'amour ne les a jamais soutenus. Le plus offrant gagne la possession de ces êtres-là. Dans la plus redoutable inconscience, ils ont vendu leur âme au diable ou à un autre. Peu importe, le diable alors ce sont les autres, du plus proche au plus lointain. du plus connu à celui qu'on ne connaît pas encore."

A table, nous n'osions pas parler ou alors seulement pour dire des choses dont il nous semblait qu'elles étaient à même de lui plaire. Je n'aimais pas mon école. A cause d'Elle, je m'y sentais étrangère, déracinée. Je jouais l'originale, la dévergondée dans un corset de principes moraux et bourgeois qui me cisailaient

les reins. A table, pourtant, je me forçais à parler de mes “petites amies” sans jamais les attaquer. Sous peine de délit d’orgueil, l’attaque n’était pas permise. Et j’étais orgueilleuse. Orgueilleuse puisque, soumise par contrainte, je n’acceptais pas de porter ses anciennes jupes militaires, ses manteaux autrefois bleus et devenus violets avec l’usure et le temps, les chemises à raies roses de mon père (Oh, mais le tissu est encore bon, qualité d’avant-guerre !) qu’on retailait pour ma sœur et pour moi. Ces jupes kaki, ces blouses qui tombaient mal me forçaient à l’invention. Les filles de la classe devaient se marrer. Moi, je jouais les superbes.

Un climat différent à la maison, des vêtements qui auraient servi ma coquetterie naissante m’auraient sans doute plongée dans la masse et, vraisemblablement, je m’y serais sentie à l’aise. Mais l’habit fait le moine.

Les chaussures étaient toujours achetées en solde, c’est dire que le choix se faisait parmi les restes. Un jour, au milieu des soldes, je me décidais pour des bottines à lacets comme celles que je portais, enfant, à cause de mes pieds plats. A tout prendre, autant choisir le pire. J’étais la seule de ma classe à porter de telles bottines, et des chaussettes. Les autres avaient des bas et des naissances de talons.

En classe d’allemand, nous étions un petit groupe, quatre ou cinq élèves. Le professeur, une vieille fille nattée, me faisait penser à une tortue avec ce côté maigre et pourtant volumineux, mou et pourtant rugueux. Elle avait des mains rouges aux ongles en toit de pagode. Au début, quelque chose d’indiscipliné en moi la surprenait et l’agaçait. — “Comment était-ce dans votre précédente école ?”

Je répondais que nous étions très libres, qu’aucune hiérarchie n’existait entre élèves et enseignants, que tous arrivaient en classe en sabots et qu’au printemps, nous lancions des hannetons dans la classe.

Les filles autour de moi bourdonnaient de rire derrière leurs cahiers.

— “Eh bien, ici, ce n’est pas la même chose.”

Ici, c'était Paris, une vie de famille réglée, une école d'enfants riches qui me faisait prendre conscience, pour la première fois, des différences sociales. J'étais de leur milieu et pourtant déracinée. «

Quand, il y a une dizaine d'années environ, j'ai découvert les livres d'Emmanuel Bove, j'ai compris où se trouvait notre part commune et les grands frères qu'étaient pour moi ses héros déracinés, coincés entre fortune d'apparence et désargentement d'évidence, lâches, indécis, toujours projetant sur l'autre leurs propres faiblesses, leurs aspirations, leurs fantasmes dans un continuel jeu de miroirs, toujours embourbés dans une parole incertaine, tout à la fois lourde et flottante, sans contour.

A l'automne 48, nous émignons chez l'oncle Max et la tante Jeanne, apparentés à ma BM, avenue Malakoff dans le XVI^e, près de la place Victor Hugo. Un appartement rance et vieillot tout comme ses propriétaires. Malgré mon immaturité, je commençais à regarder autour de moi et à me situer à contre-courant de ce monde inconnu, passablement incompréhensible. Sans doute, Larlenque et les grandes propriétés alentour, rassemblaient-elles aussi des bourgeois. Mais ceux-ci étaient de ma famille, vivaient (en partie) à la campagne et cette bourgeoisie, plutôt une aristocratie provinciale, avait pour elle à la fois une rigueur protestante, une culture assez vaste — pas forcément efficiente — et une fantaisie qui pouvait irriter mais dont le charme et la légèreté donnaient à la vie des allures de liberté ou de libertinage, une gaîté dont les enfants n'étaient pas exclus.

L'oncle Max, grand et sec, avec moustaches grises à la hussarde, portait haut une carrière de militaire à la retraite. La tante Jeanne, petite et ronde, couverte de bijoux et de colliers, ressemblait à un bibelot géant, pareil à ceux en verre, en porcelaine, en cristal qui peuplaient son appartement et que notre présence à Henri et à moi mettait constamment en danger. Tous deux étaient âgés, n'avaient pas eu d'enfants, peut-être seulement un chien qui devait leur ressembler. Ils n'étaient pas méchants, la preuve, ils nous hébergeaient.

Catherine n'était pas avec nous. A l'issue de sa dernière année scolaire — elle avait eu son bac de philo — les "parents" l'avaient envoyée en Suède, pour

une année, sa présence parmi nous se révélant, selon eux, difficile. Une année qu'elle passa, en partie chez la cousine Gunilla qui vivait maritalement avec Peter Weiss à Stockholm, en partie chez la grand-mère, dans la solitude du lac et des forêts dalécarliennes dans l'hiver 48-49. Sans argent ou presque.

L'étape Malakoff ne dura que quelques semaines (ou mois ?) suivies de quelques autres chez la tante Valentine du Pasquier, rue de Miromesnil. Son mari, Robert, ingénieur agronome, nommé en Indochine durant des années, y était probablement reparti pour régler des affaires. De l'appartement, me reste l'image d'un couloir sans fin dont une extrémité donnait sur la cuisine et l'autre sur la salle à manger.

La tante Val, ma marraine, sœur cadette de mon père, avait vécu avec sa famille à Dalat, Indochine. Ils en furent chassés par les vietminhs vers la fin de la guerre. Mes aventures indochinoises se nourrissaient de ce pays mythique où vivait cette famille lointaine qui arriva, un jour, à Larlenque, à la toute fin de la guerre, porteuse de chaussures à semelles de crêpes et d'histoires de viets, de guerre, de fuite que j'enregistrais sans y rien comprendre.

Journal mars 49. "Je m'éloigne de plus en plus des parents. Je les regarde de loin et il me semble qu'il n'y a rien de commun entre eux et moi..."

Je suis allée chez tante Val. Caroline, la cuisinière, après le dîner, m'a dit que j'avais l'air toute chose. J'ai répondu que ce n'était rien et, comme elle insistait, je n'ai pu résister. J'ai tout raconté, d'un trait au milieu des larmes, me sentant bête et malheureuse. Nous avons parlé de tout : papa, T*, Cath. Henri et il y en avait des choses à raconter, des sujets de se plaindre. J'ai pleuré dans les bras de tante Val... Caroline m'a donné un moka, une banane, une plaque de chocolat ; tante Val 2 000 F pour que Cath. mange mieux à la Sorbonne, qu'Henri ait des gâteries. J'ai tout accepté sans savoir quoi dire. Je me sentais si petite, si tremblante et sanglotante, toute secouée et très malheureuse. Lorsque je suis sortie dans la rue, j'avais une sorte de force intérieure qui me faisait respirer très fort, des énormes sanglots que je ne pouvais réprimer. Puis, ça s'est calmé tout doucement, j'étais vidée, désemparée avec mes 2 000 F en poche, honteuse et molle... Je ne peux plus supporter qu'on gronde quelqu'un, un enfant surtout.

Pourquoi forcer la voix alors qu'il serait si simple de dire les choses calmement, doucement. Pourquoi ne pas mettre de la tendresse, agir sur la sensibilité des enfants, leur expliquer clairement les choses ? L'année dernière, T* et papa arrivaient toujours en retard tandis que la tante Jeanne attendait en râlant dans sa cuisine. Rue de la Pompe, Henri et moi n'avons jamais vu la couleur du beurre alors qu'ils en avaient tous les matins au petit-déjeuner."

Ecrits sur le vif. Tous les enfants sont malheureux. Tous supposent que le champs d'à côté est plus fleuri que le leur. Que chez la tante Val, la tante Margot, la tante Françoise, les enfants sont plus heureux. Plus heureux, je ne sais pas. Plus aimés, certainement. Mais ce dont je suis sûre, c'est que n'existait pas entre parents et enfants, cette différence de statut qui chez nous se manifestait au niveau de la nourriture, du vestimentaire, de tout ce qui touchait à l'argent. Au sein de notre propre foyer, deux classes se sont dessinées, celle des colonisateurs et celle des colonisés. Très vite, sans y mettre les mots, la chose est devenue claire pour moi.

Journal 1965. "Catastrophe. Je cherche ma vie. Elle n'existe pas. Trente années de mensonges. Ma lâcheté a pris le dessus. Un instant de courage ? Je n'en trouve point. A qui la faute ? Des désespoirs adolescents trop longtemps contenus m'ont fait croire, parfois, à quelques témérités. Les forces de l'abîme submergent.

A 22 ans, je mentais encore. A trente, ma lèvre tremble quand je pense au passé. Pas mortes, les vieilles rancœurs, tout pourrait recommencer. Le pire est qu'une fois de plus, ma lâcheté y trouverait son compte. Pas morte non plus. Je suis une armée en marche contre l'ennemi n° 1, moi.

J'envie mon inconscience d'enfant, mes rires, la spontanéité de mes aveux, l'ignorance du mal. Du jour où Elle est entrée chez nous, j'ai commencé à trahir tout ce qui m'appartenait pour sauvegarder ce qui déjà ne m'appartenait plus, une manière d'innocence. La peur a eu raison de moi. Ne sachant plus qui j'étais, ou refusant qui je devais être, j'ai joué tous les jeux à la fois, ne prêtant de moi que ce qui me semblait avouable. Les mensonges m'évitaient les blessures, mes violences premières s'abritaient derrière des jeux d'apparence.

Dire qu'Elle fut responsable de tout ? Elle fut le juge implacable de toute mon adolescence. Ses remarques abruptes me laissaient en miettes... Un jour de l'été 97, comme je venais de reprendre la rédaction de mes souvenirs, une pensée étoile filante m'a traversée : "Avant même de chercher à lui pardonner à elle, c'est à moi qu'il faut que je pardonne..."

Déménagements

D'autres cousins encore, les de Bary, nous hébergèrent rue de la Pompe, XVI^e, quelques mois avant la fin de l'année scolaire 49. Hors un des fils, Maurice, qui vivait avec nous, le reste de la famille se trouvait à Madagascar où Jean-Brice, le père, dont j'ai parlé précédemment, tentait de sauver quelques têtes d'"insurgés" malgaches. J'allais sur mes seize ans. Je suivais le catéchisme au temple protestant de la rue Cortambert, je préparais ma première communion. J'étais croyante, profondément, et profondément perturbée par les contradictions flagrantes que je percevais entre le dire et le faire des adultes dont j'attendais l'exemple. Un mendiant faisait la manche à la sortie de l'église. J'observais qui donnait. Ceux qui laissaient une pièce me semblaient tout aussi coupables que ceux qui ne donnaient rien. Je me voyais appartenir à cette classe bourgeoise de par ma seule présence. Je m'en sentais étrangère et fautive.

Dans notre milieu, comme ailleurs aussi, les familles cherchaient à caser les filles. Et mieux valait qu'elles fréquentent les milieux ad hoc. Il y avait de bons partis à prendre, des héritages à sauvegarder, des fortunes à allier, des lignées à coupler. Pour fréquenter, il fallait savoir danser. Elle m'envoya suivre des cours de danse, quelque part près des Champs Elysées. Dès que je mettais les pieds dans cette salle haute de plafond et déserte, dont l'espace démesuré nous faisait très petits, les sabots dans ma tête décuplaient leur taille, je n'étais plus, alors, qu'un sabot géant, incapable du moindre mouvement, pétrifiée dans tout mon corps. Caillou. Je regardais les jeunes gens, un peu gauches, habillés de sombre,

les filles je ne sais plus, je me sentais sans force à me mêler à eux. Inapte, inadaptée. Ils avaient tous raison sur moi qui ne savais pas, ne pouvais pas.

De cette époque, de ces moments exacts, je conserve une maladive inhibition à danser. Mon corps, mes sens, mon plaisir m'invitent à la danse et je sais combien mon corps, mes sens, mon plaisir sauraient s'y prendre mais survient toujours cet instant, aigu comme une lame, où je me revois dans ce cours près des champs Elysées, où ma belle-mère m'envoie, où il me faut danser la valse, suivre le rythme, une, deux, trois, reculer le pied gauche, virevolter, tenir le coude à la bonne hauteur, ne pas trop appuyer ma main sur l'épaule de mon cavalier, ne pas lui marcher sur les pieds mais me laisser conduire par lui, légère, souple, abandonnée, alors que j'ai conscience de n'avoir ni l'habit ni les chaussures qui conviennent, que je ne suis qu'un paquet de honte, de malaise et de révolte. Possible que les jeunes gens inscrits comme moi à ce cours et dont je ne retiens pas un seul visage, étaient tout aussi gênés, et malheureux que moi... Aujourd'hui encore, je ne me permets de danser, je ne laisse liberté à mon plaisir que si un certain état d'excitation, d'ivresse ou d'euphorie me font oublier le cours de valse sur les Champs Elysées.

Un autre souvenir éclate, c'est un peu Cendrillon, c'est presque à pleurer, c'est assez ridicule et très humiliant. Je suis assise près de la fenêtre, en train de coudre moi-même, qui ne sais pas coudre, la robe de bal que je vais porter, non seulement pour le prochain bal mais pour tous les suivants. Inutile de la décrire.

Au milieu de ce peuple de jeunes bourgeois, j'étais une barbare, celle qui ne sait pas la langue. Leur aisance, leurs costumes, leurs robes, leur coquetterie, leurs manières, m'en imposaient, déroutaient mes élans, me barricadaient dans une gêne qu'au fond de moi, je transmuais en orgueil — ou fatuité — Je n'étais pas comme eux, je possédais quelque chose qu'ils n'avaient pas, une expérience, une vision, une personnalité. Je leur étais supérieure. Je les regardais de haut. A l'évidence, la robe cousue à la diable tombait mal et cela même participait de mon originalité. Je la revendiquais, j'essayais de la faire mienne. Cette audace, qui n'était même pas de mon fait, s'arrêtait là. Je n'avais pas le courage d'une excentricité avouée. Du moins, pas encore. Avions-nous droit à des boissons

autres que jus de fruits, Schweppes, ou eaux minérales ? En ce cas, la question se pose : mon goût du vin, des boissons alcoolisées — pour dégeler ma paralysie, oublier mon mal-être — ne trouve-t-il pas là son origine ? Se sentir “parmi” nécessitait un oubli de soi, une traversée artificielle du miroir.

Ces bals faisaient partie d’un rituel de classe, sorte de passage initiatique que les enfants devaient connaître pour aborder au monde des amours romantiques qui se concluraient par une alliance raisonnable. Il était difficile de s’y soustraire. Programmées et organisées par les adultes, les invitations étaient transmises aux jeunes gens par l’intermédiaire des parents. Tout refus pouvait passer pour un affront. Dès le lendemain du bal, les familles échangeaient entre elles, qui était présent, qui rencontrait qui, qui portait quoi...

Au fil des ans, j’ai compris que l’important était l’acte de présence. A mon arrivée, je quittais mon manteau, dissimulais, derrière, un sac contenant talons plats, jupe courte et chemisier. Très ostensiblement, je saluais la maîtresse de maison traversais les groupes de jeunes gens, serrais quelques mains, embrassais quelques joues. Quinze minutes plus tard, je me retrouvais au vestiaire, j’embarquais mon sac et je filais., En route vers St Germain des Prés, je trouvais un porche sous lequel je troquais ma robe de bal contre talons plats, jupe et chemisier et retrouvais rue St Benoît ou à la Rose Rouge, un ami avec qui il faisait bon boire, danser, écouter des chansons. Je rentrais tard, c’était prévu.

Mais j’anticipe. je n’en suis pas encore à cette tricherie-là. Pour l’heure, je m’initie lentement à l’exercice du mensonge sans m’y sentir encore à l’aise.

Plus j’avance avec lenteur dans l’approche de ces années 48 et suivantes et plus m’apparaît l’inadmissible. J’avais imaginé, souhaité même, l’inverse, c’est-à-dire l’admissible, supposant que la distance des ans ajoutée à celle qu’établit l’écriture permettraient de relativiser notre situation, de réduire une dramatisation que le souvenir tendrait à accentuer. Mais il ne l’accentue pas. C’est, au contraire, le vécu d’alors, tel que je le retrouve dans mon journal, qui arrondit les angles, pour s’éviter la souffrance, s’arranger avec elle, ne pas la laisser envahir puisque le soleil continue de briller, que le rire n’en a pas fini d’éclater, qu’un morceau de bonheur est dans le pré, que le passage des jours n’en finit pas de proposer des

étonnements, des surprises, des découvertes, qu'à 15, 16, 17 ans on ne peut être seulement dans l'introspection douloureuse mais aussi dans l'inspection du monde, de soi, des autres, du réel alentour.

Mais aux témoins de l'époque, proches ou lointains, passés ou présents qui m'ont dit, ou me disent aujourd'hui, que tout ça n'était pas si grave, qu'il importe de faire la part des choses, que malgré tout, nous avons la chance de vivre sous un toit doré, parmi des meubles de styles, dans un quartier privilégié, je dénie leur parole. Car la tragédie, qu'on la reconnaisse ou non, est celle du non-amour, du non-regard. Aujourd'hui, considérant ces années essentielles, initiatiques, c'est d'abord la souffrance qui apparaît comme un os gratté à blanc. Et ce texte que j'écris pour moi et pour vous, mes trois enfants, se résume à une question dont vous seuls possédez la réponse : Vous ai-je aimés ? Ou plutôt, savez-vous que je vous ai aimés, l'avez-vous senti ? Ai-je su vous aimer comme vous en aviez besoin ? Vous ai-je aidés à grandir ?

Installation

Nous emménageons rue de la Tour à la rentrée scolaire 49. L'entrée de l'immeuble ouvre sur quelques marches qu'une porte vitrée sépare du couloir aveugle. Après dix heures du soir, et quelle que soit l'heure nocturne, il faut aboyer son nom pour que la concierge, madame Daniélo, dans un automatisme à peine arraché au sommeil, tire sur le cordon qui actionne la serrure. En face, deux belles portes en bois aux moulures anciennes d'un bleu vert céruléen ouvrent sur notre appartement. A gauche, dans le hall, un escalier commun monte aux étages et à droite, le couloir fait un coude et débouche sur un jardin au fond duquel, dans un pavillon, vit une vieille demoiselle, professeur de piano. Je suis passée devant l'immeuble, récemment, la plaque y est toujours apposée : "Suzanne Guedel, cours de piano". Sa discrétion ne m'en laisse aucun souvenir. Elle nous paraissait vieille parce que nous étions jeunes. Nous avions en partage le jardin privatif

mais, contrairement à nous, il me semble qu'elle ne s'y tenait jamais. Ses élèves empruntaient l'allée longeant le mur de séparation avec l'immeuble contigu.

L'appartement est sur deux étages : au rez-de-chaussée, à gauche de l'entrée, la salon lambrissé de boiseries encombré de deux pianos crapaud en quinconce. Sur le mur du fond, au-dessus de la cheminée, un tableau monumental peint par Winterhalter, ma grand-mère, enfant, vêtue d'une robe blanche à crinoline, tenant une ombrelle ouverte dans l'allée d'un parc. A droite de l'entrée, légèrement en contrebas, la cuisine dont les fenêtres, comme celles du salon, donnent sur le jardin. En face de l'entrée, formant un seul coude, l'escalier sous la volée duquel ma BM eut l'idée d'aménager une salle à manger avec banquettes en coin. Mur et cloison de cette sorte de niche, ainsi que le dessous des marches furent, sur décision de ma BM, peints en un orange agressif qui répondait mal aux boiseries pastel avec miroirs encastrés du salon. Cette tentative de modernisme nous parut, à nous les enfants, du plus mauvais goût.

Comment, dès notre arrivée, avons-nous intégré ces nouveaux lieux, je ne sais plus au juste. Les deux années passées avaient consommé la séparation entre parents et enfants en deux mondes cloisonnés que reflétait d'ailleurs l'appartement. A l'étage, le palier distribuait d'un côté nos trois chambres, de l'autre le territoire des adultes qui comprenait le bureau du père encadré jusqu'au plafond de rayonnages remplis d'ouvrages reliés. On n'y pénétrait qu'avec un sentiment d'interdit. Au centre, la longue table Louis XIII, avec son plateau de bois massif, sombre et luisant, impressionnait, comme la bibliothèque et l'austérité ambiante. Au delà, se trouvait leur appartement, la chambre à coucher, la salle de bain et une petite cuisine où, avec leur chien, ils prenaient leurs petits-déjeuners. Même au cours de leurs absences, nous n'y entrions pas.

La cuisine, elle, nous réunissait, suffisamment éloignée du lieu des parents pour nous permettre de crier, de maudire et médire, les tintements de la vaisselle aidant également à couvrir nos voix. Car jamais, me semble t-il, nous ne nous départissions d'une certaine vigilance. La solidarité complice qu'avaient fait naître entre nous la dureté maladroite de ma BM et les silences de mon père était perçue par eux comme une menace au point que nous osions à peine nous

retrouver ensemble dans l'une ou l'autre de nos chambres. La bonne du moment partageait nos défoulements. Et des bonnes — même des “bons” — il y en eut une quantité durant les premières années de notre installation. Elles se succédaient, restaient quelques mois, rarement l'année entière. Nous, les enfants, entrions avec elles et sur le champ, en complicité comme des gens d'un même bord se reconnaissent sans se connaître. Elle créait instantanément entre nous des liens d'évidence, levait des désirs de révolte et d'insoumission qu'on laissait exploser entre les murs de la cuisine mais qui n'en franchissaient jamais la porte. Un jour, elles, les bonnes, étaient renvoyées ou rendaient elles-mêmes leur tablier.

Eva avait tenu le presbytère au Chambon, elle y avait partagé notre vie, nous avait suivis à Saint-Michel, puis boulevard Saint-Germain. Mais ses qualités de petite mère, de grande sœur et de maîtresse de maison, son ancienneté dans la famille ne pouvaient qu'exaspérer ma BM. Aucun débordement de rôle n'étant admis, elle fut renvoyée dans ses montagnes.

Rue de la Tour, il y eut Ida. Ida aux rires, aux larmes, à la colère immédiats.

Journal, 13 juin 1950. “Nous étions toutes les deux Ida et moi dans la cuisine. J'avais commencé à débarrasser la table, je descendais les deux marches, attentive à ne pas faire tomber le plateau. Je buvais deux verres de vin que les invités avaient laissés. Ida me dit : — On peut boire du vin, tu sais. Madame ne sais pas que cette bouteille existe. Regarde, j'en ai déjà bu presque la moitié.

Je regardais la bouteille sur la table couverte d'assiettes grasses, de couverts, de plats, de bouteilles d'huile et de vinaigre. — “Ca, ça fait du travail jusqu'à onze heures, c'est toujours comme ça. Tu crois qu'ils y font attention, les invités ? Ils viennent et n'imaginent pas qu'on travaille. J'acquiesçais mais je disais “C'est naturel, tu sais, on ne leur demande pas autre chose que d'être là.” — “Lequel tu aimais le plus ?”

Je n'en aimais aucun. Ils avaient crié pendant tout le dîner au point qu'on n'entendait qu'un sifflement de voix continues. Ils avaient parlé d'eux et semblaient contents. Je ne l'étais pas et je ne les aimais pas.— “Tu sais ce que je

lui aurais balancé à ta belle-mère, si aujourd'hui elle avait été de mauvais poil ? Je lui aurais dit que le travail que je fais ici vaut bien plus que six mille francs. Que c'est aux gosses de seize ans qui commencent à travailler qu'on donne ça, que le tarif normal est de huit mille francs. Tout l'après-midi, ça a tourné dans ma tête.”

Je me répétais les phrases tout bas pour moi-même. Je le sentais bien parce que ses phrases avaient l'air d'être cueillies dans un livre. Je buvais un coup à la bouteille. Ida continuait : ”Elle aurait pu prendre comme excuse que j'ai été blessée et qu'elle m'a payé le docteur mais je lui aurais dit (Ida mettait alors une main écartée sur sa poitrine et de l'autre faisait des gestes démonstratifs) Madame, vous pensez bien que si j'avais exigé le tarif normal, c'est-à-dire huit mille francs, j'aurais maintenant 14 000 F de plus depuis les sept mois que je travaille ici. Il me semble que vous n'avez pas payé 14 000 F au docteur pour les deux semaines que je suis restée malade et croyez bien que j'aurais préféré pouvoir marcher que de vous sentir travailler à ma place. Je vous assure que je suis bien bonne d'avoir accepté de travailler jusqu'à maintenant pour 6 000 F et de n'avoir demandé que 1 000 F d'augmentation que vous m'avez promis pour ce mois-ci. —”Tu as vraiment demandé une augmentation ?” Elle me répondit que oui. J'essuyais des verres et m'aperçus que je le faisais avec beaucoup de soin, sans doute parce que j'écoutais. — “J'aurais été capable de lui dire ça à cette vieille sorcière. Partout où je vais, on me dit que le tarif est de 8 000 F. Tu sais, entre bonnes dans le quartier, on se demande combien on gagne. Y'en a une qui me fait : “combien vous gagnez ?” et moi, je lui fais “Et vous ?” — Moi, je gagne 8000 frs et je compte me faire augmenter” Mais quand je lui ai dit que je ne gagne que 6000, elle en a été suffoquée et elle a dit que jamais elle ne serait restée à cette place et que personne n'est ainsi payé maintenant.”

J'allais fermer la fenêtre car j'avais peur qu'ils soient sur le balcon, et Ida parlait fort. — ”T'en fais pas, ils prennent le café. Regarde Malou, elle gagne 8 000 comme débutante, ensuite on lui donnera 10 000. Mimi qui faisait la moitié de ce que je fais, avait dix billets. Tu me crois pas ?” Je répondais que je voulais bien la croire. “Allez, bois un coup fille. Tu vois pourquoi on boit tant ? C'est

parce qu'on nous donne pas assez pendant les repas. Alors, on boit comme des trous jusqu'à ce qu'on soit saoules comme des vaches." J'aimais bien l'expression Saoules comme des vaches. "Saoules comme des vaches ! Aujourd'hui, j'ai écrit à ma sœur pour lui dire qu'ici, j'étais pire qu'en prison à Doulan. Je lui ai dit que si je n'étais pas déjà partie, c'était à cause des enfants. Tu me crois pas ? Je lui ai même envoyé votre photo. Quand je partirai, j'aurai beaucoup de peine en pensant à vous et je pleurerai souvent. Je pensais que ça n'en valait pas la peine mais ne disais rien. Parce que vous êtes vraiment très gentils et vous êtes dans le même cas que moi avec votre belle-mère."

Elle descendait justement. Elle ouvrit la porte. Je faisais semblant de chercher le plateau. Ida se taisait. Elle me dit : "Nanouche ! je t'avais dit d'éteindre toutes les lumières dans le salon quand tu aurais fini, tu n'es pas raisonnable !" Je pensais : évidemment, l'électricité, ça coûte cher et faisais toujours semblant de chercher le plateau. Elle me suivait dans le salon pour éteindre les lumières. Dans la cuisine, Ida râlait parce qu'il y avait trop de travail. "Oh, Ida, ne râlez pas tant, ça arrive partout que, de temps en temps, il y ait plus de travail."

Je pensais qu'elle avait raison et qu'Ida râlait beaucoup. "Vous savez, Madame, il me semble que je fais assez bien le travail pour les 6 000 F que je gagne... — "Ida, ne m'ennuyez pas avec ces histoires. Vous vous êtes couchée deux semaines et vous êtes bien reposée comme ça." Je balayais les miettes de la table dans l'idée de jouer à celle qui n'a rien à voir avec cette question. Ma belle-mère est remontée, je revenais dans la cuisine et fermais la porte bleue. Ida dit "Tu te rends compte, je le lui ai sorti. Je lui ai dit comme ça, c'est pas pour les 6 000 F que je gagne. Que veux-tu, je suis ronde. On dit bien que quand on est rond, on dit tout ce qui vous passe par la tête et je l'ai dit. Je suis franche, moi, je dis les choses."

Elle a saisi la carafe de cristal et le bouchon est tombé dans l'évier. Deux morceaux du bouchon dans l'évier. — "Qu'est-ce qu'on va faire ? — Je ne sais pas."

Elle riait, regardait le bouchon, la fenêtre. — “Tu penses que je ne vais pas le lui dire ? Je vais le jeter, personne ne dira rien. Allez, je le jette, je m’en fous, elle pourra gueuler, moi, je m’en fous. D’ailleurs, elle n’a rien à dire, de la vaisselle, elle en a déjà cassé.”

Ida ouvrit le placard où se trouvait la poubelle, y jeta les deux morceaux du bouchon. — “Il est mort, il est mort ! Si on te demande où il est, tu diras que tu n’en sais rien.”

Elle faisait de grands gestes devant la poubelle comme les Arabes à un enterrement. — “On met la boîte à camembert par-dessus et rien ne se voit. Allez, raus, je suis ronde.”

Je l’étais aussi.”

Paroles d’Ida, paroles de jeune bonne d’un peu plus de vingt ans, sortie de prison (pourquoi ?) engagée au rabais ou par charité. Paroles prises sur le vif. J’allais sur mes dix-sept ans. Ida resta encore le temps de l’été puis disparut, sans doute renvoyée. Il y eut une Jeanine ou Liliane, blonde, le cheveu maigre, la peau diaphane, fille mère d’une petite fille sans doute blonde et diaphane comme elle, constamment souffrante et particulièrement au moment de ses règles si douloureuses qu’elles l’empêchaient de travailler. Sa nature la faisait timide, effacée. Elle ne se plaignait qu’au temps de la menstrue. Comme Ida, elle nous aimait beaucoup et ne se confiait qu’à nous. Mais trop d’absences à la tâche pour cause d’enfant et de douleurs menstruelles ont dû lui coûter son renvoi. Suivit, mais dans quel ordre, un jeune bulgare sans doute échoué à la Cimade, à qui mon père proposa le poste d’homme de ménage, de passage. Un qui pourrait passer le balai et le torchon de temps en temps. Il s’appelait Boguswav, forte charpente, des bras de scieur de long, une gueule large aux yeux verts. Il avait très vite appris trois mots : “je t’aime...” et moi, j’en héritais. Comme du reste. Des baisers entre ses coups de balai. Des vrais baisers, comme jamais avant, la langue et tout. Si je n’avais pas encore une “conscience de classe”, j’étais, dans ma révolte, fortement consciente des différences. Mon éducation protestante m’entraînait vers la pitié, la culpabilité, la charité. Boguswav était malheureux, seul, sans famille, sans femme. Je me prêtais à ces baisers (mon premier homme).

Je n'aimais pas. Je trouvais ça un peu dégoûtant, pas vraiment agréable mais j'acceptais, pour lui, pauvre, seul, démuné. Et contre mes parents. Ce contre étant, peut-être, la part la plus jouissive. Sensation de transgression. Sexe, argent, politique, sujets tabous. Là, je transgressais, timidement, mais je transgressais. Boguswav ne dura pas. Remplacé par un autre "homme de ménage", Michel, russe, vieux, les cheveux blancs, la peau pâle et une larme de rhume qui lui pendait toujours au bout de son long nez. Peu de souvenir de lui. Mon frère interrogé, me raconte qu'il lui donnait, sur le carrelage de la cuisine, des leçons de patinage à glace, balançant derrière son dos ses bras maigres et, de tout le corps jusqu'aux pieds, imitant le chaloupement du patineur. J'avais souvenir de lui, de sa peau grise, je cherchais son prénom. Un soir, tout récent, il éclata dans ma mémoire. Brusquement, sans avertir, il fut là, Michel.

Il semble qu'il y eut ensuite, une Alsacienne, rescapée de Buchenwald, passablement dérangée. Elle vola des bijoux. Mon frère en fut accusé. Ma BM nous divisa plus encore, prenant à partie les filles contre le fils. Le fils voleur, menteur. L'anathème était effrayant. On vagabondait dans le déchirement entre une parole adulte qui impressionnait et celle du frère impossible à mettre en doute. Mais le doute était posé, distillé. Les échanges entre chambres s'en trouvèrent plus surveillés qu'avant. Il fallait, pour se parler, des subtilités de clandestins. Je crois avoir, un temps très court, hésité — Henri, au lycée Jeanson de Sailly, faisait les 400 coups — mais voler, trafiquer, n'était pas dans sa nature, ne ressemblait pas à nous. Cette histoire sordide massacra. Je ne sais si ma BM reconnut, put reconnaître, la responsabilité de cette folle rescapée des camps, si cela se sut, si le doute sur mon frère subsista, comment l'affaire trouva sa conclusion. Une fois encore, le silence du père, l'énorme silence qui donnait à l'autre la parole, une parole contre laquelle nous étions si mal armés.

Belle-mère

Elle devait avoir quarante ans passés quand elle s'installa avec nous. C'était, pour moi, une femme sèche, aux traits durs, le nez bourbon, bossu au sommet de l'arête étroite. Son regard transparent et glacé, sa voix cassée découpent la réalité en catégories définitives. Son rire éraillé, trop bruyant, déchire quelque chose en moi. Jeune, adolescente mondaine, elle avait dû avoir du charme - et, me disait Daniel Guérin, l'historien libertaire qui avait connu sa famille, de l'humour et de la gaieté - avec ses magnifiques cheveux bouclés d'un blond cendré, ses petites dents rangées comme des perles, ses mains très fines, une silhouette agréable. Quels furent ses amoureux, en eut-elle ? Pourquoi à quarante ans n'était-elle pas déjà mariée ? Tendances homosexuelles, peut-être, dont pareillement on aurait pu soupçonner son frère au physique mou de dandy ? En 42, elle s'engage comme ambulancière dans les AFAT (Auxiliaires Féminines de l'Armée de Terre) suit la campagne d'Algérie puis celle d'Italie où elle est accidentée. Elle en garde une profonde cicatrice qui lui barre le menton. Se retrouve en Autriche où elle tient une librairie française. C'est là où mon père la rejoint, de là où se nouent — ou se renouent car l'un et l'autre se connaissaient avant la guerre - ces liens qui les amèneront à la décision du mariage, au bout de longues hésitations liées à leur appartenance à des religions différentes. Le mariage, pour mon père, entraînait l'abandon de sa mission à laquelle il avait beaucoup sacrifié puis beaucoup donné. Aux plus proches, comme à la tante Elisabeth, il fit part de son choix. Il en rendit compte aussi au pasteur Maury, un homme remarquable qui avait parrainé son engagement et qui, seul peut-être, exprima son désaccord.

Elle n'avait pas d'autorité, elle était autoritaire, deux notions radicalement opposées. Elle décréait des modes de conduite, imposait des choix, assénait des avis qu'aucun argument sérieux n'étayait et qui souvent allaient à l'encontre du bon sens ou de notre éducation antérieure. Quand les ordres ou les remarques me paraissaient trop absurdes, le fou rire me gagnait, impossible à juguler. Je ne savais plus ensuite ce qui l'avait provoqué. Elle le supportait mal. Son regard bleu banquise se fichait dans le mien, le vrillait jusqu'à ce que je baisse les yeux. Au début, je ne comprenais rien à ce regard, m'accrochais à lui, incrédule,

ignorant ce qu'il attendait de moi. Sa parole péremptoire s'inscrivait dans le bleu polaire de ses yeux qui me faisaient mal, que j'avais du mal à soutenir. Je baissais les miens, lui abandonnant la victoire et l'illusion de ma soumission. Mieux valait éviter son regard et louvoyer. Mon père aussi, j'imagine, l'avait compris. Il louvoyait, abdiquait. Sa voix se tortillait, s'enroulait autour de petits mots qui sonnaient assez ridiculement dans sa bouche : "Mon Toto, ma Tottote, mon Tottillon..." J'en ressentais de la gêne, presque une honte. Quelque chose, là, ne lui appartenait pas. La violence des réactions de ma BM, son autorité cassante, voire hystérique devaient lui faire peur comme à nous. Il s'y soumettait pour échapper, peut-être, au risque de devoir prendre notre parti ce qui l'eût opposé à elle. Sans personne pour nous défendre, nous bricolions nos propres armes selon nos natures. Les miennes passaient par le mensonge, celles de Catherine étaient beaucoup plus frontales. Quant à celles d'Henri, bien plus jeune, elles se traduisaient, entre autres, par une indiscipline scolaire qui le fit renvoyer de plusieurs lycées.

Pourtant, du temps où mon père et elle n'en étaient qu'au stade de la correspondance, elle l'avait averti : J'ai besoin d'être tenue, dominée, sans quoi mon caractère autoritaire me déborde... en termes approchants et à plusieurs reprises. Mais François était un doux. Il fut, à ce qu'on m'en a dit, un jeune homme charmant et cultivé, un rien dandy, plutôt joli garçon et/mais un enfant exceptionnellement sage et obéissant. Son exemple nous était rapporté en toute occasion d'indiscipline. Cette manière qu'il avait de toujours répondre "oui, maman" sans discussion, éclaira pour moi l'attitude qu'il adoptera avec notre BM. François était peut-être un doux mais - et plus vraisemblablement - un faible que sa propre violence effrayait. J'ai vu se manifester celle-ci, rarement mais je l'ai vue, contre l'un ou l'autre d'entre nous. Elle explosait sans contrôle, surgie du tréfonds inexploré de lui-même. Il devenait livide, tremblait de tout son être si longtemps contenu, sa voix déraillait dans les aigus. Puis, très vite, comme s'il venait de croiser le diable, il faisait violence à sa violence et l'étouffait sous l'édredon des bonnes manières et des conventions acquises.

Il avait repris du travail. Pour poursuivre dans la voie de sa vocation, il était entré à la Cimade, un organisme humanitaire créé avant la guerre pour venir en aide aux apatrides et aux réfugiés que les événements avaient laissés au bord de la route. Il y occupait le poste de codirecteur aux côtés de Madeleine Barrault, petite femme ronde et rayonnante qu'en 1989 j'avais été interroger sur mon père. Je pense qu'il n'y est pas resté plus de deux ans. Le salaire ne devait pas dépasser de beaucoup ce qu'il percevait comme pasteur et ne pouvait satisfaire aux besoins de mondanités de sa femme. Quant au prestige de la situation, il était nul et n'offrait à ma BM que l'occasion d'un surcroît d'admiration pour le sacerdoce de son mari.

Il est très probable qu'à l'époque, nous vivions davantage sur sa fortune à elle que sur les revenus de mon père. Ce qui peut expliquer bien des choses. Nul doute que cette femme fut atteinte d'avarice pathologique avant même de croiser notre chemin. Certes, elle avait choisi de vivre avec mon père, pas forcément avec nous. Son rôle de "substitut maternel" l'obligeait à nous avoir sous son toit mais pas jusqu'à nous vêtir et nous nourrir convenablement. Plus qu'une volonté de sa part, il y avait sans doute une ignorance profonde de la réalité des enfants. La charge que nous représentions pour elle ne fit qu'aggraver sa maladie d'avarice. Pourtant, il lui fallut combiner celle-ci avec son goût des réceptions. Mais, sans expérience ni pratique, elle cuisinait mal et à bon marché. La bonne du moment était-elle trop mal payée pour refuser ce qui n'entrait pas dans ses fonctions spécifiques comme, par exemple de cuisiner ? Les pizzas, les soufflés, les tartes aux légumes remplaçaient la viande. Les invités mettaient la minceur du repas sur le compte de l'originalité de leur hôtesse, ou sur ses velléités artistiques qui excluaient les pratiques ménagères.

Dans le cercle de ses amis, j'avais le sentiment d'être sans passé ni origine, de n'être née que de leurs regards. Des amis de mon père, point - ou si peu - à croire que la mort de ma mère, la guerre, son pastorat les avaient dispersés, éloignés, évacués. Les membres de la famille étaient rarement conviés.

Au cours de ces repas, je note à quel point chacun porte un masque. Nous aussi, les enfants, nous composons, contraignons nos sourires, édulcorons notre

parole. Nos visages sont lisses comme des galets. La peur gouverne. La parole de mon père, ses attitudes sont, elles aussi, masquées. Il lâche des mots, des exclamations légères et translucides, sans plus de poids ni trace que les premiers flocons de neige sur le bitume. Ma BM, elle, a une parole qui non seulement lui ressemble mais lui appartient. Une parole sécateur qui tranche sans fondement entre le Bien et le Mal, la Bon et le Mauvais, le Vrai et le Faux, à laquelle s'ajoutent des réparties, si incongrues souvent, que l'assemblée sourit, charmée et dégagée de toute observation critique. Seule parmi nous, elle avance sans masque, ignorante du doute, de l'hésitation. Elle est tout entière dans ses éclats de voix rocailleux, son rire disproportionné, qui envahissent la table, font passer le goût aigrelet du vin bon marché et celui brûlé de la pizza : "Ah, chère Tottote, cette pizza, comme c'est original !" Ma BM balance son rire en cascades : "Je l'ai encore oubliée dans le four ! Mais elle n'est pas mauvaise, on la mange !" Ainsi font les reines et les impératrices : la pizza est brûlée mais elle est bonne.

Ma BM vit dans l'instant, dans l'immédiateté brute de l'instant où la parole non maîtrisée peut apparaître pour les uns le comble de la spontanéité, voire de la sincérité, et pour d'autres - ceux qu'elle gouverne, la bonne, nous - comme une armée de couteaux qui nous laisse le cœur en lamelles.

Journal, mars 1950 . "Aujourd'hui, M. m'a fait une grande blessure... se refermera-t-elle jamais ? La coupe a débordé. Il y a longtemps que je n'avais tant pleuré... Jamais mes parents, mon propre père ne rentreront dans ma vie intérieure. Jamais, ils ne verront clair en moi car, devant eux, je ne serai que mensonge... Henri, Catherine et moi serons toujours étroitement liés, en n'importe quelle circonstance. Où que nous soyons, nous serons présents l'un envers l'autre..."

Colère, rancœurs muettes, fermées. Ces gens qui, chez nous, passent l'espace d'un thé ou d'une soirée, qui s'extasient sur la pizza ("quelle originalité !), sur la couleur orange de notre coin à manger ("quelle audace !") ou sur l'agencement du salon (quel goût !) ne voient rien, n'entendent rien. Implicitement, obligation nous est faite d'afficher un bonheur de vivre :

Journal, mars 1950 . “Pour eux, où qu’on soit, quelque temps qu’il fasse, on doit être heureux coûte que coûte, sinon, il faut donner des explications si longues et si pénibles...”

Ainsi, amis, parents, enfants s’y retrouvent : nos sourires épinglés lèvent toute velléité de questionnement et, sans questions, pas de réponse. S’engager de notre propre initiative dans des explications même timides, équivaldrait, nous le pressentons, à ouvrir la boîte de Pandore et à laisser s’échapper des maux pires — et jusqu’à l’espérance — entraînant l’ébranlement d’un système de règles et de conventions qui maintient chacun à sa place pour la plus grande tranquillité des adultes. Reste alors à poursuivre un double jeu qui nous fait mal, qui surtout nous fait honte car il sous-tend notre soumission et la peur que nous avons d’Elle. Honte complexe, diffuse, difficile à nommer. Honte dont je ne vois pas d’équivalent autour de moi et qui la rend plus inavouable encore. Honte de la honte. Assez vite, j’ai eu besoin de me persuader que nous n’étions pas un cas, que tous les rapports entre parents et enfants ressemblaient aux nôtres, que si des trêves existaient, la guerre n’en était pas moins au cœur des relations. Si d’occasion, je croisais une famille où une même langue semblait circuler d’une génération à l’autre, je tentais toujours de débusquer la faille, le mensonge sur le point d’affleurer et même d’exploser.

Au cours de ces soirées, il m’arrive de faire de la comédie des bonnes manières et du sourire forcé, un exercice de voltige dont je vérifie l’effet aux réactions de mes voisins de table. C’est, évidemment, sans compter sur l’indifférence qu’ils me portent, soucieux qu’ils sont d’exprimer leur avis sur les dernières parutions littéraires, l’exposition en cours ou le concert annoncé. Une tempête se déchaîne sous mon crâne. Ces gens-là sont ignares, ne comprennent rien. Rien de cette vérité violente, fabuleuse que grâce aux poètes, je suis en train de découvrir. Ils ne soupçonnent même pas son existence, dénaturent la beauté, l’art, la poésie, ignorent que “la vraie vie est ailleurs...”, que moi “je boirai des liqueurs fortes comme du métal bouillant”, que “mes étoiles, au ciel ont un doux froufrou” et que je tire sur mes lacets, “un pied contre mon cœur”. Je suis seule,

auréolée par l'orgueil éblouissant de mes certitudes et par ma haine de tous ces sourds, aveugles et bavards. Je m'aime de ne pas les aimer.

Adolescence

Juin 98. Passé la soirée chez Henri. Belle fin de journée, grosses chaleurs retrouvées. Son jardin plein de couleurs vibrantes, vivantes. Lui, un peu amaigri, soufflant d'emphysème. Insensiblement, nous nous laissons entraîner à évoquer l'enfance. Je parle de mes écrits, les dernières notes en particulier. Reviennent en force, chez lui comme chez moi, les mots de mensonges, peur, honte, haine dont les effets nourrissent nos années de vie rue de la Tour. J'avais peur d'en remettre ou même d'inventer, de dramatiser dans mes notes précédentes. Il m'a permis de confirmer. Vis à vis du père, son verdict est beaucoup plus radical et violent que le mien : "c'était un salaud". Explication : "qui n'a su, à ce point, regarder ses enfants est un salaud." (En février 50, seize ans et demi, j'écrivais dans mon journal : "Ca se remarque tellement ce manque de tendresse pour ses enfants, ce désintéressement presque total, que c'en est risible...")

Henri me raconte qu'un jour, à ses dix-huit ans, Elle a fait le geste de le frapper. Mais il avait grandi, il mesurait déjà plus d'1 m 80. Sur les marches de la cuisine, ma BM et lui se trouvaient face à face. Il lui a pris les mains, déjà atteintes de rhumatismes, les a serrées (broyées, dit-il) dans les siennes. Elle est devenue toute blanche, n'a rien dit. Depuis ce jour, elle n'a plus jamais cherché à le dominer. Le père, lui, demeure toujours absent. "Que trois enfants aient été à ce point dans la haine n'est plus une question de caractères individuels. Autrement, on peut toujours se dire que l'un d'entre eux, etc."

"Le temps de la rue de la Tour fut celui du grand tournant" dit-il avec raison.

Aborder ce temps-là sera une tâche plus laborieuse. L'humour vient moins facilement sous la plume. Dans ces années adolescentes, le regard se porte davantage à l'intérieur de soi que sur le monde alentour, le temps de l'innocence

est passé. Le Moi, éclaté et alourdi à la fois, prend eau de toutes parts dans un grand tourbillon de sentiments. Je ne sais par quel bout me prendre, dispersée aux quatre coins de moi-même par des forces contradictoires, désordonnées. A l'école, je cours après la reconnaissance par des attitudes provocatrices, des devoirs (de français en particulier) qui vont de la nullité à l'originalité la plus déplacée. A la maison, me perds dans la honte et la haine de moi, me plie et me replie dans des tissus de mensonges, quémande l'attention de la sœur aînée, toujours trop lointaine, trop admirée. Et je cours aussi après l'Amour dans la peur absolue de l'amour.

Mes cahiers "défense d'entrer" s'accumulent. J'écris, tout le temps, partout. Mes états d'âme parfois, rarement les conflits familiaux, toujours des projets, des ébauches de nouvelles, des esquisses de personnages en quête d'histoires et surtout mon ambition démesurée de devenir écrivain. Mes cahiers sont truffés de déclarations radicales : Je tends à la Beauté, à l'Harmonie de tout !.. Ce qui manque à ma vie, la beauté... Je ne vieillirai jamais !.. L'amour me manque, je suis étouffée par ce vide qui me déborde... Je hais le travail scolaire, il m'est insupportable mais j'aime les couleurs qui éclatent, qui crient, qui réchauffent. J'aime les éclatantes couleurs... Avec mon héros d'Indochine dont le récit remplit quatre à cinq cahiers, je prends mes distances d'autant que, ayant suivi la même évolution que moi, il m'est difficile de l'emmener au-delà du point où j'en suis, à savoir que, comme moi, il a quitté l'enfance et qu'il veut devenir écrivain...

"On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans...", Rimbaud pulvérise Serge Dallens, sans transition. J'engouffre tout, j'apprends par cœur, je ne comprends rien, je plonge dans l'ivresse des mots, aveugle et béate. Dans la chambre contiguë à la mienne, séparée par la tenture, Catherine reçoit des amis, des cousins de son âge. Je les entends refaire le monde à coups de citations, bousculant les textes, les tirant à la mesure de leurs admirations, de leurs contestations. J'enregistre, mémorise, répète. Ensuite, avec une superbe imbécile, je rapporte ce savoir dans ma classe auprès des jeunes filles qui s'en foutent complètement.

Je vais écrire, j'écrirai, je deviendrai écrivain... Toutes mes énergies se concentrent là et désertent joyeusement les contraintes scolaires. Jusqu'alors, il me suffisait de me glisser dans une autre vie, de la coucher sur pages quadrillées, manière de lui assurer une mémoire, une trace. Aujourd'hui, au bord de mes dix-sept ans, je vise le métier, la fonction, le titre. J'aime tous les écrivains et tous les livres me semblent dignes de respect.

Je veux écrire, je deviendrai écrivain. Sur mon écran interne, je passe le film en boucle : cigarettes et alcool nocturnes devant les pages noircies et raturées, étalées sur ma table. Certaines jonchent le sol. Un léger voile au poumon, passage obligé. Les premières heures du jour me trouvent épuisée, le profil écrasé sur la phrase en suspens.

Journal, juin 50. "Je pense à mon roman. Je ne veux pas en faire un livre, c'est-à-dire de la matière à imprimer. C'est d'abord un travail de style, de création, une base sur laquelle élever une forme comme un édifice..."

Ce matin, je demandais à Henri "que j'écrive te paraît naturel ou extraordinaire ?" Il réfléchit, puis "C'est naturel pour ce que tu es mais extraordinaire pour ce que tu as été" (il n'avait pas douze ans).

Octobre 50. "J'ai si peu envie de travailler, seulement écrire, écrire à en avoir la tête brisée, à ne plus avoir de tête du tout..."

Les pages de mes journaux débordent de cet appel à l'écriture qui souvent s'auto-nourrit sans besoin de se donner un terrain d'application. Je cherche la vie dans les mots. Le réel est un leurre. Je commence un roman, Marc, dont la situation est très exactement inversée par rapport à celle que je vis. Les protagonistes en sont un fils et sa mère dans des relations frôlant l'inceste. Cocteau dont je découvrais et dévorais les livres n'était pas loin. Je me projette dans le désir immensément naïf de gloires à venir.

Une occasion m'en offrit les prémices : au printemps 1950, l'hebdomadaire protestant Réforme ouvrit un concours de nouvelles sur un thème qui, me semble-t-il, avait à voir avec Noël. Je décide avec Claude — ma seule amie de l'époque, de cinq ans plus âgée que moi — d'y participer. En octobre 50, nos deux textes parurent, premiers prix ex æquo, en première page. Une note

accompagnait le mien “nous lui promettons des succès littéraires”. Ma voie s’est inscrite là, évidente, irrémédiable. Contre tous — mes parents, leurs amis, mes professeurs, mes camarades de classe — j’avais gagné, j’existais, couronnée d’une auréole en lettres de feu qui m’isolait orgueilleusement et délicieusement des autres : “je ne suis pas des leurs, ils ne peuvent me comprendre, que m’importe ce succès dont ils me croient si fière, seul désormais importe le travail..” Avec une superbe intérieure et invisible à l’œil nu, je me drapais dans les affres des créations à venir.

Peu après mais sans rapport avec l’événement, un ami de ma sœur, Gérard Patrice, me traita de “petite bécasse pourrie de littérature”. C’était vrai et faux, juste et injuste. En un sens, il avait raison : j’avalais tout, sans discernement, tout ce que m’offrait la bibliothèque de mon père, en gros tout ce qui constituait la culture contemporaine de nos parents, Gide, Bernanos, Mauriac, Maurois, Fournier, Rivière, Carco, Corbière, Daudet, à quoi s’ajoutaient les auteurs, poètes souvent, dont j’entendais les noms et les textes de l’autre côté de la tenture séparant ma chambre de celle de ma sœur et ceux conseillés par Claude. Impossible de tous les citer. Trois courants de passion prioritaire coexistaient sans contradiction : Dostoïevski, Green, Cocteau ; ce dernier seul exerçant une influence avouée sur mes écrits. Chez Green, c’était avant tout le Journal qui me portait à des introspections similaires quant à mes ambitions d’écritures et à la poursuite de mon propre journal dans une sorte d’identification questionneuse, chercheuse d’un au-delà, d’une foi, de soi. Chez Dostoïevski, c’était enfer, damnation, salvation et jungle de sentiments d’humanité extrême et d’extrêmes contradictions. Chez Cocteau, je rencontrais, je crois, l’ambiguïté, le charme, un funambulisme qui me convenaient, quelque chose aussi qui devait participer de mon androgynie d’alors, de ma non-latéralisation, ce que j’appelle mon inachèvement.

Journal, décembre 50. “C’est ce que je porte d’inconnu à moi-même qui me fait moi. C’est ce que j’ai d’inhabile, d’incertain qui est bien moi-même. Ma faiblesse, ma fragilité. Les lacunes sont ma base de départ. Mon impuissance est mon origine. Ce qui me contraint n’est pas moi.” Monsieur Teste. Valéry.”

Mon approche de la culture, à cette époque, était triple. Trois exemples m'étaient proposés :

Celui de mon père me racontait que la culture n'aidait en rien à vivre, à comprendre le monde, à s'y engager. Qu'elle existait en tant que telle, loin des réalités humaines et prosaïques. Elle se plaquait sur l'individu comme une feuille d'or qui, bien frottée, bien lissée apportait comme un surplus d'être à un petit cercle d'individus qui se donnaient illusion d'existence par le biais de ces excroissances culturelles.

Celui de Catherine qui, comme un plongeur découvre les océans, entassait autour d'elle des merveilles qu'elle partageait, triait, dépouillait avec ses amis. Chacun, tour à tour, puisait dans un tas de mots, phrases, vers, sentences, épigrammes, disposés autour d'eux comme des pierres précieuses qu'ils élevaient dans la lumière de leur toute jeune intelligence, de leur naissante curiosité, avec étonnement et admiration

Celui de Claude, pour qui la culture était comme un champ aussi vaste que la terre et l'univers, qui permettait d'apprendre à marcher, à chercher, à semer, à récolter, à construire, à aimer, à tracer des sillons. La culture n'était qu'un outil.

Il va sans dire que, si ces trois exemples influaient sur moi, c'est avec celui de Claude que je me sentais en accord.

Claude

J'aime Henri. Un étroit palier sépare nos chambres. Il y a danger à nous y retrouver. A tous moments, Elle peut entrer, nous suspecter d'une coupable connivence. Nous évitons même de nous parler. Il me dit que lui aussi écrit un "carnet de bord" "parce que les gens heureux n'ont pas besoin d'écrire, ils sont heureux et c'est tout. Mais les gens qui, au fond d'eux, ont quelque chose de triste ont besoin de l'écrire et quand ils l'écrivent, ils sont encore un peu tristes..." (sic).

Catherine, retour de Suède après une année d'absence, s'est inscrite en classe de propédeutique à la Sorbonne. Elle rêve de théâtre, suit des cours en cachette. Je l'aime, d'un amour admiratif, jaloux, exclusif. S'en doute-t-elle ? Elle possède une culture, elle sait parler, elle sait sourire et même séduire. Je ne sais ni parler, ni sourire. Je l'écoute, je la copie, je l'envie. Je jalouse les facilités qu'elle a, que je n'ai pas. J'aimerais posséder son charme, son humour, son intelligence, sa sensibilité. Face à elle, je continue à ressentir cette impression d'inachèvement, de brouillon. Je m'agite devant elle, je brasse de l'air et mes gestes sont maladroits, désordonnés, immatures.

Journal, juin 1950. "Ce soir, j'ai senti pour une des rares fois dans l'année le vrai rire de Catherine qui sonnait clair, sans fausse note. C'était agréable. Je voudrais participer à quelque chose avec elle, que nos vies aient un point commun... Elle a des amis, j'ai les miens ; sa chambre et j'ai la mienne, son vélo et moi le mien. Nous n'avons rien de commun. Elle m'est utile et je ne le lui suis pas. Elle m'apprend et je l'écoute sans rien lui donner en échange. Elle fait semblant de s'intéresser un peu à ce que je dis mais elle y mêle toujours de sa propre expérience sans essayer de comprendre la mienne. Alors, je sens combien ce que je lui raconte ne vaut pas d'être dit. C'est dommage..."

Elle récite Phèdre, Bérénice, Andromaque, Violaine. Elle lit beaucoup. Elle écrit des poèmes. Elle a beaucoup d'amis. Moi, je n'ai que Claude.

Claude avait été ma cheftaine du temps des "Eclaireuses". Elle habite à quelque trois cents mètres, dans la même rue, un pavillon de briques roses, chez sa mère psychanalyste, remariée à un médecin dont elle a eu trois autres enfants. Majeure (21 ans à l'époque), étudiante en médecine, Claude est financièrement indépendante grâce à l'héritage de son père décédé. Elle occupe deux pièces au premier étage ; l'une, sorte de bureau-fourre-tout donnant sur la rue, l'autre, sa chambre, ouverte sur le jardin. Je la retrouve là aussi souvent que mes mensonges me le permettent. Je sonne. L'antique grand-mère polonaise tassée par l'âge et les rhumatismes m'ouvre la porte. Elle me sourit en tordant ses doigts déformés et, sans rien dire, trotte vers la cuisine. Je suis chez moi. Je n'ai aucune explication à donner et ce fait légitime ma présence dans cette maison.

Dès le seuil, je lâche mes peurs. Je ne suis plus opaque et morcelée mais rassemblée et légère. Je monte à l'étage. La chambre de Claude sent la pomme. Je m'allonge sur le lit, fume la Bastos interdite, mange une pomme. Ce rituel est garant de mon bien-être, de ma très fragile liberté.

A l'heure du dîner, Claude nous monte un plateau. Elle prend rarement ses repas avec sa famille. J'envie son indépendance et jusqu'à la manière un peu rude qu'elle a parfois de traiter sa mère ou sa grand-mère. J'aime Claude. Elle est mon amie, la seule. Nous échangeons nos "journaux". Dans la marge de mes pages, elle pose des points d'exclamation, ou bien deux traits verticaux qui soulignent la communion des sentiments, ou encore quelques mots qui commentent, expliquent, sans jugement.

Journal, 2 Juin 1950 (écrit dans la marge). "Je crois que tu veux trop vite écrire un livre. Il faut avoir beaucoup de fruits pour écrire un vrai livre. Tu es trop jeune. Tu as bien plus d'expérience que les filles de ton âge mais ça ne suffit pas. Ne sois pas si pressée, tu n'en sortiras rien. Car tu sais voir de toi-même ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, tu verras que ce que tu fais n'est pas aussi bien que tu le voudrais... Ecris mais ne veuille pas écrire tout de suite le plus beau..."

Elle possède une sagesse tranquille, ancrée dans le réel que je n'ai pas. Ses cinq années de plus que moi, que toutes deux nous ignorons, n'en sont pas seules responsables. Elle lit beaucoup. Elle approche les auteurs comme des amis, qu'ils soient morts ou vivants. Entre elle et eux, elle établit un rapport de connivence, de proximité humaine. Grâce à elle, je découvre Dostoïevski, Hermann Hesse, Stefan Zweig, Katherine Mansfield et aussi Julien Green dont la lecture passionnée de son journal stimule l'écriture du mien.

J'entraîne Claude au cinéma. Mon argent de poche, très mince, dépasse rarement la semaine. Claude paie ma place ; ainsi pendant des années, au théâtre, aux ballets, au cinéma. Quand nous prenons le métro, je tremble d'y croiser mes "parents". Je suis censée étudier chez une camarade de classe. Si le temps le permet, nous nous déplaçons sur son solex, moi derrière à califourchon. Nous traversons Paris. Mes identifications passionnées, mes rêves de gloire, mes fantasmes d'amour se sont nourris chez Carné, Duvivier, Bresson, Autant-Lara,

Cocteau, René Clair, Vigo, et aussi John Ford et Lubitsch. Je me persuade que si je parviens à sourire obliquement comme Gérard Philipe et à infléchir ma voix d'une légère nasalité, j'obtiendrai sur les autres le même effet de séduction qu'il exerce sur moi. Je remarque que dans *Une si jolie petite plage*, *Le diable au corps*, *La beauté du Diable*, il brise dans sa main un de ces verres à pied de bistrot sous l'effet d'une forte pression intérieure. Du sang coule le long de sa ligne de vie, ou de chance. J'aimerais connaître une émotion aussi intense pour pouvoir faire la même chose dans un mélange dosé de naturel et de théâtralité. (Lors d'une réception à la maison, par exemple ?) Avec Edouard Dhermite et Nicole Stéphane, dans "Les Enfants terribles", je traverse l'immense salon désert et baigné par la lune en tirant derrière moi mes draps de lit comme une traîne de noces tragiques et me récite en voix off "L'enfance imagine tout de suite le pire mais ce pire ne lui semble guère réel à cause de l'impossibilité où elle se trouve d'envisager la mort..." tandis que quatre pianos font concerto dans ma tête. En général, je revois les films quatre à cinq fois, et plus de dix fois "Les Enfants du Paradis", jusqu'à en connaître chaque réplique, chaque musique.

Nous découvrons les ballets de Roland Petit où chante et danse Zizi Jeanmaire. Je garde encore en mémoire certaines mélodies et paroles : "Tu s'ras putain, ma fille ; tu s'ras voleur mon gars ; faut pas jouer de la manille, papa fit avant toi..." Les spectacles de la compagnie Renaud-Barrault, ceux de Grenier et Hussenot, les mimes de Marceau (avec Gilles Segal, que je revois à Belle-Ile), les tours de chant des Compagnons et ceux des Frères Jacques où je retenais en particulier les chansons de Prévert et Cosma. Je les chantais à la maison. Ma BM, un jour, m'a posé la question : "D'où connais-tu tous ces airs ?" Sur le champ, j'ai dû inventer : j'allais les écouter au Prisunic où ils passaient en fond sonore. Ravie, ma BM colportait l'histoire auprès de ses amis. "C'est tordant !" disait-elle de sa voix cassée, et moi, à coups de mensonges, je gagnais quelques faveurs à ses yeux. Parce que, il faut bien l'avouer, toute faveur était bonne à prendre et apportait un répit à la pression constante. Peu importait si le prix se payait de la crainte qu'elle n'aille vérifier le fond sonore du Prisunic. Elle était assez naïve et méconnaissait trop les pratiques du moment (jamais un magasin comme Prisunic

ne se serait servi de Prévert et Cosma comme musique d'ambiance). Plus l'histoire était grosse et plus j'avais de chance d'être crue.”

Au retour, la nuit, Paris était à nous, ses rues, ses places vides que nous traversions à pied ou en solex. L'espace, le vent, la vitesse. J'étais partagée entre un sentiment de bonheur, d'exaltation même, auquel participaient, en force, le plaisir de l'interdit et la terreur d'être découverte après avoir aboyé mon nom dans l'entrée de l'immeuble, arrachant madame Daniélo à son sommeil pour qu'elle tire sur le cordon et ainsi débloque la serrure de la porte qui claque dans le silence. Panique et jouissance de l'effroi.

J'avais toujours des excuses en réserve. Dire la vérité revenait à avouer : — que j'étais sortie pour mon plaisir et non pour mon travail scolaire. que j'avais passé la soirée avec Claude que, sans la connaître, Elle n'estimait pas, jalouse sans doute d'une amitié et d'une confiance qui lui échappaient. Nos rapports l'intriguaient, l'embarrassaient, entre autres à cause de la différence d'âge. Elle y voyait des ambiguïtés qui, un jour, lui firent prononcer le mot de lesbienne dont le sens, alors, m'était totalement inconnu. — Puis, c'était aussi gâter le bonheur, le souvenir du bonheur, l'empoisonner par toutes les explications à fournir lesquelles, en retour, me valaient de soutenir son regard fiché dans le mien, sans un mot, la bouche mauvaise, les lèvres pincées. Alors, le désastre m'engloutissait. Je m'accrochais à la vue d'un détail, le col de son chemisier, la cicatrice de son menton, un point loin devant moi jusqu'à ce qu'enfin, elle prononce : “Nanouche, regarde-moi dans les yeux” et les siens, alors, se remplissaient d'un reproche définitif, sans recours. Honte, colère, impuissance. Elle me possédait, réduisait mes instants de bonheur en tout petits morceaux.

Claude note dans la marge de mon journal.

“décembre 50. Chérie, tu es triste, tu es seule. Je le sens très exactement. Je te sens si bien entourée de solitude. Il n'y a rien de nouveau et pourtant tout se clarifie, s'aiguise comme des pointes. La vie devient âpre, la vie s'adresse à toi en particulier, à toi si en particulier qu'il n'y a plus rien autour de toi, que le vide.

Et le travail en toi se fait, avec toi ou contre toi, remuant, triturant, sans ménagement et sans explications. Un travail qui brasse à l'intérieur tout ce qui est

toi, toutes ces choses qui se cristallisent, grossissent ou diminuent, se cachent ou se montrent, et qui avant étaient seulement là, plus ou moins sages.

Maintenant, c'est la grande folie, le grand tremblement de la jeunesse. Quand le calme reviendra, tu te retrouveras, tu te redécouvriras, telle que tu seras devenue. Et à ce moment-là, tu n'auras plus qu'à utiliser le résultat pour le mieux, à te servir du matériel qu'il y aura pour tâcher de te faire la vie que tu voudras.

Maintenant, le matériel n'est pas prêt. On forge. On bat le fer. Le fer ne sait pas, n'y comprend rien — se sent tout seul. Le forgeron mène ses coups comme il l'entend. Ton forgeron à toi, c'est tout : tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a entourée depuis que tu es née, les événements, les gens et ce qu'ils t'ont dit et ce qu'ils ont fait et tout, tout ce qui a frappé tes cinq sens et ton cerveau depuis toujours.

C'est forcé que même s'il y a d'autres fers autour de lui, le fer se sente seul, et triste, parce qu'il ne sait pas. Que peut-il faire ? Attendre.

Il faut vivre, tant bien que mal. Vivre dans ce petit cercle de solitude, et de ce qui travaille en soi. S'occuper comme on peut, dans ce petit cercle, se retourner dans tous les sens possibles, explorer tout ce qui est à portée. Ou sinon, on devient neurasthénique, ce qui est très mauvais, ou bien on s'encroûte et quand la période est passée, on est si bien encroûté qu'on n'est pas capable de rien faire dans sa vie.

Mieux vaut s'entraîner dans le bon sens. S'entraîner le corps, l'âme. Profiter de sa solitude pour s'exercer. Seulement, savoir qu'il n'est pas temps de prendre de grandes décisions, ni d'orienter sa vie, ni de construire, ni d'unir.

Pour toi, cette période est beaucoup plus dure que pour la plupart parce qu'à cette normale solitude intérieure s'ajoute la solitude extérieure. Mais plus on frappe fort, plus ce qui en sort est pur.

Occupe-toi. De Marc, de livres, de cinéma. Du plus de choses possibles. C'est quand tu restreins que tu risques d'encroûter ou d'orienter trop tôt ta vie.

Tâche d'élargir ton cercle de solitude en y faisant entrer le plus de choses possibles. Cela te deviendra richesse après.

Ne joue pas un seul jeu, tu ne peux pas encore être sûre que ce soit le bon.

J'ai peine à voir Henri. C'est fou ce qu'il fait déraciné, sans famille. C'est affreusement pénible de voir et de ne rien pouvoir faire."

Ecole.

Deux élèves avaient tout de même fini par retenir mon attention et jusqu'à mon amitié : Jacqueline Sicot, lisse et propre comme une sucette, à cause de sa passion pour Federico Garcia Lorca. Elle me le fit découvrir. L'autre, Claudine Calef, tout le contraire de Jacqueline, avec son visage plutôt ingrat, désordonné, étreint par une masse de cheveux très frisés, parce qu'elle n'arrêtait pas de se suicider. Ses nombreuses tentatives, jamais abouties, me la rendait attachante, fascinante, et le fait aussi d'une misère affective dont elle parlait peu mais qu'elle portait comme un vieux vêtement. Peut-être n'avait-elle plus que sa mère ; elle restait assez mystérieuse sur le sujet.

Jacqueline Sicot avait, elle une mère et un beau-père (médecin ou avocat), fait qui, à l'époque, ne passait pas aussi inaperçu qu'aujourd'hui et pouvait être ressenti comme anormal voire honteux par les enfants. J'entends encore Colette de Coppet, petite toupie obèse en jupe plissée bleue marine, gloussant au milieu de sa bande : "Oh, toutes ces filles qui ont beau-père ou belle-mère !" sur un ton d'accusation méprisant.

Deux, trois fois au maximum, j'ai été invitée chez Jacqueline, dans son appartement du XVIIe. Elle m'avait avoué sa passion pour le poète espagnol et voulait me la faire partager. J'ai dû entre-apercevoir son beau-père et sa mère et, témoin des rapports directs et transparents entre eux, me poser la question de leur authenticité. Il ne pouvait s'agir que d'une apparence derrière laquelle de petits monstres étaient tapis. Que le beau-père ait offert à Jacqueline un ou même plusieurs recueils de poèmes de Garcia Lorca m'était inconcevable. Le geste recélait un message empoisonné, sorte de petite chemise de Nessus. Mais Jacqueline se portait bien, aucun feu ne l'avait dévorée, son visage pastel, lisse et

propre, encadré de cheveux blonds lisses et soyeux en étaient décourageants de transparente sérénité. Pourtant, afin d'échapper à la gêne de me sentir si "particulière", je préférais continuer à douter de la sincérité des sentiments qui circulaient, sans heurts, au sein de cette famille bourgeoise et sans aspérités.

Plusieurs fois aussi, j'ai dû me rendre chez Claudine Calef où tout était, là aussi, à l'opposé de chez Jacqueline Sicot. Au lieu de l'appartement cossu et conventionnel, où pas un livre ne dépassait sur les rayonnages, le pavillon où vivaient Claudine et sa mère, en proche banlieue, sentait le désordre, jusqu'à une sorte d'abandon, et peut-être aussi l'encens. Les pièces étaient étroites, encombrées d'objets inutiles, de coussins et de tentures. Je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré la mère. D'ailleurs, Claudine aurait été tout à fait capable de vivre seule, sans père ni mère, ni frère ni sœur. Elle aurait pu être née là, par quelque phénomène spontané, au milieu des coussins et des peluches. Elle ressemblait à un très vieil enfant et donnait l'impression d'avoir vécu plusieurs vies — ses suicides étaient peut-être plus réussis qu'ils n'en avaient l'air — et traversé bien des souffrances. Sa liberté de regard et de parole, son indépendance d'esprit me fascinaient. Elle écrivait des poèmes d'une écriture de vieille dame de province, oblique et appliquée, et m'expliquait les divers modes d'emploi de ses successives tentatives d'en finir avec la vie. Quant aux raisons de celles-ci, je les ai oubliées ou elle ne m'en a rien dit.

Un soir, retour d'école, je décidai de suivre son exemple, avec la secrète intention de ne traverser qu'un très petit coma, et j'avalais un tube entier d'aspirines. Le matin me trouva à peine un peu fiévreuse, juste bonne à garder le lit.

Que sont-elles devenues aujourd'hui, ces deux adolescentes si parfaitement opposées, auxquelles je vouais mon amitié et mon admiration ?

En classe, Jacqueline S. Devait être non pas première mais, discrètement seconde ou troisième de la classe et ce en presque toutes les matières, hormis sans doute, les mathématiques. Elle traversait ses études sans accrocs ni humeurs particulières comme glisse une barque sur une eau plate. Qu'elle soit capable de passion et qui plus est pour un jeune poète espagnol, fusillé à 37 ans par les

franquistes (sans aucune raison politique d'ailleurs) avait quelque chose de surprenant, et plus surprenant encore le fait qu'elle m'ait choisie, moi, pour confidente de ce qu'elle tenait caché au reste de la classe comme à ses professeurs. Elle me dit sa décision d'apprendre l'espagnol pour mieux comprendre le poète. Tiré de ma bibliothèque, je reprends le petit exemplaire carré de la vieille collection Seghers édité en 1945 et relis les poèmes de Federico abondamment soulignés ou sélectionnés par une petite croix au crayon. Rien n'est oublié. Tout est présent en nous.

A l'opposé de Jacqueline, Claudine, malgré ses absences répétées dues à la maladie ou à ses suicides ratés, n'était bonne élève que par fulgurance et là où elle en décidait. Son comportement provocateur irritait les professeurs. Elle n'avait d'autre amie que moi. M'afficher avec elle tenait aussi de la provocation. Nous étions aussi mal fringuées l'une que l'autre, elle par volonté d'excentricité, moi par contrainte.

En général, mes notes étaient passables (en mathématiques, franchement désastreuses) sauf, parfois en français à condition de traiter le sujet et de respecter les règles de construction classique. Malheureusement, je n'étais douée ni pour l'un ni pour l'autre exercice... Quelle autre note qu'un zéro monsieur Gourdon aurait-il pu mettre à ma dissertation sur Corneille que je comparais à Picasso à cause de l'approche novatrice et révolutionnaire que chacun manifestait dans son art ? Je me rappelle nettement la vague conscience que j'avais d'être "hors sujet" fortement relayée par celle, pas vague du tout, d'avoir fait une découverte que le simple énoncé sur feuilles quadrillées rendait éblouissante. Je remettais ma copie avec le sentiment mêlé de qui s'est un peu égaré mais au profit d'une révélation propre à ébranler le système de pensée de monsieur Gourdon. En fait, je crois que le zéro me plut davantage que tout autre note, eût-elle été la meilleure. Il m'arrivait aussi d'écrire mes dissertations en vers, en quatrains, en alexandrins avec rimes intérieures à l'hémistiche, manière comme une autre de me faire remarquer.

Je crois que monsieur Gourdon avait pour moi quelque indulgence. Il enseignait également le latin. Massif, la cinquantaine blanche et dégarnie, un

épais collier de barbe qui lui faisait le visage très large, de gros yeux sombres et boulus, il mimait magistralement des pans entiers des guerres puniques, la remontée d'Hannibal d'Espagne à travers la Gaule, le franchissement des Alpes à dos d'éléphant, le combat avec Scipion l'Africain, la défaite du carthaginois, la chute de la ville... Malgré tous ses efforts, je restais nulle en la matière. A la fin de la troisième, je quittai la section B comme Classique, pour entrer en M comme Moderne, persuadée d'un miracle imminent qui m'ouvrirait la voie des mathématiques. Une fois, une seule au cours du secondaire, j'obtins un 13/20 et la place de première : un ange m'avait touchée de son aile. Malheureusement, il ne s'éternisa pas sur mon cas (comment un ange s'éterniserait-il ?) et me planta là.

L'anglais remplaça le latin et monsieur Lutaud (Olivier) entra dans mon cœur — il occupait déjà celui de toutes les filles de la classe. Toujours vêtu de sombre, écharpe et long manteau, une allure adolescente, un peu danseur, un peu fildefériste, toujours à la frange du déséquilibre, monsieur Olivier Lutaud, avec son visage long et martelé, son nez cassé, me plaisait infiniment, m'intimidait aussi tant il paraissait déplacé dans le corps enseignant et donc accessible. A la sortie, je le suivais des yeux, guettais son entrée au cours, griffonnais des portraits, des caricatures jusqu'au jour où je me fis prendre, avec délice bien sûr. Il me commanda de lui apporter le croquis, parut plutôt flatté de tant d'attention et m'envoya chez la directrice. Je décrochais non seulement un blâme mais l'obligation de faire publiquement des excuses à mon professeur. Comme je traversais la classe, il me fit signe d'aller me rasseoir et, à la fin du cours, me prit à part. Venez me voir chez moi, vous vous expliquerez et vous excuserez.

Et il me donna son adresse. J'étais extasiée, j'étais amoureuse.

Tous ces noms, Gourdon, Calef, Sicot, de Coppet, Lutaud... je les ai cherchés dans le Bottin. Je n'en ai trouvé aucun. Les uns ont déménagé, ou bien sont morts, les filles se sont mariées...

Habits

J'ai une sympathie particulière pour l'autobus 67. Il a son terminus au bas de ma rue, traverse Paris du nord au sud : Pigalle, Saint-Georges, Notre-Dame de Lorette, les Grands- Boulevards, la rue Drouot qui devient Richelieu, La Bibliothèque Nationale, la Comédie Française, le Palais Royal, le Louvre, les quais de la Mégisserie, de Gesvres, des Célestins, l'île Saint-Louis, Jussieu, la Mosquée, Jeanne d'Arc. Terminus: porte de Gentilly, au sud de la capitale.

C'est entre la Bibliothèque nationale et le Palais royal, à la hauteur du grand Molière assis sur sa fontaine, que le souvenir a éclo comme une fleur filmée en accéléré. Depuis longtemps je pressentais qu'un jour, il fondrait sur moi (le souvenir, pas Molière) sans prévenir, et qu'avec lui me reviendraient enfin et le nom du tailleur et celui de sa rue. Et c'est ainsi que, assise dans l'autobus, côté vitre, je les ai sentis se poser sur mon épaule avec un toucher de libellule: monsieur Le Bastard, rue Villedo.

Aussitôt, tout s'est mis en place, les silhouettes, les odeurs, la lumière, l'espace. L'odeur d'abord. Mais comment, avec des mots, décrire le souvenir d'une odeur ? A l'époque de nos fiançailles, dans une lettre à Gilles, et à sa demande, il m'est arrivé de lui dessiner le cri d'un grillon et c'était assez ressemblant. Mais les mots sont plus raides et plus maladroits qu'un trait de plume ou de crayon qui engage physiquement et non pas mentalement, qui aussi permet le repentir. Comment évoquer ce mélange d'émanations superposées, entremêlées, entrecroisées qui vous enveloppait dès qu'on entrait dans l'atelier de monsieur Le Bastard ? Celles d'abord des tissus entassés, roulés, coupés, déchirés, mis au rebut, entassés dans la corbeille, auxquelles s'ajoutaient celles des clientes qui, dans cet espace exigu, découvraient leurs aisselles, leurs hanches, leurs cuisses et les petites ou fortes sueurs qui s'y nichaient. Celles qui s'échappaient de la cuisine adjacente, soupe de légumes et oignons frits. Ce

condensé d'odeurs avait pour moi un goût de chanvre, de champignons et de poils de chien mouillé, un peu âcre, un peu écœurant, pas vraiment déplaisant et qui me suivait, même passé le seuil de la porte. Au dernier étage d'un vieil immeuble de la rue Villedo, l'appartement, sous la verrière laiteuse, étouffant l'été, trop chauffé l'hiver, rarement ou jamais aéré, comptait deux pièces disposées en longueur comme les wagons d'un train. Dans la plus grande qui servait d'atelier, une unique et longue table ; dans l'autre, un large matelas posé sur un caisson de bois où dormaient les vieux parents et la petite fille rousse.

La famille Le Bastard semblait tout droit sortie d'un roman populiste avec drames, labeur, phtisie, misère digne et crêpe noir. Ma BM disait du couple qu'il méritait qu'on l'aide. C'était des gens méritants. Lui était tailleur, elle ne travaillait pas. Passablement âgés, ils portaient à l'enfant de huit ans, tardivement venue, une adoration presque palpable et l'entouraient d'un écran total de protection. C'est pourquoi, peut-être, la petite fille avait un air pas très réel, les cheveux trop roux, trop bien bouclés, retenus par un ruban de rayonne pastel ; les yeux trop bleus, d'un bleu sans nuance, la peau trop blanche, d'un blanc carrelage. Elle donnait l'impression d'avoir été posée là, au milieu des pièces et rouleaux de tissus, muette et immobile sous l'énorme cloche d'amour de ses parents

Monsieur Le Bastard a les yeux pleins d'eau et les traits du visage en désordre, cheveux maigres et poils de barbe mal répartis. L'ensemble de sa silhouette est imprécis, brouillon. Je le soupçonne d'aptitude à l'auto-apitoiement. C'est pourquoi, sans doute, ma BM s'est attachée à lui ou, du moins, à l'idée qu'elle peut aider "ces gens". Et c'est pourquoi, durant des années, je porterai une veste de velours marron à grosses côtes, inusable, en service du début de l'automne à la fin du printemps, dont l'odeur pérenne, chanvre et poil de chien mouillé, ne m'était pas désagréable. Une veste comme jamais n'en porteraient les élèves de mon école.

Jusque vers ses 14 ans, Henri fut contraint aux culottes courtes lorsque ses camarades du Lycée Jeanson de Sailly portaient déjà des pantalons longs, comme des petits hommes. Ce n'était pas le cas dans les campagnes et pas forcément

dans tous les lycées de Paris. Quand ma BM estima qu'il avait atteint l'âge de ressembler à un homme, elle lui refila les pantalons golf du père que plus personne ne portait et qu'elle donnait à retoucher à monsieur Le Bastard. Nous les filles, comme je l'ai écrit plus haut, héritions des chemises paternelles, à rayures bleues ou roses, lesquelles devenaient chemisiers sous les ciseaux du tailleur. Il fallait beaucoup d'énergie et d'inventions pour se sentir à l'aise dans ces vêtements que ni la guerre ni le décalage de modes entre ville et campagne ne justifiaient plus.

Un jour, Brigitte Barbey de passage à Paris, me donna rendez-vous à son hôtel. C'était en 50 ou 51. Elle continuait de me considérer comme sa fille adoptive, du moins le temps de rares et courtes haltes dans la capitale. Epouse d'un banquier suisse, elle voyageait beaucoup, soit qu'elle suivit son mari en croisière ou en déplacements pour affaires, soit pour son propre plaisir et sa curiosité qu'elle avait les moyens de satisfaire. Le couple Alec-Brigitte s'entendait, je crois, dans le respect de leur indépendance. C'était une femme de grande prestance, haute et bien faite hors une poitrine trop volumineuse et qu'elle se fit "réduire" quelques années avant sa mort. Une autorité naturelle, qui ne participait pas seulement de son rang social et dans laquelle je devinais des capacités de jugements sans appel, des coups de cisailles propres à couper des têtes, n'excluant aucune générosité du cœur, me donnait l'impression, telle une impératrice, de se posséder tout entière et, dans la foulée, de posséder les autres. Dans sa maison en Suisse, elle recevait beaucoup, des artistes, des musiciens, Nikita Magaloff, Dinu Lipati. Elle naviguait avec une intelligente maîtrise dans ce monde de culture et d'argent, d'élégance et de raffinement, d'artifice, d'aisance, de savoir faire, savoir plaire et savoir dire. Depuis mon séjour chez elle, après la mort de ma mère, je me sentais vaguement redevable à son égard et en sa présence, m'entortillais lourdement dans un enchevêtrement de sentiments confus et contradictoires, regrettant une fois de plus de n'être que moi, paralysée par cette sensation d'inachèvement et de maladresse fondamentale qui, à tout moment, pouvait m'entraîner à me prendre les pieds dans le tapis, à renverser ma tasse de café sur sa jupe claire, à émettre un rot sonore ou pire, un pet, à

postillonner, à faire une faute de français, à rougir exagérément, à ne plus pouvoir retenir mon envie de faire pipi... et ce jusqu'à l'obsession qui finissait par provoquer l'un ou l'autre de ces désastres. Sans doute, cette accumulation de raisons malheureuses, terreur et déshonneur de me découvrir à travers son regard, explique le peu de souvenirs que je garde de ses passages.

Un seul pourtant demeure, exactement inscrit dans ma confusion du moment. Nous marchions quelque part dans Paris, sur une avenue chic sans doute. Je parlais peu, contenue entre l'envie de lui lâcher ma misère, ne serait-ce que pour ébranler chez elle tant d'assurance et d'apparente sérénité, et une timidité orgueilleuse et sauvage. Ma tenue, que j'avais soignée au plus près de mes idées d'élégance, forcément réduites par manque de moyens, dut la frapper car elle m'entraîna dans une boutique de prêts-à-porter. Elle me laissait choisir tout en m'orientant sur des articles que je trouvais trop chers, trop sophistiqués ou d'une fantaisie déplacée. Elle ne comprenait pas mes hésitations et moi, je ne pouvais rien lui expliquer. Je voyais bien son désir de m'arrimer à une plus grande féminité, ses intentions généreuses, et jusqu'à cette arrière-pensée "tout de même, la fille de Margareta..." Pour finir, elle décida pour moi d'un pull-over parfaitement classique de couleur jaune, laine fine et col en pointe, exactement le type de vêtement que portaient mes camarades du cours Marguerite. Mais pour l'accompagner, il eût fallu la jupe plissée, et les bas, et les chaussures, tout un ensemble cohérent.

Mais si le souvenir de la visite de Brigitte m'est resté, précis et encombrant, ça n'est pas tant le fait du pull jaune que des paroles qu'elle prononça comme elle me raccompagnait : "Ce qui fait souffrir n'est pas tant de haïr mais de s'en savoir capable." ou quelque chose d'approchant qui me permit de clairement entendre à quel point on pouvait se haïr soi-même de tant haïr un autre. Je n'avais rien dit. Elle avait tout entendu et compris.

Je n'ai jamais porté ce pull, je n'aime pas le jaune, mais là n'est pas la raison. Vis-à-vis de ma BM, il devenait jugement, accusait son avarice, insinuait une possible complicité entre Brigitte Barbey et moi, il exaspérait sa jalousie et me mettait en situation périlleuse par l'obligation de devoir donner des

explications, d'édulcorer ou de brouiller le sens de cette révélation contenu dans la remarque de Brigitte.

Père

Page après page, je le cherche. Cherche son poids, cherche sa présence. Elle n'apparaît pas, gommée, effacée, se gommant, s'effaçant. Son visage est doux, régulier, le nez droit sur l'arête fine, des yeux très bleus à fleur de tendresse avec, peut-être, un fond d'angoisse. Ils ne se posent pas sur nous. A-t-il peur ? Possible. Il semble s'être éteint à la mort de la mère qui avait jeté sur lui un bel habit de lumière et d'amour. Elle disparue, l'habit s'est usé, effrangé. Un homme ne sait pas raccommoder : il raboute grossièrement des pièces, les superpose et cela fait bientôt comme un caparaçon raide, imperméable, camoufleur de peines, de sentiments, de peurs. Sur les choses et les gens, il glisse un regard azuré, concède un sourire retenu, un peu absent, un peu distant. Il remplit l'espace sonore de phrases, citations, connaissances égrenées, à l'image de son rapiécage bariolé et éparpillé en un nombre infini de petits éclats qui brillent et s'éteignent aussi vite qu'énoncés. Retour du bureau, il distribue au fox-terrier "Batch", et à la BM, des mots qui roulent, roucoulent dans sa bouche "mon Batch, mon petit Batch, mon Tottillon, mon Toto". Il ne semble pas nous voir.

Sans doute le renoncement à son pastorat a-t-il cassé en lui un élan vital. Ou bien, ce renoncement fut-il une délivrance, inavouable et honteuse, parce que bienvenue aussi ? Son remariage avec une catholique servant, sans calcul préalable, d'alibi heureux à l'abandon d'une tâche trop lourde, mal adaptée, induite par la mort de sa femme, geste rédempteur, mal réfléchi, mal mesuré, où l'a conduit celle qui le tenait debout durant son vivant à elle ?

Henri semble avoir réglé son compte, qui dit : "C'était un salaud !" De tels mots règlent-ils ? Catherine ne semble avoir réglé ni les manques de l'enfance ni les incompréhensions de l'adolescence ni, plus tard, les réactions du père,

empoisonnées de conventions anachroniques et obtuses, gangrenées par l'effroi des rumeurs et du qu'en-dira-t-on, lorsque, à 25 ans, elle s'est trouvée enceinte, hors des liens du mariage. Réactions difficiles à imaginer chez un homme, un chrétien affirmé, admiré, estimé, considéré, dont on nous disait et répétait: "c'est un homme de Bien, un homme du Beau, un saint homme." Cette aura que lui tissait son entourage, nous étions indignes de ne pas la reconnaître, de ne pas nous en contenter, de vouloir plus, autre chose, un mot, une réponse, un regard, un geste qui, magiquement, effacerait toutes les absences. Je cherche ce geste, cette parole, je n'entends rien, ne vois rien. Un bras sur mes épaules, une question sur mes désirs ?

Dans la très petite salle d'eau qui sert aux trois enfants et à laquelle on n'accède qu'en passant par la chambre de Catherine, se trouve un sac de toile coincé entre la porte et le lavabo, toujours plein à ras bord de notre linge sale que ma BM exige que nous lavions nous-mêmes, tandis qu'elle apporte le sien et celui du père au "Lavopoids" d'à côté. Des adolescents de familles modestes, sans doute, lavaient leur linge à la main, le problème n'est pas là, mais dans la différence de traitement entre enfants et parents, d'où un sentiment d'exclusion, d'injustice.

Nos petites culottes à Catherine et à moi, s'accumulent au fond du sac. Je ne lave que celles qui émergent et dont le besoin est immédiat. Les autres, tâchées de sang vieilli, reposent loin de nos regards. Régulièrement, ma BM vient jeter un coup d'œil sur la taille du sac qui ne désemplit pas.

Mon travail scolaire rapidement expédié, mes séances de cinéma clandestines, et surtout mes écritures remplissent mon temps qui ignore le lavage des petites culottes et consorts. Jusqu'au jour où le linge vient à manquer, exigeant alors l'usage de l'eau de Javel pour venir à bout de certains désastres.

C'est un milieu de matinée ou bien un début d'après-midi. Un jour férié puisque je ne suis pas en cours, un jeudi peut-être. Je suis dans ma chambre, assise à ma table, devant un cahier sans doute. Nanouche !

La voix cassée écorche le silence, fait un trou dans ma porte, s'écrase sur ma feuille quadrillée comme une pelletée de gravillons. Elle vient du bureau de

mon père. Sa voix à elle. J'ai appris à reconnaître ce que portent les inflexions de cette voix. Là, tout de suite, c'est une fureur victorieuse, quelque chose qu'on pourrait trouver dans l'exclamation "Ah, je vous l'avais bien dit !" Mise à nu et mise à mort.

Si l'appel vient du bureau de mon père, et si c'est elle qui m'appelle, cela signifie que c'est lui qui me convoque. Cette pièce est son domaine exclusif, c'est là qu'il nous reçoit après nous avoir dit "j'ai à te parler". S'il est à la maison, c'est bien que nous sommes un jour férié, un jour où il est disponible, un samedi ou un dimanche, un après-midi car le dimanche matin, il se rend au temple. Nanouche !

Je suis prise de tremblements. Elle aura découvert un de mes mensonges. La directrice du cours lui aura signalé mes absences, on m'aura vue entrer dans un cinéma. Les suppositions filent dans ma tête à la vitesse de trains qui se croisent. Entre ma chambre et le bureau, l'espace d'un étroit palier s'étire, gris comme la plaine de Waterloo. Je frappe à la porte.

Sur le bois sombre et luisant de la longue table Louis XIII, entre la lampe de cuivre avec abat-jour d'opaline et les coupe-papier en écaille, tout mon linge sale étalé comme un crachat géant, les petites culottes monstrueuses et menstruelles flottant sur le dessus.

Ma BM quitte les lieux. Je suis seule face au père. Et tous deux face à l'horreur. Il est enfoncé dans son large et austère fauteuil espagnol à dossier de cuir raide et droit, derrière la table perpendiculaire aux fenêtres qui donnent sur le jardin. Une lumière grise traverse les vitres, caresse les papiers sur la gauche de la table, remonte le long de la manche du veston, souligne d'un trait blanc le bord du col de chemise, pose une tache claire sur la peau lisse de son crâne. Où est son regard ? Où, le mien ? Impossible d'imaginer qu'ils ont pu se croiser avec cette chose effrayante entre nous. A-t-il crié ? A-t-il su trouver des mots ? Ou bien son silence fut-il assourdissant ? Quoi d'autre pouvait être dit et partagé qu'une honte infinie, infiniment sale et triste, cloaque au fond duquel ma BM nous avait lancés dans un geste aussi pervers, impudique et irréfléchi que celui qu'elle eut pour vider le sac à linge sale au milieu de la table Louis XIII, prenant à témoins tous

ces auteurs que je respecte tant, rangés sur les rayonnages comme des petits soldats au garde-à-vous. Pourquoi, alors, n'a-t-il pas arrêté sa main ?

Frappée de sidération, mes os ont dû blanchir d'un coup. Aujourd'hui encore, le souvenir ressassé, rendu presque mythique, continue de creuser une béance sans couleur et sans fond d'où toute vie a été aspirée. Comment a-t-il survécu à la chose ?

Je ne sais plus ce qui s'est passé ni comment et quand la table de travail de mon père a recouvert sa noblesse, son silence, sa virginité, ou si l'horreur n'y a pas laissé, un temps, quelque trace indélébile.

Journal, juin 1950 : "Il faut me rappeler qu'en père et BM, j'ai deux malades qu'il faut traiter en malades, avec douceur, calme et bienveillance. Surtout ne rien leur reprocher, ils pourraient avoir une crise de foie et cracher leur bile."

D'Elle, de lui, qui est le plus malade ? Un jour, je me décide à lui faire lire un de mes textes. Dans ma chambre. J'attends.

Journal, 22 juin 1950.

"Je suis toute tendue à la pensée qu'au moment présent, papa lit ma nouvelle. J'ai peur qu'il ne la prenne sous la jambe. Il aurait peut-être raison. Je me prends, moi, trop au sérieux..."

Je suis dans une attente qui pèse tout le poids de ma vie. Tout le poids de mon avenir. Le poids du regard de mon père sur la nouvelle que j'ai écrite. Ma décision à lui confier ce texte est aussi trouble et pesante que ce que j'en attends. Dans cette parenthèse d'heures où il tient mon texte entre ses mains, mes intestins zigzaguent. Il le feuillette, il le parcourt, il le lit. Referme le cahier, l'ouvre peut-être à nouveau.

"Papa est revenu. Il trouve le sujet banal et macabre mais qu'il y a quelques petites choses assez jolies, de bonnes petites observations... Mais, bon sang, je ne demande pas que ce soit mignon, je demande que ce soit vrai. La vérité n'est pas si mignonne ! J'aimerais lui courir après et lui crier : Papa, est-ce que vraiment il n'y a que de bonnes petites observations ? Est-ce qu'il n'y a rien de plus ?"

Rien que vous ne cherchiez à regarder, à découvrir chez ces trois enfants qui grandissent, se transforment sous vos yeux, sous votre toit ? Quel dommage et quel gâchis ! Quel énorme gâchis !

Cher père... (j'allais écrire : je vous ai senti entre mes bras...) je me suis sentie entre vos bras une seule fois dans ma vie lors de cette énorme crise d'asthme où je croyais mourir. Vous me portiez dans l'escalier en me parlant de Dieu. Je n'ai pas souvenir d'autre proximité. Je veux croire que vous aussi, avez souffert de cette incapacité à vous exposer, à vous abandonner devant vos enfants. Qui vous a fait cadeau d'une telle infirmité ? On voudrait pouvoir reprendre à rebours la chaîne des "engendra" comme dans la Bible, maillée des amours et des haines qui éclairent les histoires des vies, laissent échapper des fragments de sens. Qui ? Qui vous a rendu si fortement muet ?

Une enfant, votre fille de 17 ans, qui dépose en vous sa confiance en vous donnant à lire un texte d'elle, ce devrait être un trésor, un trait d'union, un terrain de découverte, une mine d'échanges, un fil tendu où suspendre des paroles joyeuses comme autant d'oriflammes. Au lieu de quoi, rien qu'un jugement sec et froid, dépourvu de toute générosité, de toute imagination. Rien qui permette de lancer un filin entre votre jeunesse et la mienne, entre vos utopies, vos ambitions d'adolescent et les miennes. Rien qui relie. Et vous qui étiez si fortement plongé, voire engoncé, dans la religion, c'est-à-dire justement, dans ce qui est sensé relier.

Je ne sais ce qu'il en est des deux autres, Henri et Catherine, mais moi, à l'époque, je cherchais à vous protéger, à vous excuser. L'ennemi, notre ennemi à tous, était l'étrangère. Pas vous.

Henri a peut-être raison qui me disait il y a des années : "Nous nous sommes trompés d'ennemi. C'était lui et non pas Elle." Il est plus radical que moi.

Je vous ai dit, mes enfants, j'écris pour vous. Or, depuis quelque temps, je m'aperçois que j'écris bel et bien pour moi. Engagée sur ce chemin, il me mène plus que je ne le mène. Je dérive parfois et tant pis. A vous de faire avec ce que je vous offre de pesant, d'encombrant, d'inutile, de superflu. On ne sait jamais ce

qu'on donne. On ne sait jamais rien et c'est pourquoi on ne cesse de découvrir. Une chose est sûre : il faut tenter, alors qu'il est temps, de régler les comptes afin de désengorger l'espace entre soi et l'autre et qui que soit cet autre. Régler les comptes, c'est aussi rendre léger, soi comme l'autre.

Amours

Journal, juin 1950. “Drôle d’après-midi, aujourd’hui. J’avais classe, ma dernière classe avant les vacances et je ne savais, bien sûr, aucune de mes leçons. Une seconde, il m’était venu l’idée de sécher et puis non, un dernier jour, on va en classe. Mon cartable au bras, je suis entrée dans le métro, je l’ai attendu et j’ai regardé les affiches de cinéma. Quand le métro est arrivé, je suis montée en me disant : j’ai jusqu’à Etoile pour décider. Là, je pourrais prendre la direction Vincennes-Neuilley si je veux sécher. Mais je n’y croyais pas. Le métro est arrivé à Trocadéro, des gens sont descendus, d’autres sont montés et, comme les portières ne se fermaient pas, j’ai eu le temps presque inconsciemment de descendre. A partir de ce moment, j’ai tout le temps regardé derrière moi pour voir si Elle ou lui serait dans les parages. Ils étaient sortis pour une demi-heure seulement, c’était donc bien impossible, mais on a toujours le trac. J’ai pris la direction Montreuil-Pont-de-Sèvres et suis allée directement à Franklin-Roosevelt. Là, je suis descendue, ai remonté les Champs-Élysées. Je n’avais pas aussi peur que d’habitude. Je passais devant le Marignan, regardais les photos, l’heure des séances. On jouait *Le Château de verre*. “Le film est déjà commencé ? — Depuis dix minutes.”

J’ai payé et je suis entrée. Je n’avais aucune honte, aucune peur, aucun scrupule. J’étais bien, avec mon cartable et mon air sage. Le thème était assez banal, l’action peu fournie, Michèle Morgan était merveilleuse, Jean Servais jouait bien, Jean Marais mieux que je n’aurais cru. J’ai vu sur l’écran deux amants s’aimer, très fort je crois, s’embrasser, encore plus fort et je les enviais de toute mon âme. Les photos étaient jolies et bien prises. Et je pensais : j’aime tant le cinéma ! Je ne peux pas dire que le film m’ait totalement plu mais j’entre toujours si profondément dans le personnage que je suis plus actrice que spectatrice... Puis je suis sortie dans le presque noir de la rue. Dans l’enceinte du

cinéma, j'étais fautive. J'ai remonté les Champs -Elysées en pensant à Marc presque tout le temps. A l'Etoile, j'ai traversé entre les voitures et, sous l'Arc de Triomphe, comme dans un rêve, très droite, les yeux dans un vague troublé, près de la flamme et face aux Champs Elysées, j'ai pensé très fort : regarde, Marc ! A tous les gens qui montent et qui descendent, et qui marchent et qui courent, tu parleras un jour. Je te livre à eux. Tu auras un grand succès, je le veux. Le vent me soufflait dans la figure et mes yeux étaient pleins de larmes, non pas de pleurs, de gouttes de vent seulement. Après avoir confié mon secret aux Champs Elysées, je suis partie. Je laissais les gouttes couler le long de mon nez. Je jouais la comédie, je faisais la triste, la désespérée et sans doute, je jouais très bien.

J'ai pris l'avenue Victor Hugo, regardé les magasins tout en jouant soit la peur, soit la joie ou le désespoir et je jouais bien. Je suis entrée dans une boutique de disques pour savoir le prix du concerto pour quatre pianos de Bach. 470 F, trop cher....”

Née le 30 juin, je reçois chaque année les grandes vacances en cadeau d'anniversaire.

En juillet, nous sommes à la Barre, près d'Orchamps dans le Jura, où les parents, Henri et moi sommes invités pour quelques semaines dans la grande maison de Doddy M, l'amie de cœur de ma BM. Henri, Ida et moi, précédons de quelques jours l'arrivée des parents.

Explosion d'été. Chaleur étale qui noie la lumière et se niche dans le réseau serré des branches, s'étale sur l'herbe jaune de la pelouse, sur le gravier de l'allée, sur les dalles plates du perron où Ida et moi avons sorti les tapis du salon pour les battre et cirer le parquet. Ida a pour mission d'ouvrir la maison, innocupée depuis plusieurs mois. Du matin au soir, nous dépoussiérons, astiquons, cirons les meubles, nettoions les vitres. Henri passe son temps à la ferme, de l'autre côté de la cour, avec Robi Receveur, le fils des fermiers, et le “petit Méret” appelé aussi “nez de bœuf”, un garçon de quatorze ans brun et râblé, aux yeux d'un bleu profond, aux joues qui se creusent sous les pommettes chaque fois qu'il rit et découvre des dents très blanches.

Ida chante et parle fort. A côté d'elle, je m'épuise avec application dans un surmenage de ménage qui m'apporte des expériences nouvelles prêtes à être consignées dans mon journal. Dès le réveil, le temps se déplie devant moi, la journée se dessine vaste comme un horizon océanique. Aucune contrainte, rien qui réduise ou morcelle. L'absence des grandes personnes imprime aux heures qui passent une plénitude enivrante comme la fatigue. Et puis, il y a Jojo, le plus jeune fils des Receveur. Je l'ai remarqué dès mon arrivée. Avec ses frères, il ne partage ni le physique, ni le langage. Il n'accompagne pas Robi aux champs pendant la journée ni ne traite les vaches le soir. C'est un ancien "sana". Il vit en banlieue parisienne, travaille chez Renault. Il aurait voulu être danseur. J'aime ses yeux lazurite.

En fin de journée, nous nous retrouvons tous dans la cuisine de la ferme. Nous mangeons de la saucisse et buvons des bols de vin sucré. Jojo retour de la ville, apparaît sur son vélo qu'il appuie contre le mur. Je suis prise de tremblements. Je fixe Robi, le grand frère m'accroche à ses paroles, ris à ses blagues grivoises que je ne comprends pas. Ida rit très fort. Je guette Jojo. J'ai des yeux partout. J'hésite entre deux complicités : l'une avec les grands - mais je sens bien que je ne suis pas des leurs - l'autre avec les petits, Henri et Nez-de-boeuf pour qui je suis trop grande. Je flotte, mal à l'aise, entre les deux. Ida, qui doit avoir un peu plus de vingt ans, possède le charme de l'insolence et d'une vulgarité citadine fraîchement acquise. Elle est d'origine italienne, et paysanne sans doute. Elle vit dans l'instant. Elle connaît la langue et l'alphabet, toutes les ponctuations de la séduction. Je me lève, prends des mains du petit Méret la brouette pleine de crottin qu'il n'arrive pas à soulever. Henri n'est pas content, je lui vole sa place au lieu de rester à la mienne. Mais où est la mienne ? Le soir tard, je fixe, de l'autre côté de la cour, sur le mur de la ferme, le rectangle clair de la fenêtre de Jojo jusqu'au noir. J'ouvre mon "journal" et couche Jojo dans mon cahier.

Doddy doit arriver le lendemain. Parmi les "tantes" héritées, elle occupe une place spéciale. Elle donne parfois l'impression, illusoire sûrement, d'être de notre côté, de prendre notre parti. Bien sûr, c'est sans compter sur la fascination

amoureuse qu'exerce sur elle ma BM, sa compagne ambulancière avec qui elle a partagé, dans les AFAT, les heures et malheurs des années de guerre. Pourtant, avec elle, je me sens en confiance. Son parler sans fard donne le change, brouille les pistes. Elle a l'allure et les manières garçonne, un visage sans finesse aux yeux foncés légèrement globuleux, le nez court et rond, porte les cheveux drus coupés en boule autour de la tête, s'assied en écartant largement les jambes, un coude posé sur la cuisse. Entre l'index et le majeur, une gauloise très brune qu'elle ne quitte guère et qui lui fait la voix grave. Dans le couple François-Tottote, elle tient un peu le rôle de groupie, de bonne âme prête à toutes les basses besognes. Ses avis, ses opinions se calquent en général sur ceux de mon père à qui elle voue une adoration que rien ne peut remettre en question. Durant les mois d'hiver, elle descend à Paris. Elle est chez nous souvent, retapisse un fauteuil, coud de nouveaux rideaux, prépare le thé. Assez régulièrement, elle prend ses repas avec nous, une manière peut-être pour ma BM de lui payer ses services. Car Doddy, sans formation professionnelle, vit chichement de quelques rentes. Sa présence carrée, son franc-parler, ses manières dépourvues de toute mondanité font diversion dans le climat de la maison et m'amèneraient presque renoncer à mes mensonges si un sixième sens ne me mettait sur mes gardes : malgré tout, elle est de leur bord et toute confiance, quelque'en soit l'envie, est retenue.

Doddy a passé une grande partie de sa vie au Maroc où son père possédait des biens, des terres, des maisons, une exploitation agricole. Elle ne comprenait pas que ces gens pauvres mais honnêtes, frustrés mais doués de cœur et de raison, aient pu demander leur indépendance et chasser les Français alors que eux, les colons faisaient tant pour eux, leur assurant un toit, un salaire et la sécurité. Ils nous aimaient, ils étaient très attachés à nous, ah, ça, oui, vraiment ("ça, oui, vraiment" était une de ses expressions favorites). Ses propos sur les Marocains ressemblaient fort à ce que je pensais à l'époque des fermiers de la Barre et du monde rural en général : des gens simples, honnêtes, directs, aimant leur terre et leurs bêtes, s'aimant entre eux. Les saisons, les travaux du lever au coucher rythmaient leur vie qui ne connaissait pas les questions existentielles où se

complaisait une bourgeoisie éclairée. J'avais l'excuse de mon âge et de mon milieu ; elle celui d'un conditionnement et d'un environnement que ni la maturité ni les expériences n'avaient remis en question : l'indépendance du Maroc restait une trahison, l'erreur absolue d'un peuple qui n'a pas encore atteint l'âge adulte.

Moi, j'aimais Jojo, parce qu'il faisait partie du monde paysan et aussi, contradictoirement, parce qu'il n'en faisait plus partie, parce qu'il était autre, étranger parmi les siens. Je l'aimais parce qu'il était beau, tuberculeux et différent, parce qu'il avait rêvé d'être danseur. Si mes sens étaient bouleversés, je ne pouvais imaginer un rapport physique entre nous comme si c'eût été une offense, une salissure à mon amour pour lui. A mon insu, le tabou jouait à plein. Une notion de pureté/impureté, fortement inculquée et intériorisée, s'opposait à la seule notion de plaisir.

Journal, 20 juillet. "Jojo, cette lettre devait arriver. Lettre sans nom, sans date, sans but... Les mots m'échappent, il faut que je te l'avoue malgré moi : je suis amoureuse de toi... J'ai commencé à t'aimer pour ta seule beauté puis, comme une maladie, mon amour s'est aggravé, le mal a empiré, je n'ai rien pu faire, je n'ai su le guérir... Une petite fille laide, sans charme, sans grâce, pleine de gestes maladroits, qui aurait envie de pleurer, de crier, d'être seule, qui aurait parfois envie de se tuer... Un jour, Jojo, je serai écrivain et j'écrirai le livre de mon premier amour... Peut-être aimes-tu Ida ?.."

A la fin de ma lettre, je recopiais pour Jojo des poèmes de Rimbaud...

Les "parents" arrivèrent. Des amis ou membres de la famille de Doddy également pour des séjours plus ou moins longs. Mon temps, vaste comme un océan, se fragmenta. Retrouver Ida, rire, chanter avec elle, l'entretenir de mes espoirs amoureux, traîner sans raison apparente à la ferme, prenaient des allures d'interdit. Le soir sur le perron, le général Têtu, Doddy, son frère, une dame qu'on appelait Mamie, ma BM jouaient au bridge. Le général était un homme fort et carré, crâne plat et cheveux en brosse, la tête plantée directement sur les épaules. Je ne me rappelle pas, pour ne l'avoir sans doute jamais su, ce qui lui avait valu le grade de général, possible qu'il ait eu un commandement dans les armées coloniales. Il gardait un air et un ton bourrus, et curieusement m'aimait

bien, me traitait moins en enfant qu'en jeune fille et s'obstinait à vouloir m'initier au bridge sans grand résultat. Certains soirs, il me demandait de réciter des poèmes : "Les bois étaient tout recouverts de brume basse/ déserts, gonflés de pluie et silencieux/ longtemps avait soufflé ce vent du nord où passent/ les enfants sauvages, fuyant vers d'autres cieux/ par grands voiliers le soir et très haut dans l'espace..." Ma vanité se laissait flatter. Mon orgueil s'en offusquait. Grand écart entre un instant de lumière et le trou noir qui s'en suivait. Les conversations reprenaient.

Le frère de Doddy était grand, sec, la mèche gominée en arrière, les yeux tout près du nez, toujours vêtu en cavalier, pantalon lacé dans les hautes bottes de cuir. Il avait une allure cinglante comme une cravache, la parole rare et acérée. Il se comportait en toute occasion comme s'il se trouvait toujours au milieu de ses travailleurs marocains (Le Maroc n'ayant acquis son indépendance qu'en 56, peut-être y était-il encore, comme en sursis, du fait de l'instabilité que créait l'Istiqlal nationaliste ?) Quant à "Mamie", je ne sais d'où elle venait ni ses relations avec Doddy. Je me rappelle son visage très doux encadré de cheveux très blancs. Je la sentais attentive à mon égard, consciente des troubles, des élans, des révoltes qui me traversaient, comme des difficultés que nous avions avec la BM. Un jour, elle me demanda : "Quelle personnalité peut-on dégager de toi ? La romantique, la sauvage ou l'intellectuelle ?" A cause d'Elle, sa tendresse pour moi ne pouvait se manifester ouvertement sans me mettre en danger, elle l'avait compris et moi aussi.

Je me retrouvais seule, sauvage, romantique et intellectuelle, avec mon impossible amour pour Jojo - Ida, je crois, en pinçait plutôt pour Robi - ma difficulté à vivre sans me rendre spectatrice de ma vie, étouffant sous la constante pression de la BM, en quête brouillonne d'affection, d'ambitions, de sensations. Il faisait très beau, pourtant, dans cette belle campagne, pays de Courbet. Parfois, Henri et moi allions pêcher la perche soleil dans les eaux du Doubs qui coulait en contrebas du parc, séparé par la route nationale.

Journal, 22 juillet. "Je suis un monstre. Je fais du mal à Henri, à Catherine, à Ida, à tous ceux qui m'entourent. Je porte le mal en moi. Je suis pestiférée. Je

n'ai plus de raison de vivre. Ou Elle ou moi doit mourir. Je n'ai plus la force ni d'écrire ni de pleurer... Je ne peux plus vivre comme un animal indifférent. C'est lourd, trop lourd. Son esprit de possession m'accable. Elle ne me veut pas près d'Ida. Ida crèvera sous la tâche qu'il lui faudra accomplir seule. Je ne l'aiderai plus. Elle pourra ainsi me voir ramper à ses pieds, devenir totalement à elle, comme un chien. J'ai honte, affreusement honte d'écrire tout cela. Je me sens fautive et à force de l'écrire, je finirai par le croire. Bientôt, je n'aurai plus d'avis propres, plus d'idées personnelles. Elle me possédera, me réduira à l'état de bête. Elle aura fait de moi un pantin... Je suis fatiguée, fatiguée. Je tourne en rond, je trébuche, je ferme la bouche, muette, sourde, aveugle. Je ne peux plus. Je voudrais dire à toutes les mères de famille : Faites attention, la vie de vos enfants est en danger.

Je n'aurai pas la force de la tuer. Devant elle, je suis paralysée, d'avance anéantie, une loque. La haine est plus forte que l'amour..." (Dans la marge, souligné d'un trait vertical, Claude a écrit : "non").

Dans la lingerie, ou ce qui en tient lieu. Je m'acharne à repasser le plissé délicat et compliqué d'une jupe qu'on m'a donnée. Une jupe déjà portée. Une jupe vieillotte, hors mode. Je voudrais n'avoir jamais à la porter. Sans doute, y serai-je obligée pour honorer la personne qui s'en est débarrassée sur moi. C'est un vêtement coûteux comme on en trouve dans les boutiques de luxe. Ma haine hurle dans ces plis croisés, création d'un maniaco-dépressif. Je repasse avec rage, je n'arrive à rien.

Dehors le jour est de plein été et de chaleurs savoureuses. Je suis seule dans l'ombre inutilement fraîche de cette pièce. Soudain, "Mamie" est là. Elle me voit. Dans ses yeux, je l'entends penser. Elle a tout compris, bien au-delà de cette tâche imbécile. Elle n'est pas de leur bord, d'aucun bord d'ailleurs, sauf du mien dans cet instant. Elle me voit engluée dans un foutoir de sentiments et de gestes maladroits. Elle comprend qu'il y a danger à parler entre nous, sous ce toit où elle n'a qu'un statut d'invitée. Elle est sans pouvoir, hors celui d'une tendresse toute puissante qu'elle me donne.

Ensuite, je me retrouve dans ma chambre. Fin d'après-midi. Je veux en finir avec ma vie. Toujours, sans cesse, dans ce dédoublement actrice/spectatrice, j'écris dans mon journal : "ce soir, peut-être, je ne serai plus. Henri, sois heureux. Catherine, marie-toi et oublie. Claude, ne m'en veuille pas trop. Papa, pardonnez. M. je pardonne. Jojo, je t'ai aimé..." Je n'ai qu'une petite paire de ciseaux à ongle. Je la plante dans la veine du poignet. La peau est élastique. J'enfonce, je charcute. Je pleure. J'insiste. Les ciseaux sont idiots. Je saigne un peu, à peine. Je pleure. La fenêtre, sur rue, n'est qu'au premier étage. Elle ouvre la porte. S'inscrit dans l'encadrement de la porte. Possible que je me sois jetée dans ses bras. Ensuite, trou noir, comme un coma qui me retrouve à Dôle, dans une pâtisserie où elle me console d'un éclair au chocolat.

Jojo s'éloigne. J'en fais le deuil. Je comprends qu'il navigue dans des eaux différentes. "Je ne sais plus ce qui existe entre Jojo et moi, une grande tendresse, un grand amour, beaucoup d'amitié..." J'écris dans mon journal des pages serrées, je fais l'état des lieux. Bonheur et malheur. Des jours ordinaires, des heures plaisantes avec quelques jeunes, neveux et nièces de Doddy, les parties de bridge où j'assistais le général Têtu, des pêches à la perche soleil avec Henri.

Un détail, pourtant, une anecdote. Un drôle de souvenir impossible à classer. Si ce n'est, bizarrement, à rapprocher de cette autre anecdote de l'année 42 où, dans le compartiment d'un train qui me menait à Marveille (train de Saverdun au mas d'Azil) suppurant des "clous" (ou furoncles) enveloppés sous mes bandages, j'avais voulu faire partager ce mal à mon vis-à-vis. Comment expliquer le rapprochement qui suit et dont le souvenir fait l'évidence : peu avant la fin de mon séjour à la Barre, je me retrouvais avec ma petite culotte tachée de sang. Je décidais d'aller l'enterrer quelque part dans le parc. Ce que je fis, de nuit, creusant dans la terre un trou. Et la terre fut alors réceptacle de moi. Ce qui avait coulé de moi allait être reçu dans la terre, de même que ce pus avait été reçu par cet inconnu, assis en face de moi sur la banquette d'un train. Dans l'un et l'autre cas, j'en avais décidé. Quelque chose de moi se donnait, se perdait, s'assurait de n'être jamais perdu dans un prolongement incroyable, incroyablement profond, inconnu et sans fin.

“Mamie” quitte la Barre, rentre chez elle, à Lyon, je crois. De Linden am Bodensee où les parents me conduisent en voiture chez des amis à Elle pour un séjour qui doit me permettre de progresser en allemand, je lui écris une longue lettre pleine de mes tumultes, de mes interrogations et de mon désir de devenir écrivain.

En Bavière, à Linden au bord du Bodensee, je passe une quinzaine de jours dans une famille inconnue. Le lac clapote au bord du parc. On s’y baigne, il fait beau. Dans le parc, une immense tente est plantée qui doit recevoir les spectateurs de l’opéra de Mozart *Die Entführung aus dem Serail*. Hôte de la maison, je peux, chaque soir, voir et revoir l’opéra. Et je tombe amoureux du héros de l’histoire, un bel hindou enturbanné aux yeux en amande, au teint mat, à la bouche brillante, au corps souple vêtu d’un costume clair, aérien. Chaque nuit, je rêve d’une possible rencontre, je mémorise les mots qui lui diront mon admiration, qui lui donneront à entendre mon amour, qui l’amèneront à soustraire pour moi quelques instants de son temps de travail. Je rêve, n’en finis pas de rêver. Jusqu’au jour où je le croise dans le parc, en plein après-midi. Je ne le reconnais pas tout de suite. L’image ne colle pas, impossible de la superposer à celle de mon héros des Indes. Pourtant, elle est là. Il est là, petit, blanc de peau, le cheveu rare, les traits insignifiants, un peu mous, vêtu d’un short, d’une chemise colorée dont l’encolure laisse apparaître des poils foncés. Mon rêve s’écroule.

Au milieu des rares souvenirs que je garde de ces jours sereins à Linden, il y a celui de cette jeune femme, Teresa - elle devait avoir entre 25 et 30 ans, je ne sais comment elle, ou sa famille, était liée à ma BM - qui me manifesta une douce amitié, confiance, tendresse, quelque chose de rassurant, quelque chose qui m’amenait à penser que des “grandes personnes” pouvaient poser sur moi un regard, une bienveillance. Elle avait un peu l’air d’un ange, piquetée de taches de rousseur, et je crois qu’elle fut un ange pour moi. Elle devait décéder d’un cancer quelques années plus tard.

Lettre

De retour à Paris, une lettre de “Mamie” m’attend.

“Anne, ma petite fille chérie, C’est une profonde humiliation d’avoir manqué de confiance en un être car c’est sans doute l’avoir jusqu’à sa propre mesure (manque un mot) et reconnaître ensuite qu’il vaut beaucoup mieux que soi.

C’est ce que j’ai éprouvé samedi en arrivant ici et en apercevant ta lettre sur la table de ma chambre. Car, pour être franche, je ne l’attendais pas cette lettre ! J’avais cru à une boutade qui se serait envolée dans le vent avec l’esprit ailé d’Ariel et j’étais persuadée qu’à peine franchi le seuil de la Barre, Mamie et la promesse que tu lui avais faite étaient oubliées.

Je regardais cette lettre remplie de confusion et, souriant, toute attendrie, évoquant l’enfant qui l’avait écrite, je l’ouvris cependant avec une certaine angoisse, ayant devant les yeux le visage grave que tu avais en me quittant et réalisant soudain que sérieusement, tu allais m’ouvrir ton cœur. Je ne te dirai pas mon émotion en la lisant. Elle est trop complexe pour que je puisse l’exprimer et l’analyse de cette émotion n’a aucun intérêt pour toi. Mais je te dirai seulement qu’à travers elle, j’ai senti monter l’immense tendresse que j’ai pour toi et qu’il faut que tu sentes.

La confiance que tu me témoignes me touche infiniment, ma petite Anne chérie. Il n’est pas à mon âge de joie plus pure, plus vraie, plus profonde que de se sentir encore riche de quelque chose à donner. Puisse ce que je t’apporte répondre à ton attente et ne pas te décevoir.

Imagines-tu le fulgurant réveil qu’a suscité en moi l’aveu si confiant que tu me fais ? Si tout ce que tu me dis a en moi une résonance si profonde, a si bien trouvé le chemin de mon cœur, c’est qu’autrefois, je fus celle que tu es. N’est-ce pas du reste le tourment de la jeunesse, l’explosion soudaine de la vie libérée des bandelettes de l’enfance et qui, dans son ardente poussée, trouble l’être tout entier ?

A cela, à ce chaos (pour employer ton propre mot) tu n’échapperas pas et remercie le ciel de te le donner. La souffrance, le trouble, l’angoisse qu’ils

laissent en toi, seront les sources fécondes d'où - lorsque la pierre sera descellée - jaillira toute la sève de ta vie intérieure. On n'enregistre pas sans effort et sans peine. N'oublie pas, ma petite fille, que les années dans lesquelles tu entres à peine domineront toute ta vie de leur splendeur. Période de découverte, de révélation, d'intuition, d'illumination au cours de laquelle tu vas prendre conscience de tes possibilités et courir au-devant d'elles !

Mais je n'ai pas à faire l'éloge et le tableau dithyrambique de la jeunesse et il me faut maintenant prendre le ton un peu grave d'une Mamie conseillère qui se penche sur toi avec une infinie tendresse et qui te demande de l'écouter avec beaucoup de patience et de confiance. Pour ce qui est du chaos de ton âme, ne le laisse pas t'envahir et te déborder. Il y a, je le sais, une volupté indicible à s'abandonner à ce bateau ivre et à sentir monter en soi ces forces parfois incohérentes qui vous entraînent si loin. Il le faut, de temps en temps, pour en mesurer la puissance et la beauté mais il faut aussi se défendre contre elles. Il y a pour moi un mot magnifique qui est à lui seul toutes les règles de la vie. Ecoute le avec ferveur et laisse moi, ma petite fille chérie, l'inscrire en ton âme pour qu'il ne s'efface plus : la joie. Il faut que tu la possèdes, que tu la fasses rayonner. A travers toute ta vie, elle doit se répandre comme une source vive. J'espère que, sans que j'ai besoin de te l'expliquer, tu comprendras le sens de cette joie dont je te parle. Elle n'exclut ni la souffrance ni l'angoisse ni cette recherche ardente de la vérité mais elle doit être l'essence même de la vie. Cette joie est le passage d'une moindre à une plus grande perfection. Elle est loin d'être ce contentement passif auquel ceux qui ne savent pas et ne sentent pas, pourraient l'assimiler. Elle est à la fois l'appel et la réponse et, tout en stimulant, c'est elle qui baigne nos cœurs avides et passionnés d'une harmonieuse sérénité. Dans sa clarté rayonnante, elle ordonne tout et j'en arrive à ce mot qui sans doute te fera horreur : l'ordre. Comprends-en la beauté et la nécessité et sous son aspect froid, découvre-en la richesse. Oui, ma petite Anne, il faut ordonner en toi ces forces qui se battent sous ta peau, cette confusion splendide de tant de trésors amassés, de tant d'espairs, de tant de rêves, et travailler de toutes tes forces à enrichir ton esprit et ton cœur. Et que répondre maintenant à l'appel que tu me confies et qui,

dans sa sincérité, m'a tellement émue ? Ma petite Anne, écrivain ?..Mais pourquoi pas ? Non, je n'ai pas souri, je ne me suis pas moquée, j'ai lu et relu ta lettre, j'ai compris que tu parlais sérieusement après avoir réfléchi et que tu cédaï à une force impérieuse en me confiant ton rêve. Je n'ai même pas de conseil à te donner car les exigences que tu sens en toi prouvent la beauté de ton idéal. J'en ai trouvé l'écho dans la phrase d'une lettre de Simone Weil dont tu as peut-être entendu parler : "L'effort d'expression ne porte pas seulement sur la forme mais sur la pensée et sur l'être intérieur tout entier. Tant que la nudité d'expression n'est pas atteinte, la pensée non plus n'a pas touché ni même approché la vraie grandeur."

Certes, tu l'as compris et cela prouve que tu es allée déjà très loin dans la contemplation d'un idéal incontestablement difficile à atteindre.

Mais comment t'encouragerai-je, ma petite fille, à entretenir en toi cette flamme naissante ? Le mot de Nietzsche vient de lui-même sous ma plume : "Deviens ce que tu es." La difficulté est de savoir ce que l'on est. Heureux ceux qui se connaissent. Une des nécessités primordiales de l'être est de s'exprimer. Celui qui ne s'exprime pas recèle un mort. D'une façon ou d'une autre, il faut que l'âme se libère. Au poète, à l'artiste, à l'écrivain est donné le pouvoir d'aider les autres à s'exprimer. Incomparable don mais qui exige en retour de durs renoncements. Ce don, s'il t'a été fait, ma petite Anne, atteindra un jour son épanouissement et son but à condition que tu le protèges. Ne le gaspille pas, ne le disperse pas, ne le prostitue pas. Entretiens-le pieusement comme on fait d'un outil et pour cela, travaille.

Ne me trouve pas trop sévère ! Tu n'attendais pas de moi, je l'espère, que je te dise : "laisse courir ta plume." Non, puise d'abord aux sources éternelles de la beauté. Ouvre tes regards et ton âme sur la vie et recueille avec amour tout ce qu'elle te donnera. Cultive avec soin ce talent qui t'a été donné et que tu dois multiplier, et si tu dois un jour transmettre ce message, qu'il soit fait de beauté et de vérité.

Si tu as l'occasion de lire les Lettres à un jeune poète de Rilke, n'y manque pas. Elles m'avaient fortement accrochée autrefois et je ne crois pas me tromper en pensant qu'elles t'intéresseraient.

Ma petite Anne, je pourrais t'écrire un volume mais il faut savoir se limiter et concentrer sa pensée. Tu sais que tu me trouveras toujours prête à écouter ton cœur et que ma tendresse ne cessera d'être vigilante, si c'est pour toi un petit secours, j'en serais infiniment heureuse.

Ton émotion devant le sublime triptyque a répondu à ce que j'attendais de toi et il m'a été doux de penser que, pendant que tu le contemplais, mon cœur était proche du tien. Je voudrais que tu vives en ce moment des jours très heureux, que s'apaise un moment le grand tumulte intérieur dans la joie des vacances et la beauté de la nature. Je t'embrasse très fort et tu es vraiment la petite fille de mon cœur.

Mamie.”

Rarement, il m'a été donné de recevoir une lettre aussi belle. Ce soir, 22 janvier de l'an 2000, la relisant, elle m'a tiré des larmes. J'ai pleuré, vraiment. Qu'ai-je fait de ces précieux conseils ? Qu'ai-je fait de ma vie ? Aujourd'hui, “Mamie” est morte, certainement. Qu'elle m'entende, qu'elle sache que sa lettre est là, clarté qui va, circule, ne cesse d'éclairer tous ceux qui la liront, à qui, en confiance, je la donnerai à lire. Merci, Mamie.

Mémoire

Il y a le travail de mémoire, exercice possible par tout un chacun, qui permet de faire le ménage, de procéder à des choix, de débarquer les souvenirs porteurs d'ondes négatives et qui entravent l'avancée dans la vie.

Et il y a la transcription de la mémoire, telle que pratiquée ici, qui elle aussi sélectionne avec plus ou moins d'adresse et de conscience, mais qui surtout, du fait même que l'écrit la fixe, n'existe plus que par les mots qui la traduisent, renvoyant, plus que dans l'ombre, presque dans le néant, tout le reste. Tout ce

que la page n'a pas recueilli comme si elle seule, alors, devenait témoin et garant de fidélité dans la mesure où elle n'existe que pour être lue, officialisant ainsi les pleins au détriment des trous lesquels s'enfoncent définitivement dans la nuit, deviennent des trous noirs, impossibles à ressusciter.

Une fois le texte écrit, son auteur ne peut pas ne pas imaginer le lecteur. Il devient le lecteur avec, alors, la conscience un peu douloureuse d'avoir pétrifié la partie visible, lisible du souvenir au dépens de celle qui, n'ayant pas eu l'heur ou la force de refaire surface au bon moment de l'exercice d'écriture, se perd définitivement comme une étoile morte au fond de l'espace.

C'est pourquoi il y a danger à se raconter, à devoir gommer, malgré soi, ces nébuleuses qui sont comme ces ondes indistinctes et brouillées autour de l'individu. Comme ce qu'on représente autour du corps astral. Au contraire de Giacometti, chez qui ces traits et tracés pris et repris dans l'acharnement de leur multiplication, permettent d'approcher au plus près la vérité intérieure et extérieure du modèle. L'écrit laisse peu de chance au "repentir" ce qu'autorisent la peinture et le dessin.

Toute création est assassine ou, comme le dit plus justement Héliou "Il y a dans toute œuvre réalisée la mise à mort d'un songe". Tout travail écrit sur sa mémoire dépossède en même temps que permet de se mieux posséder. Pas d'acquis sans perte, comme le dit Viriglio dans un tout autre contexte.

Fugue

On se croyait, on se disait, on se voulait rebelle, différent. On était contre. Mais au pied du mur, là et à l'instant où il eût fallu transgresser, s'opposer, on se couchait, on rendossait les habits de la convenance. La peur de l'autorité, la peur de la blessure reçue, donnée qu'accompagnait une armée de bonnes raisons, celle aussi de se tromper de cible, d'ennemi, de manquer d'arguments contre lui ou de n'être pas en mesure de les formuler, recouvrait comme la huitième vague qu'on dit la plus forte, les velléités de révolte et d'affirmation de sa différence. On

réintégrait le moule dans un gluant mépris de soi, on était mal de tant de faiblesses. A grands coups de pinceaux, on les maquillait sous couleur de trop forte sensibilité, de générosité de cœur et de grandeur d'âme. L'Autre avait ses failles passées, ses soucis présents.

A la mort de ma BM, j'ai retrouvé quelques unes de mes lettres écrites à une époque où, adulte, je n'avais plus rien à lui devoir : "Excusez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt... Pardon pour mon long silence..." Toujours cette manière de se coucher, de se protéger par un mur de mots convenus qui évitaient d'avoir à se découvrir, à engager un dialogue dont on soupçonnait l'hypocrisie. Ce ton épistolaire — le même, je crois, chez Catherine et chez Henri — réveille une colère contre moi-même.

La rébellion, la transgression, l'opposition bradées contre un confort de pacotille, se muaient en larmes d'impuissance que je confiais peu à mon journal. Il m'aurait fallu pour ce faire une capacité de distance que je n'avais pas. Et mon journal avait autre chose à retenir, tout cela qui nourrissait mon énergie, me promenait dans les mondes fabuleux des livres et dans les histoires que je m'inventais. Un seul cahier, jaune, rassembla entre dix-huit et vingt ans, toute ma violence contre Elle et jusqu'à des idées criminelles, des plans meurtriers. Je l'intitulais Le cahier de ma haine.

En général, les éclats de voix de ma BM, ses remarques injustes visant Catherine ou Henri, m'atteignaient beaucoup plus violemment que s'il s'agissait de moi. Sans doute parce qu'ils me trouvaient encore plus désarmée. Leur accumulation pourtant, un jour fit explosion. Ce devait être dans le printemps 51. Il me semble qu'il y avait des feuilles sur les marronniers de la place des Ternes.

Le matin, avant mon départ pour le cours Marguerite où je subissais ma première (qui sera ma dernière année scolaire) Henri avait manifesté le désir de venir me chercher après la dernière heure de classe, ce qui impliquait un trajet aller/retour en autobus. Du bout des lèvres, ma BM avait fini par donner son accord. A la sortie du cours, j'ai attendu. Henri n'est pas venu. Je ne sais plus pour quelle raison ma BM changea d'avis. Peut-être simplement le coût du billet d'autobus ou la perte de temps.

A peine franchi le seuil de la maison, mes antennes très exercées ont senti la lourdeur du climat, enregistré la fermeture des visages. Oui, Henri s'était fait engueuler pour avoir voulu faire avec moi le trajet de retour en autobus ou pour toute autre raison aussi injuste qu'absurde. La colère est montée. J'ai réfléchi en accéléré dans une grande bousculade de sentiments : impossible de rester plus longtemps dans cette maison où l'absence d'amour, de tendresse, de générosité pourrissait les rapports, empoisonnait l'atmosphère. J'allais quitter ces lieux. Les mots "pour toujours", "à jamais" avaient soudain déserté mon vocabulaire, toute notion de durée évanouie. Je partais, je disais adieu et voilà tout.

Je laissais un mot bien en vue sur ma table : "Je ne peux plus vivre ici. Je ne supporte plus qu'Henri soit constamment grondé. Je m'en vais." et je m'éclipsais sans bagage ni cartable. Il devait être sept heures du soir. J'allais chez Claude. Elle ne s'étonnait pas, me savait imprévisible, souvent. Je mangeais une pomme, m'étendais sur son lit, fumais une Bastos.

Elle n'a pas essayé de me ramener à la raison, encore moins à la maison. Impuissante, elle souffrait de notre situation. Je passais la nuit chez elle. Edwige, la maman ne posa aucune question, pas plus que le mari Gaston ni la grand-mère aux doigts nouveaux.

Le lendemain, je n'allais pas en classe. Je me rendais rue Blanche où Catherine suivait l'Ecole d'art dramatique qui préparait au concours du Conservatoire national. Mon père l'y avait finalement autorisée pour autant qu'elle apprenne la dactylographie en consacrant quelques heures de secrétariat à la Cimade. Je ne supportais pas l'idée de son inquiétude à ne pouvoir me joindre. Emotive jusqu'à l'exaltation, elle avait dû raconter à ses camarades de cours la disparition de sa petite sœur.

Je poussais la lourde porte en verre et ferrures noires de l'Ecole de la rue Blanche, tombais dans les bras de son vieux professeur, monsieur Le Goff, pleurais, passais dans ceux de Catherine, toujours pleurant. Qu'est-ce qui fut dit alors, quelle perspective, quel projet romanesque envisagés ? Au troisième jour, j'allais voir la tante Simone. Certainement, je pleurais dans ses bras aussi. Elle téléphona à la maison, annonça mon retour.

Les propos qui s'échangèrent au cours du dîner qu'elle prit avec nous avaient quelque chose d'abject tant ils étaient futiles et anodins. Mon cas n'y figurait pas, n'était pas évoqué comme si ces trois journées n'avaient pas existé. J'étais exclue ou pire, absente. Les conversations passaient au-dessus de ma tête comme si je n'étais pas là. La tante Simone ne s'y mêlait pas, non par choix délibéré mais sans doute parce qu'elle se sentait facilement déplacée au milieu des mondanités intellectuelles et des mots de salon. Son côté province, candide suscitait chez ma BM une sorte d'attendrissement agacé. D'autant plus agacé qu'elle jalousait la tendre confiance qui circulait entre elle et nous.

Après le dîner, je montais dans ma chambre et me mettais au lit, la tête et le cœur en charpie. Au bout d'un temps assez long puisque la nuit avait envahi la pièce, je vis entrer ma BM. Elle s'approcha de mon lit, se pencha au-dessus de moi. La proximité de son visage déformait ses traits. Sa voix cassée qu'elle cherchait à contenir dans un murmure emplissait la pénombre, sa peau poudrée me renvoyait un goût de vanille vaguement écœurant. Tu es un monstre, un monstre. Songe au mal que tu as fait à ton père !

D'être couchée dans le noir de mon lit et de la chambre ajoutait à la violence du moment, à celle inouïe et effrayante des mots qui s'échappaient de sa bouche en sourdes et térébrantes proférations. Un monstre, tu es un monstre.

Les mots cognaient, s'enfonçaient, irradiaient, peut-être même me libéraient comme si je les avais toujours sus, attendus. Comme s'ils dessinaient avec évidence cette part de moi que je ne pouvais nommer, clarifiaient cette masse d'ombre indicible et enfin mise en lumière. J'étais un monstre. J'étais moi, Anne, avec mes histoires, mes ambitions d'écriture, mes désirs d'amour, mes plaisirs de cinoche et j'étais un monstre. Il me fallait apprendre la cohabitation.

Ma fugue, elle, se vidait de toute fierté, de toute gloriole et le silence du père qui, jamais, ne fit référence à la chose, me renvoyait au point zéro. Elle parlait, accusait, signifiait, et lui se taisait.

Le quotidien reprit son cours apparemment normal, sauf qu'il me fallait vivre avec cette nouvelle identité ou plutôt cette identité plus complète et complexe. A l'époque, je ne pense pas avoir répété à personne les paroles de ma

BM, sans doute parce que le faisant, j'avouerais cette composante de moi qui me faisait peur, avec laquelle il me fallait aller.

Journal, extraits : “Elle avait cru en Dieu avec autant de force qu'elle n'y croyait plus aujourd'hui. Dans sa vie, dans sa haine qui chaque jour mûrissait davantage, elle en sentait l'inutilité. Il lui semblait que, dans son foyer, tous les principes religieux qu'on lui avait appris à observer autrefois, trouvait une dégradation flagrante et surtout répugnante. Il lui eut été impossible de mettre ces principes en pratique...” Sur le crime parfait dû au débordement de la nature du héros, débordement incapable de s'exprimer dans le milieu où il se trouve et qui aboutit à ce crime, concentration de toutes ses forces, des plus belles jusqu'au plus atroces...”

“Faire valoir dans le roman la montée vers le crime. Ce débordement réprimé force à la solitude, tendant vers une forme de la folie, du moins du déséquilibre. Il faudrait que le lecteur, par la tension de l'atmosphère de plus en plus accrue vers la fin, éclate lui-même au moment du crime, comme s'il se trouvait arrivé au seul moment apaisant et qu'il crie : Enfin !

“Ce qui me fatigue, c'est d'être sans cesse en état de révolte et de ne pas savoir pourquoi, contre quoi exactement. Il saccade tous mes gestes, abaisse, ampute mes pensées. Je manque de connaissance pour dénouer les fils de cette révolte et la conduire vers un but que j'ignore encore...”

“Eu ce matin, durant une demie seconde, cette pensée : — dans quelque temps, je ne serai plus là. Pensée ou impression fugitive dont je ne me souviens maintenant que sous la forme d'une pensée. Cette demie seconde a été comme un instant de libération absolue mais qui n'avait, au raisonnement, absolument rien de fondé...”

“Tout ranger, tout préparer, trier les papiers, raccommoder les vieilles affaires comme à l'approche d'un immédiat certain mais non précisé...”

Plus j'y pense, plus rester me paraît acte de lâcheté. Relu hier le cahier de ma haine. Claude semble se contredire d'un passage à l'autre dans ses notations, donnant tantôt raison à mon départ, tantôt me poussant à réfléchir davantage.

Mais je crois que ma décision est prise, définitivement... Une seule chose me fait peur, très peur : avoir à les revoir après... Claude, sens-tu comme moi que c'est urgent et que ça n'est pas un enfantillage ? Je ne peux encore m'en assurer. Tout se brouille lorsque j'essaie de réfléchir..."

Réponse de Claude. "Il y a la pensée de l'acte et l'acte. L'un et l'autre doivent être assimilés lentement dans les profondeurs de soi avant d'avoir un sens. Et cette assimilation dans les deux cas déborde par un bouillonnement de surface qui peu à peu s'apaisera en descendant à l'intérieur ou en s'évaporant en fumée selon que la pensée et l'acte sont importants et valables, ou minimes."

"Beaucoup de changement en moi depuis ma décision de partir. Une sorte de calme. Mon projet est entré en moi. Le bouillonnement vient du fait qu'on regarde ce projet du dehors et qu'on ne sait pas encore en faire une partie de soi-même.... Ne pas y penser vient peut-être d'une certitude qui ne me fait plus peur. Je sais bien qu'à deux pas de l'acte, tout sera de nouveau différent. Pour l'instant, calme plat. Curieux de remarquer que j'accepte même mieux la maison. Ce qui me fait comprendre quelque chose : ce n'est pas tant T* que je quitte, c'est la maison, cette société et moi dans cette maison et cette société... J'ai dit à Lise : je sens que je me détache de mon enfance. Mais ici à la maison, je la sais qui me court après, tente de s'agripper à moi. Et moi, je l'accepte encore. Ici, je n'ai jamais su réellement lutter. Le saurai-je là-bas ?.. Il faut que cela se fasse. Je saurai attendre. L'attente est le signe le plus net du passage de l'enfance à l'adolescence. Savoir attendre est impossible à un enfant, de quelque nature que soit cette attente.... L'attente n'est pas une lâcheté. Au contraire. Je me sens capable d'attendre un an s'il le faut. Parce que je sais qu'après..."

Grenelle

Le danger où je suis, que Claude me signale en marge des pages de mon journal pour me mettre en garde, est dans ma difficulté à appréhender le quotidien, dans un engloutissement hors du réel.

L'école m'ennuie toujours autant, le premier baccalauréat est au bout de l'année. J'occupe les heures scolaires à lire Dostoïevski sous mon pupitre. Seul, monsieur Gourdon n'est pas dupe et n'intervient pas. A tort sans doute. Ou peut-être qu'il ne sait pas quoi faire avec moi. Des crises d'asthme, plus ou moins fortes ou prolongées, multiplient mes absences. Aucun traitement n'en vient à bout. Seul le liquide contenu dans mon alambic, pulvérisé au fond du labyrinthe de ma ville blanche, au fond des ruelles de plus en plus étroites et de plus en plus blanches qui sillonnent mes poumons, me font retrouver le souffle et me mettent le cœur en grande chamade. Impressions délicieuses et délirantes. ("Chamade : dans une ville assiégée, batterie de tambour qui annonçait l'intention de capituler" Larousse.) L'expérience me laisse croire que je ne peux en mourir, qu'il ne s'agit que d'un flirt avec la mort. Les fins de crise sont aussi subites et inexplicables que leur apparition. Dès l'instant où je la sens s'éloigner, je sais qu'aucune rechute immédiate n'aura lieu. Dans une sorte de défi au diable, de gloire rendue à la vie, je fume coup sur coup deux ou trois Bastos. Réintégration dans le monde (empoisonné) des vivants, alignement sur le mortel commun.

Claude travaille ses examens de médecine et vit ses premières amours. Catherine prépare le Conservatoire d'Art Dramatique et Henri court. Court en rond dans le jardin carré. Dix tours, vingt tours, tout en faisant travailler ses articulations, doigts pliés, dépliés, repliés, avec sérieux et obstination.

Dans Paris-Match, la photo floue d'une silhouette au sommet de l'Annapurna où vient d'être planté le drapeau français. L'homme à qui appartient cette silhouette semble sur le point de chavirer en arrière, comme s'il allait plonger dans le vide au delà. L'exploit d'Herzog, Lachenal, Terray, s'étale sur toutes les pages de l'hebdomadaire : visages épuisés, douloureux, esquisses de sourires, civières, petits sherpas chargés de sacs. Plus les clichés sont imprécis pour cause de tempête, de neige soulevée, plus visible est la grandeur de l'exploit, et plus héros sont ces hommes. Pourquoi cours-tu comme ça ? - Pour exercer mon souffle. Et pourquoi tes doigts ? - Pour pouvoir mieux agripper le rocher.

Henri est entré en passion. Il veut devenir varappeur. Chaque jour, durant des semaines, il travaille ses muscles, sa respiration, l'agilité de ses doigts.

La conquête de l'Annapurna, premier 8000 gravi par les Français, fit rêver une génération d'adolescents. Quoi d'autre faisait rêver les jeunes, cinq années après l'armistice, après ces années d'occupation sur lesquelles les adultes se taisaient ? Chez nous, les événements mondiaux, les conflits du moment n'avaient aucune prise sur le temps des repas, ces moments propres à l'échange. Ni commentaire ou prise de position. Guerre froide, guerres chaudes, guerre d'Indochine, de Corée, décolonisation, procès soviétiques, maccarthysme, nouvelle république de Chine restaient des mots lointains et sans épaisseur. Mais qu'aurions-nous entendu, retenu si on nous avait parlé ? Vous, mes enfants, je vous ai beaucoup mêlés à mes activités, à mes prises de positions politiques, directement issues de mes révoltes adolescentes. Je vous ai entraînés dans des manifs, des rencontres en usine avec les ouvriers, des réunions de comités, de cellules, de rédaction. Je ne vous ai rien épargné. Que vous en est-il resté ? Et ces années de première adolescence, comment les avez-vous vécues ? Par opposition à ce qui se passait chez moi, chez nous du moins, la parole circulait. Ou disons, pour être honnête, que je vous ai passablement imposé la mienne. Les dessins de Mathieu, 11-12 ans, l'illustrent très fidèlement : flics dressant leur matraque, africains haves et exsangues, Canard enchaîné par des fils reliés à des micros d'écoute, capitalistes ventrus... Mais, passé l'adolescence, aucun de vous, hors Marie à sa manière, n'est jamais entré en militance politique. Autre génération, autre mode d'appréhension du monde, de regard sur soi, sur l'autre. Le temps des grandes causes, des mobilisations de masse, des utopies flambantes et flamboyantes était derrière vous. Crise du pétrole, menaces de chômage et aussi un certain nombre d'acquis gagnés par ceux de notre génération, à coup de luttes et de grèves qui transformèrent les rapports avec l'autorité ; ceux entre le sexe procréateur et celui jouisseur/possesseur, entre les liens du mariage et ceux de l'amour, entre les droits patronaux et ceux des travailleurs, pour le meilleur et aussi pour le moins bon et dont vous avez hérité...

A l'époque de mes dix sept ans, les questions de justice/injustice passaient par la morale, c'est dire par la religion. Des exemples comme celui de nos bonnes successives, celui de la domesticité à Larlenque, et, dans notre immeuble, celui de notre concierge, madame Daniélo, m'avaient éveillée au phénomène des classes sociales.

Madame Daniélo et sa fille débile, vivaient ensemble dans la loge située à l'entresol tandis que la chambre, unique certainement, se trouvait au sous-sol. La fille apparaissait rarement. Dans mon souvenir, elle était l'image de la mère mais plus pâle, plus marquée, et comme plus âgée. La mère avait le teint mâché, portait le chignon bas, et un tablier flasque d'où dépassaient des jambes maigres et arquées, les pieds fichées dans des mules de feutre gris. Nos rapports, comme avec les femmes de ménage successives, étaient complices, nous étions alliés et solidaires face à l'ennemi. Un jour qu'à la blague, elle lançait à mon frère : " Vous voulez voir mes fesses, peut-être ?" Il lui répondit : " J'ai vu assez d'horreurs pendant la guerre !" Et elle, généreuse, désolée : "Vous en avez tant vu ?"

Le sentiment d'exclusion que nous ressentions du monde des parents comme d'une société à laquelle, pourtant, nous appartenions, nous avait également ouvert les yeux sur la réalité d'un monde divisé, où les valeurs de la vie n'avaient pas le même sens selon la place qu'on occupait. Tous mes engagements sont issus de là, ont pris corps sur mes révoltes d'alors.

Au printemps 1950, j'avais accompli ma Première Communion après avoir suivi le catéchisme sous l'autorité chaleureuse et intelligente d'un pasteur à tête d'otarie. Où en étais-je alors de mes convictions religieuses, quels étaient mes rapports avec le Bon Dieu, comme disent les grandes personnes quand elles s'adressent à l'enfant : Le Bon Dieu te demande de... Que dirait le Bon Dieu si ... Jusque vers dix, douze ans, il devait représenter une sorte de parent lointain et bienveillant à qui chaque soir on adressait une prière. Je n'ai pas souvenir d'en avoir jamais eu peur. Toujours, il apparaissait au bas de mes lettres à la famille, déposé là comme un joli papillon "cher papa, je vous embrasse, que le Bon Dieu vous bénisse..."

A quel moment ai-je cessé de réciter le “Notre Père” dans mon lit avant le sommeil ? On oublie un soir, on se rattrape le suivant, puis on oublie plusieurs soirs, enfin on prend l’habitude d’avoir oublié et le remords finit par perdre tout pouvoir. Et puis déboule l’adolescence et Dieu, secoué comme un prunier, en perd son attribut de bonté, se retrouve tout nu, objet de révolte ou d’exaltation, d’interrogation, de reniement, de réconciliation. Souvent, il me suffisait d’une lecture édifiante (les souvenirs d’un missionnaire en Chine, par exemple) pour jurer d’une vocation aussi soudaine qu’indéfectible. Suivait une autre lecture, ou une rencontre pour retourner mes convictions. Je continuais pourtant à me rendre le dimanche matin au temple, question de rituel familial.

Jusqu’au jour — car il dut y en avoir un — où je décidais d’aller voir ailleurs. Entre la foi et sa pratique, j’avais besoin que s’exerce une cohérence. Si pour moi Dieu s’éloignait, délesté déjà de son attribut de bon, et aujourd’hui d’un sens et d’une présence qui m’avaient accompagnée et nourrie jusqu’à présent, Jésus par contre, m’était exemplaire, il s’incarnait dans sa parole, alors que, chez les fidèles du temple de la rue Cortambert, le discours faisait alibi sans appui sur le réel. Que valaient les enseignements du Christ s’ils n’étaient pas mis en œuvre mais au contraire détournés, déjoués, sans cesse trahis, peut-être même moqués ? Je portais sur ce peuple bien-pensant un regard inquisitorial. Avec un extrémisme justicier, je demandais le Juste, le Vrai, le Droit - ou son contraire, pour autant que l’être entier y participât avec ferveur. Je connaissais mal les Ecritures mais j’aimais le Christ et j’aimais qu’il fût contre. Contre l’autorité, contre l’hypocrisie, contre les bourgeois et marchands du temple J’allais chercher ailleurs une parole vivante, conséquente.

Un soir, je débarquai au Foyer de Grenelle. Qui m’avait parlé de ce lieu, de ces gens ? Chaque mercredi, vers les sept, huit heures, les deux pasteurs (Bosc et Michel-Jaffard) recevaient ceux et celles qui souhaitaient dialoguer, poser des questions, réfléchir ensemble, de manière toute informelle. Une dizaine de personnes, des adultes en général, habitants du quartier, se trouvaient réunis. Les deux pasteurs ouvriers qui, de jour, travaillaient en usine, devaient approcher la quarantaine mais en accusaient davantage. Leur sacerdoce, leur choix de vie, la

modestie de leurs ressources et leur constant dévouement les avaient vieillies précocement, visage gris, bouche édentée, dos voûté. L'un et l'autre étaient mariés. Bosc vivait avec sa famille, quatre enfants, dans un pavillon attenant à la baraque qui tenait lieu de temple. Je le trouvais magnifique comme j'imaginai un christ nordique, d'une beauté candide et généreuse. Michel-Jaffard était très laid, d'une laideur attendrissante de vieux clown.

On se réunissait autour d'une longue table, assis sur des bancs de bois, dans une salle contiguë à celle du temple. De toute la soirée, je n'ouvrais pas la bouche, enfermée entre des murs d'orgueil et de timidité, la tête embarrassée d'impossibles questions. Je regardais, j'écoutais, je ne possédais pas la parole. Sur le chemin du retour, je bourdonnais intérieurement de tout ce que j'aurais pu, voulu dire, des pensées graves et audacieuses, des réponses impertinentes, transgressives comme pavés dans la mare adressés à ces gens dont les mots restaient prisonniers de limites que j'aurais aimé déborder. Il faisait nuit. Je longeais le boulevard de Grenelle, traversais le pont Bir-Hakeim, ramassais quelques mégots froids que je fumais.

Noël arrivant, les pasteurs, leurs épouses et quelques bénévoles dont j'étais, accueillait les clochards de Paris. Ils recevaient une soupe chaude, profitaient d'une nuit à l'abri, dormant sur le carrelage du temple, et chacun au matin repartait avec un sandwich que, vers les cinq heures, nous leur avions préparé. Je me trouvais bien dans cette action de charité et de justice qui, pour autant, ne réglait aucune de mes interrogations.

Le pasteur Michel-Jaffard fut dépêché auprès de moi ou disons qu'il s'était donné la responsabilité de me suivre. Nous sommes restés en relations quelques trois, quatre années au cours desquelles il me fit cette réflexion : "Vous vous entourez de points d'interrogation qui sont autant d'arbres dans une forêt qui vous empêchent de voir le jour." Il avait certainement raison. D'une manière générale, il me parlait surtout de la Chine pour laquelle il nourrissait une véritable passion plus que de Dieu ou de religion. Je lui en savais gré.

En 93, suite à l'occupation de la Bosnie par les Serbes et aux exactions de ces derniers sur les populations civiles, je décidais de m'engager dans

l'Association Sarajevo. Quelques mois après, je recevais une convocation pour une réunion qui se tiendrait 17 rue de l'Avre, dans le XVe, au Foyer de Grenelle. Après quarante ans où je n'avais pas remis les pieds dans ces lieux, qu'apparemment rien n'aurait dû me faire retrouver, j'y étais rappelée et pour des raisons pas si éloignées de celles de mes dix-sept ans.

La cour s'était agrandie ; au fond, de nouveaux immeubles avaient poussé ; le pavillon en meulière qui logeait Francis Bosc et sa famille était toujours là, identique, la salle de réunion jouxtant le temple et le temple lui-même, non pas austère comme en général chez les protestants, mais simplement nu parce que modeste, essentiel. Durant toute la réunion, je voyais flotter, comme celui du chat dans "Alice", le sourire doux et penché de Francis Bosc.

Quelque temps après, je lui écrivais une lettre, curieuse de savoir s'il gardait quelque souvenir de moi. "11 août 93, chère Anne de Seynes... je me souviens très bien de vous contrairement à ce que vous semblez supposer... et je suis touché que vous ayez retrouvé rue de l'Avre à l'occasion du groupe Sarajevo... Si je ne meurs pas tout de suite, je serai content de vous revoir..."

Francis allait sur ses quatre-vingts ans. Plusieurs fois je l'ai revu dans la cour du foyer, même pétillance dans le regard, même sourire doux et penché.

Désordre

Age "bête", mal ou trop entendant, entre bourbe et débordement. On se sent vase et torrent. On se prend terriblement au sérieux avec des avis tranchants, et puis plus d'avis du tout, ou alors ceux des autres, tellement plus intelligents. On coupe des têtes à l'envi, on leurs tresse des couronnes dans un mouvement pendulaire très épuisant.

On a du génie ou quelque chose de très approchant Certaines fulgurances y font croire, puis dans l'instant qui suit, une grande mésestime, colère, doute et abjection. On pose sur soi un regard limaçon, pauvre de moi, malheureuse, inutile, incapable. On se couvre les cheveux de cendres avec sommation de ne

plus jamais et de toujours. On se caparaçonne de mots d'impossibles hauteurs où l'air se raréfie et on n'a pas l'outil pour reprendre souffle. Alors on s'écroule, pitié de moi. On n'a même pas repris pied qu'on se redresse, le regard cravache et le front ceint d'épines, un peu martyr, un peu Cassandre, prosélyte à soi-même d'ordres, de messages absolus, de sentences catégoriques auxquels, avec fougue, on répond, juste un jour ou deux. Puis à nouveau, le cœur limaçonne, on est en perdition, en mauvaise compagnie de soi et sur le mur de la chambre on dessine un point d'interrogation géant. On se penche sur sa table et on écrit un poème pâle ou plein de vent. Le lendemain, on jette sur la page un regard furtif. Des mots s'y traînent. On se sent pris d'écœurement. A tout reprendre à zéro.

C'était avril ou peut-être début mai. Les parterres du Palais Royal sentaient bon. La ville s'agitait quelque part au-delà des arcades. Assise sur une chaise de fer à l'angle nord-ouest des jardins, un œil rivé sur les hautes fenêtres du premier étage qui, au nord, abritaient Colette, et l'autre sur la demi-lune de l'entresol où vivait Cocteau, je révisais mon baccalauréat.

Dans ces heures matinales, les allées étaient presque désertes. Des bonnes en petit manteau, cabas au bras, s'en allaient au marché, des mères poussaient des landaus, sur des bancs des retraités plongeaient leur nez dans leur quotidien. J'avais l'impression que nous faisons partie d'un même jeu, acteurs d'un même spectacle dans cet espace d'harmonie où les bourgeons et le vert tendre des feuilles racontaient un début de printemps. Une partie de moi cherchait à se convaincre que le calme et la sérénité des lieux étaient propices aux études. L'autre partie, s'abandonnant à l'improbable miracle qui surviendrait lors des épreuves, arc-boutait son énergie à fixer les fenêtres muettes. "S'il vous plaît, remarquez-moi ! S'il vous plaît..." La petite phrase obstinée et obsédante comme le vol nocturne d'un moustique, bourdonnait en boucle da ma tête.

Fin juin, par un jour pluvieux, je me rendais rue du Rocher rejoindre la masse des candidats devant le lycée Racine. Hors le souvenir d'une grisaille générale, gris les murs, gris le ciel, gris les surveillants, rien ne m'est resté de ces journées d'épreuves. Le jour des résultats, je cherchais mon nom sur la liste des reçus. Ne figurant pas sous S, je pouvais chercher à D. Il n'était pas défendu de

croire à un miracle, un tout petit miracle. Il suffisait de fermer les yeux et de les rouvrir aussitôt, de prononcer quelques mots sur le rythme d'une incantation...

Echec total. Il fut décidé que j'irai bachoter un mois d'été au Chambon sur Lignon pour préparer la session de septembre.

Au Collège Cévenol, bien des choses ont changé et moi en tout premier. La paix a embourgeoisé les lieux, les rapports entre les gens. L'ambiance n'est plus à l'aventure, à l'improvisation. Les bâtiments sont en dur, les enseignants ressemblent à ce qu'ils étaient. Comme autrefois, les classes sont mixtes. Comme chaque année dès que s'ouvre l'été, je change d'âge. Aujourd'hui, j'ai dix huit ans et je ne connais rien à l'amour. Je ne connais rien parce que j'ai peur, j'ai peur parce que personne ne m'a initiée. J'ignore encore que rares sont les initiateurs dans ce genre d'affaires. Les sens sont ligotés d'interdits lesquels induisent des notions de dangers, de souffrances même. Le corps ne fait l'objet d'aucun questionnement avoué donc ne reçoit aucune réponse. Pour lui répondre, il faudrait l'écouter mais chez nous, cette écoute, cette attention, si elles ne sont pas explicitement interdites, ne sont pas sollicitées. Je sens bien que cela bouillonne et brouillonne sinon comment expliquer cette maladresse et cette brusquerie que je manifeste devant les garçons, comme une manière de leur signaler : attendez-moi encore un peu, je n'ai pas tout à fait accompli ma mue...

Le silence des parents m'enferme dans un désordre violent. Plaisir, jouissance, exploration des sens sont pris en étau entre les mots du Père-Céleste-et-Tout-Puissant et l'absence de mots du père terrestre et impuissant. Peut-être les garçons se libèrent-ils plus facilement de ces paternités encombrantes ? Le danger de grossesse ne les menaçant pas, reste, avec un peu d'audace, à mettre les mots et les silences à leur place, les déborder n'entraîne aucun risque. Je croyais, alors, m'échapper avec les poètes, m'épuiser à travers mes écrits, m'initier par phénomène d'identification, grâce aux charmes de Gérard Philipe et à la flamme d'Anna Magnani, à toutes les variations de l'amour. Substitutions illusoire. Après tout, peut-être étions-nous tous, garçons et filles, dans des embarras proches ou similaires.

Un garçon du Collège, en internat comme moi, m'avait remarquée. Je répondais à ses avances avec une désinvolture balourde et des mots grossiers qui le tenaient à distance. Inconsciente de ma cruauté, je tournais en dérision la maladresse de ses approches mais en définitive, je sentais bien que c'était moi que je moquais. Mes manières abruptes me donnaient l'illusion d'un combat à armes égales alors que, sûrement, nous étions désarmés l'un comme l'autre et sur la défensive. Je le traitais de "petit con" ou de "grand couillon", assez fière d'une liberté de langage que j'avais eu peu l'occasion de mettre en pratique, tandis que la peur de ne pas savoir aimer, de n'en avoir pas le don me tordait le ventre. Nos parties de ping-pong, entre danse de séduction, transe initiatique et combat de coqs, étaient encore la façon la plus directe de nous parler.

Rien ne me dit que cet été-là j'ai travaillé, que j'ai pris au sérieux l'examen de septembre dont l'enjeu était l'entrée en classe de philosophie. Je me rappelle seulement que, sur un coup de tête, j'allais rejoindre à Nancy, une amie rencontrée — où, par l'intermédiaire de qui ? — quelques mois auparavant à Paris. J'écrivais à Claude pour lui demander l'argent du voyage, ou du moins du séjour et, par une fin d'après-midi pluvieuse, me retrouvais à Nancy.

Journal. "Je me souviens qu'il faisait gris ce jour-là dans les rues de Nancy. Aussitôt arrivée dans cette ville, je l'avais élue mienne. Trop d'aventures m'y avaient conduite, le bac, la fuite des cours de vacances en auto-stop, les cafés routiers la nuit et puis, un beau jour, Nancy.

Nous nous rendons à la librairie de Michaud. Je porte un pantalon de velours beige et une veste en daim rouge que j'ai attachée par-devant avec une pince à linge. Certes, Lise et moi jouons un peu à nous faire remarquer. Il y avait un certain snobisme à porter soit des pantalons soit des foulards bizarrement noués autour du cou. Mais je me souviens que nous nous sentions fortes, à cause de poèmes écrits dans la fougue et dans l'instant qu'aujourd'hui je renie. Nous méprisions la foule avec amour parce qu'elle nous jetait des regards curieux, rarement admiratifs. La librairie de Michaud est fermée. Lise semble agitée par un pressentiment qu'elle a du mal à chasser. Il commence à me pénétrer aussi, il rôde autour de nous...

Bernard. Bernard. L'instant d'un geste et il fut là devant nous, grand dégingandé, fantôme exilé, pénétrant de force dans notre domaine, brisant les liens de l'imagination, imposant une réalité à nos pressentiments.

Lise m'en avait parlé mais je le voyais pour la première fois. Elle me présenta, exagérant à mon goût l'admiration qu'alors elle me portait. Bernard me regarda rapidement et, fixant ma pince à linge :— Pourquoi tu ne la mets pas là-haut ? Il la pinça sur mon épaule. Je rougis, découvrant la stupidité de mon originale invention mais lui expliquais qu'elle se trouvait là dans un but utilitaire et non pas esthétique. Puis il se mit à parler de sa voix haute et légèrement nasillarde, expliquant sa présence subite à Nancy. Il avait fui la maison de repos de Guebwiller, pure caprice et il se cachait à Nancy, ses parents mêmes ignorant sa présence. Il parlait rapidement, employant beaucoup de mots, nous regardait Lise et moi, cherchant peut-être sur nos visages quelques regards d'admiration. Il portait une chemise sale à col ouvert, une vieille veste et une écharpe verte rejetée en arrière et que je ne crois pas lui avoir vue quitter un jour. Je me souviens aussi de ses chaussures jaunes à semelle de crêpe très épaisses comme en portent les paysans endimanchés qui me déplurent par leur vulgarité. A la main, il tenait sa boîte de peinture par une courroie qui retenait en même temps quelques cahiers cartonnés. Un groupe de jeunes gens nous rejoignit : Claude Michaud, Roland Clément qui m'exaspéra tout de suite par son air de suffisance et de sagesse heureuse et Jacques Krier. On leur présenta Bernard, Michaud semblait le connaître déjà. : Encore un poète ! - Dieu que je n'aimais pas ces classifications faciles qui marquent les êtres d'un signe définitif et péremptoire. Bernard s'excusait, se défilait. Il prit le bras de Lise et disparut un peu plus loin dans la foule. J'avais une certaine pudeur à les suivre, même du regard et restais à bavarder avec les trois autres. Plutôt, je les laissais parler entre eux, préférant le silence qui crée le mystère alors qu'il n'est souvent que signe d'incapacité..."

Suivent quelques pages qui racontent de la façon la plus romantique, un bal dans une maison bourgeoise de la ville, et précédées de la dédicace: "Nancy, Lise, Bernard, Michaud, à tous mes amis de là-bas je dédie ces quelques pages..." qui laissent supposer que le récit de mon séjour à Nancy devait être

beaucoup plus complet et que je l'ai laissé en suspens. De Nancy, je n'ai connu que les bars de nuit où devant des verres, nous refaisions le monde. Pendant la journée, nous dormions. Je me découvrais une nouvelle famille. Bernard me fascinait, je tombais amoureuse.

Retour au Collège, retour à la réalité. Mon soupirant/partenaire au ping-pong ne soupirait plus. Aux épreuves de rattrapage qui se tinrent à Clermont-Ferrand, j'échouais une deuxième fois. Je n'ai pas souvenir de consternation ni de réprimande chez moi. Ce devait être attendu. Ma BM avait d'ailleurs pris les devants: elle m'inscrivit dans une école d'art du quartier, une école privée, pour jeunes filles seulement. Je regrettais la non-mixité mais calculais que ce type d'institution devait me laisser suffisamment de temps libre pour écrire et n'en demandais pas plus. Pour la première fois, je lui savais gré d'une décision qu'elle avait prise sans vraiment me consulter.

Au bout d'une année d'un enseignement rigide et pantouflard, je décidais de quitter cette école. Située à cinq minutes de chez moi, elle me donnait peu l'occasion de sortir de mon quartier et par là de retrouver Bernard, Lise et les autres. J'avais des arguments qui firent poids : l'école de la rue Beethoven donnait sans doute l'occasion aux jeunes filles de passer le temps avant leur mariage, mais elle ne se concluait par aucun diplôme et en aucun cas ne préparait à une carrière artistique. J'avais d'autres ambitions, je voulais passer le concours d'entrée de l'une des écoles nationales, pour ce il me fallait suivre un atelier qui y préparait. J'avais le nom de celui où étudiait Bernard, j'eus gain de cause et m'inscrivis à l'atelier Charpentier, rue du Dragon, en plein cœur de Saint Germain des Prés.

Désordre, encore

C'est l'âge renégat. Sûr que je trahis beaucoup. Le monde s'ouvre par-devant, le passé fait faillite, on jette sa mise sur l'inconnu tout en continuant à traîner des boulets. La famille n'est pas morte. Mouvement de vagues croisées

qui s'affrontent en courants contraires, comme à Belle-Ile, sur la plage des Galères où la vague progressant de la gauche et l'autre de la droite se heurtent à la surface en écume violente tandis que dans les fonds les courants fortement contrariés empêchent de se tenir debout.

L'atelier Charpentier offrait des horaires souples, chacun était maître de son travail, responsable de son avenir. A la maison, j'avais moins de comptes à rendre, détourner la réalité devenait un jeu d'enfant. N'ayant aucun repère sur les lieux et le monde que je fréquentais, les parents lâchaient quelque peu la bride. Henri changeait une fois encore de lycée pour cause d'indiscipline, Catherine me parlait de ses cours, de ses amis que, pour certains, je connaissais, Gasc, Marielle, Fresson, Mollien, Minazolli, Vartel. Elle ne connaissait pas les miens. A la maison, j'avais l'impression d'être entrée en clandestinité. Souvent, je m'échappais la nuit pour rejoindre des amis dans des boîtes. Je dansais, je buvais, j'embrassais dans une sorte de dérive, de griserie où le corps toujours se refusait en même temps que les baisers en réveillaient les sens. La peur était là. Embrasser n'engageait pas, donnait le change, laissait supposer des aventures précoces et en espérer de futures mais rapidement, les garçons n'insistaient pas, sentaient la peur et passaient à une autre moins farouche que moi. Catherine avait pour mission de nouer un mouchoir blanc à la balustrade de ma fenêtre au cas où les parents auraient découvert mon absence. Auquel cas, je quitterais la maison sur le champs et pour de bon.

Peu de temps après la parenthèse de Nancy, Lise me livra Bernard. Je suppose qu'elle ne supportait plus cet amant qui s'appliquait si fort à ne pas grandir, jouait au funambule, au pierrot lunaire, s'entourait de longues écharpes et de petits mystères. Elle le plaqua et me l'abandonna.

Bernard cultivait son image, ne cherchait en l'autre qu'un miroir où s'éblouir. Ses portraits à la plume, d'un trait habile et continu, lui ressemblaient tous. Il jouait un personnage de feu follet, d'âme damnée, d'alcoolique condamné - " J'ai les poumons imbibés d'alcool, répétait-il " - d'amant suicidaire, d'artiste maudit, de poète incompris se traînant de bar en bar, jetant au milieu de la nuit sur des formats Jésus des portraits qui, croyait-il, faisaient de lui l'héritier de

Modigliani, le cousin d'Antonin Artaud, le petit frère de Frantz de Galais et l'assuraient de son génie. Il accumulait les costumes usurpés, multipliait les déguisements.

Nous errions (nous ne pouvions qu' "errer") sur les quais, en silence (ce ne pouvait être que sur les quais et en silence). Il dansait sur les pavés, faisait voler son écharpe. Sans doute étions-nous ensemble, j'essayais de le croire alors qu'il sautillait constamment par-devant ou par derrière moi, ce qui m'évitait de parler et c'était aussi bien tant j'avais peur de n'être pas à la hauteur, d'étaler le vide de ma pensée. Je sentais qu'avec lui, il fallait toujours être aux confins d'une limite extrême, à la frange d'un déséquilibre, au bord d'un vertige, aussi artificiel fut-il. Dans le creux nocturne de nos chambres, nous nous écrivions des messages en forme de poèmes. Mon écriture imitait la sienne pleine de trous et de courants d'air, élégante et lâchée, l'esthétique de la page pesant autant que les mots : "une seule étoile/entre les volets/une seule étoile/gage de mon silence un seul navire/épave aux mains jointes/ un seul navire/ gage de mon amour." Bernard

"Je me souviens de la lumière/ des herbes noires un soir très tard/ lumière de sang et d'abeilles/ flaque d'herbes noires que vous m'avez perdues et qui vous faisait peur/ ma pauvre foule brisée de chansons humides/ma pauvre foule tachée." Anne

"Où sont les noyés de la lune/ au manteau d'amandes sauvages/ amandes d'eau tombées des hunes/ où sont les noyés de la lune ? Bernard.

"Maudit, maudite/ et traînés dans la fange/ malheur à vous qui dites/ que nous sommes des anges ;" Anne "dans l'aube verte des nuits de lune/ le sable joue/ la danse des chevaux ivres/ et ce décor de ruine/ de colonnes gonflées de soleil roux/ de statues aux plis matinaux/ hurle l'harmonie infernale des couleurs/ dans l'aube verte des nuits de lune/ le sable joue/ la danse infernale des chevaux." Anne.

Je me disais amoureuse et nageais dans le fantasme Il aurait pu être le héros d'un de mes textes. Je l'inventais comme il s'inventait lui-même. Il fit quelques portraits de moi. Est-ce pour lui que je commençais à poser nue ?

Dans mon désordre d'alors, j'oubliais totalement la lettre de "Mamie", sa sagesse et ses conseils transmis avec tant de vigilance et de tendresse à mon égard. Je l'oubliais parce que le temps passe, parce que l'adolescence et son ingratitude, parce que les arrangements paresseux avec l'inattendu, parce qu'une indiscipline qui frôlait une paresse de caractère. Enterrée plus qu'oubliée, cette lettre magnifique.,

Ce qui manquait, à nous les deux filles en particulier, était le regard du père. Tendre, curieux, voire séduit. Nous ne savions pas alors à quel point cela manquait, jusqu'à quelles peurs nous entraînait cette absence de regard, jusqu'à quelles ignorances dangereuses, jusqu'à quels dévoiements. A cette époque où je posais nue — histoire de prêter mon corps sans avoir à le donner — Catherine, secondée par la cousine Gunilla, se faisait avorter en Suède. Elle avait vingt ans. Rien ni personne ne l'avait, ne nous avait mises en garde. Sa traversée (que je n'ai apprise que des années plus tard) fut bien plus douloureuse dans son corps et dans sa conscience ligotée par un puritanisme silencieux et omniprésent, que la mienne. Mais la douleur n'a pas de jauge et l'instant ne sait la mesurer. Sous le même toit, nous vivions séparées, elle dans le théâtre et les amis qu'il drainait, moi dans mes désordres nocturnes, mes écritures toujours en projet, le dessin que je découvrais. La tendresse et l'attention qui auraient dû faire lien manquaient. Nous étions prisonnières d'une liberté amarrée sur rien, comme des bateaux mouillés dans un port, sans cordage arrimé à la bitte, sans ancre, sans quille.

Catherine disait : Ils ont mis une vitre entre le monde et nous". Une vitre peut-être mais plus encore. Cette absence de regard du père envers les filles a mutilé l'approche du désir, l'abandon dans le plaisir, le plaisir du plaisir. Sa parole et son absence de parole ont bétonné le corps et ses impulsions. Quel rôle tient la mère qui permet au père de voir et de reconnaître ses filles ? Impossible pour moi de le savoir. Si la femme est auprès du père, les filles doivent s'y trouver quelque part également, par jeu de miroir ou de séduction poursuivie...

Aujourd'hui, avec l'éclatement des couples, la donne est encore différente, la géographie des sentiments plus complexe à lire, les chemins autrement tracés. Mais ceux qui suivent ces chemins ne sauront jamais comment ils furent tracés

avant eux. Il faut faire avec ces déplacements dont on n'a pas idée. S'y ajuster. La terre tourne, des espèces animales, végétales disparaissent et d'autres apparaissent. Il faudrait être planète pour observer justement la mutation des genres, la lente variation de leurs comportements.

Mais n'est pas planète qui veut et nous ne saurons jamais rien des glissements progressifs du cœur. Pour l'heure, le mien dérapait, accrochait mal celui des hommes que je croisais. S'il parvenait à les retenir une fraction de temps, je leur en livrais trop peu pour leur appétit. Je leur donnais raison de trouver ailleurs et m'enfonçais dans des écritures où la fiction palliait la difficulté d'être et la paralysie des sentiments.

Lise et Bernard m'avaient introduite auprès de quelques amis à eux, peintres pour la plupart. Je ne sais comment cela se fit que j'en vins à poser nue pour eux. Cette nudité que j'offrais ne me posait apparemment pas de problème, au contraire peut-être : plus mon corps était vu dans sa totale nudité, moins il avait de chance d'être convoité. A offrir ainsi mon corps à l'inspection de l'œil du peintre, je le faisais statue, le rendais intouchable. Je me rappelle surtout Pierre Zucchelli, de dix ans au moins mon aîné. Lui seul, plus solide et plus mûr que les autres, aurait pu m'aider à l'époque mais il n'en avait ni le temps ni l'envie. Pour lui, je n'étais qu'un modèle à la différence près que je ne me faisais pas payer. Ce qui l'amena un jour à m'interroger sur cet exhibitionnisme gratuit. Je ne sus répondre. De manière générale, je parlais peu, cernais mal ma pensée. Je me sentais en défaut de langage, sans avis propre, préférant me couler dans le discours des autres, ces autres auxquels je conférais toujours un statut supérieur au mien et d'autant plus s'ils bénéficiaient d'une reconnaissance extérieure, quelle que soit son importance, comme c'était le cas pour Pierre Z. Un jour, boulevard Saint Germain, non loin de la place, dans une petite galerie, je me vis exposée à une vingtaine d'exemplaires, exécutée par ces quatre ou cinq peintres. Je priais le ciel que mes parents, pendant une quinzaine, n'aient rien à faire dans ce quartier.

Chambre

A-t-elle seulement existé, cette chambre ? Durant des semaines, elle a cherché à en réveiller le souvenir : sombre, à l'odeur de tabac et de sommeil solitaire, avec relents de vaisselle grasse accumulée, située non loin de Pigalle ou sur la place même.

Etait-ce l'après-midi ou bien la nuit ? Elle pencherait pour la nuit car une ampoule était allumée mais des volets métalliques dépliés auraient aussi exigé une source de lumière. Ou bien le jour filtrant à travers les fentes suffisait-il à l'éclairer, même faiblement, laissant deviner le matelas à même le sol, les draps défaits, la médiocrité du mobilier, l'aspect bancal et miteux de chaque chose aperçue, à l'image de leur propriétaire, artiste, pauvre et unijambiste ? Elle ne parvient pas à départager l'authenticité du souvenir de l'image stéréotypée qui s'y superpose. Il fait partie de ces quelques peintres pour lesquels elle pose, ami de Pierre, de Bernard et d'un autre dont le nom lui échappe, quelque chose comme "de Navarre" ou "de France", un patronyme pourtant marquant, de vieille lignée, si vieille que le garçon en porte les stigmates : silhouette fragile, traits indécis, présence transparente.

Lui, l'autre, le plus marginal des quatre, porte un imperméable flasque et rarement boutonné. Il a le cheveu broussailleux et la barbe trouée, le regard noir et étroit. Un vieux feutre sur la tête ? Possible, elle ne peut l'affirmer. Du charme, il a, un peu. Ils ont rendez-vous chez lui, place Pigalle. Elle sait bien pourquoi il l'attend et pourquoi elle a accepté. Ou plutôt, non, elle n'est pas certaine de savoir. Se soumet-elle à son désir dans un sentiment de charité ? Est-elle poussée par une sorte d'ultimatum, pourquoi pas aujourd'hui plutôt que demain puisqu'il faut en passer par là ? Ou bien y a-t-il du défi dans son attitude, défi et curiosité à quoi s'ajoute la conscience trouble et très illusoire de rompre avec son milieu ? Elle aurait lâché, au cours d'un dîner mondain comme sa BM les multipliait : "J'ai baisé à Pigalle avec un peintre unijambiste !

Ils se tiennent à quelque distance l'un de l'autre dans la pénombre de la chambre. Ils se déshabillent. Elle ne le regarde pas. Elle est fermée sur elle-

même, sur de la gêne et de la peur. Rembobiner le film en accéléré, se retrouver dehors où l'air est doux et le ciel propre. Là où elle se tient, debout, presque nue, elle sent la saleté qui imprègne les objets, les draps du lit, se tasse au coin des murs, se colle au plafond. Ou n'est-ce pas plutôt une sorte de négligence générale ? Ils s'allongent sur le matelas. Elle ferme les yeux. Il va la prendre. Saura-t-elle jouir ? Elle ne sait même pas précisément ce que le mot recouvre.

Elle rouvre les yeux. La jambe est là, sur le plancher, métallique, parfaitement inerte, isolée, séparée et par là même, démesurée. Elle pense très vite "comment faire l'amour à côté de ça ? Doit-elle râler, gémir, crier, comme elle a vu faire les amantes au cinéma ? Les yeux ouverts ou bien fermés ? Quels gestes, quelles attitudes pourraient la conduire à la jouissance ? Est-ce lui seul qui prend et sinon, comment, quoi partager ?

Elle s'est rhabillée, elle est sortie et sur ce souvenir, un sentiment de honte est toujours resté attaché. Parce qu'il n'y avait eu ni tendresse, ni plaisir. Peut-être aussi parce qu'elle n'a pas su dire non. Elle est comme ça, elle ne sait pas dire non, elle est comme son père, oui, elle lui ressemble. Dire non à un unijambiste, c'est lui laisser entendre son infirmité, la souligner, nier l'individu. Ce n'est pas pitié, non, c'est faiblesse et aussi cette propension qu'elle a à se mettre à la place des autres, comme s'il était possible de se mettre à la place des autres, comme si les autres étaient intéressés que quelqu'un se mette à leur place, elle n'est sûre de rien du tout. Plus tard, elle a cherché à oublier, à effacer mais une impression poisseuse l'a toujours poursuivie. Elle raconte cette histoire pour la première fois de sa vie.

Elle aimerait tellement aimer, connaître les gestes qui appellent l'amour, apprendre, sans avoir mal, comme on apprend à plonger, à siffler, à faire une crème anglaise. Si on savait les gestes, et comment les donner, comment les recevoir, on serait de l'autre côté du miroir. On aurait laissé sans douleur ni regret sa peau, non pas d'enfance, mais d'enfant. On serait au-delà de l'illusion et de la peur. Parce que les hommes faisaient peur. Pourquoi fallait-il, pour les approcher, pour s'en faire des complices, traverser cette ténèbre où ils

apparaissaient comme des ogres, des mangeurs que la raison lâchait d'un coup au moment de la dévoration, et voilà qu'ils devenaient des ennemis, des barbares ?

On était plein de dénégation. S'approcher d'eux, répondre à leurs gestes, s'y soumettre - car il fallait beaucoup de soumission - ce n'était pas tant par envie que pour transgresser, pour dire non. Un non informe, à la cible confuse, famille, éducation, autorité. Et un oui pour soi, mais si prisonnier, si taraudé d'angoisse, si volontariste. On pensait son corps, on ne lui laissait pas le temps de vivre. On usait de tous les interdits proférés par l'armée des voix distinctes et anonymes de la Famille.

Oh, la tendresse, qu'elle vienne en sus ! Qu'après ce qu'on imagine si dur, après cette traversée des corps d'où on émergera différent, la douceur à petits pas s'inscrive là où il y eut effort et dureté. Mais on savait par prescience montée du fond des âges, que tendresse et douceur ne seraient pas au rendez-vous. Les barbares passaient, prenaient et vous laissaient sur le carreau, une petite culotte accrochée à la cheville. Même sans expérience, on sentait venir ça de loin. Inexorablement. Dans l'affrontement.

C'est pourquoi, alors, inexorablement, il y eut cette chambre. D'autres s'ouvrirent plus tard.

Et pour vous, les enfants ce que j'écris là fait-il résonance ou bien la vie, les mœurs ont-ils avancé si vite que mes mots - et maux - vous sont étrangers ?

Moi je voulais tant que vous ayez du bonheur, ou du moins pas de la peine et pas du malheur. Il me semble que je vous ai même poussés en avant quand sont apparus les premiers signes annonciateurs, allez les enfants, découvrez le plaisir, le rire, le frémissement des sens, la jouissance affolante, l'orgasme aigu, obscur et éblouissant ! Sautez sur la margelle du puits, dansez sur le fil du rasoir ! Il me semble même vous avoir permis la légèreté. Non pas permise mais tendue, avec un furtif effroi de mère et quelque peu d'inconscience. Sur cette impression, vous avez sûrement à redire, à me dire, à rectifier. Qui reçoit se souvient mieux que celui/celle qui donne.

J'ai agi avec vous par amour et aussi par réaction contre, (par égoïsme également, on ne peut passer sous silence cette dimension). A votre tour, vous

agirez pareillement, un nouveau cycle s'ouvrira. Mathieu, nous nous sommes bien expliqués, à l'époque de tes 24/25 ans, ce double mouvement réactif de moi à mon éducation, à mes parents, et le tien à mon endroit. Ce qui importa à l'époque, et ensuite, fut nos écoutes respectives. La sourde guerre a reculé. Des conflits peuvent toujours naître mais nous trouveront adultes. Avec toi, Mosne, j'ai souvent échoué. Des rivalités de femmes sans doute, une volonté vaniteuse de t'identifier à moi, de t'imaginer, te projeter à ma ressemblance. Ta maternité nous a modifiées, je crois, distancées et rapprochées à la fois. Avec toi, Marie, mon aînée, j'ai souvent été en difficulté du fait de ton parcours particulier, voulant trop et trop bien faire. Jusqu'à comprendre que c'est toi qui m'ouvrais des pistes, qui me plongeais dans l'étonnement de toi. Ces pistes et ces étonnements basculaient des blocs de certitude, faisaient pavés dans ma mare figée de bonnes intentions et de connaissances livresques.

Mais je dérive un peu Je fais dans le sentiment. Et même dans le testament. Je joue les mères exemplaires, celles qui se retournent en arrière.

Commissariat

A quel moment les amis se dispersent-ils ? Comment les choses se délitent-elles, un jour et les intérêts divergent-ils ? Comment est-on ensemble et plus ensuite ? Un jour, ceux qui étaient là n'y sont plus. Chacun, silencieusement, est sorti du cercle, à petits pas s'est retiré, s'est éloigné. Lise a rencontré un compagnon, Pierre a continué sa plongée dans son travail, Bernard court après une très jeune fille à tête de chat. Je continue quelque temps encore à les revoir Lise, et lui qui continue à exercer sur moi une certaine fascination laquelle, à son tour, finit par s'épuiser.

En 1952, mon père a cinquante ans. On marquait, certes, les anniversaires des grandes personnes sans pour autant réaliser leur âge. Elles étaient grandes et

puis voilà. De même que les grands-mères étaient vieilles et voilà. Le père a quitté la Cimade - qui, elle, reste active encore à ce jour - pour raisons de salaire insuffisant, de fatigue, d'absence de prestige aux yeux de ma BM, ou par lassitude ? Il est entré en codirection d'une nouvelle maison d'édition, Amiot-Dumont, dont l'avenir sera de courte durée. Ensuite de quoi, il travaillera dans un service (public, privé ?) lié à la reconstruction, par quelles voies, quelles introductions ?

A la maison, l'avarice de ma BM couvre tous les domaines de la vie quotidienne : les mains dissimulées derrière le dos, elle tourne discrètement le bouton du radiateur pour en réduire la chaleur et diminuer la consommation d'électricité. Elle nous a fait cadeau de ses jupes kaki d'ex-AFAT. Par bonheur, le temps est à l'existentialisme, et je les passe à la teinture noire et à grands coups de louche remuée dans les faitouts de la cuisine. Henri mange rarement à sa faim. Les auteurs d'Amiot et Dumont répondent aux invitations pizza de ma BM. La mondanité est davantage dans le ton et les propos que dans le raffinement culinaire. Des musiciens se prêtent gracieusement au piano à des exercices à quatre mains, subissant l'imprécision sèche et nerveuse de celles de la maîtresse de maison. Un jeune guitariste aux doigts voltigeants nous offre un concert à demeure. Accroupie sous le piano, je le "croque" avec un certain bonheur.

Les enfants parlent peu. Entre nous, la communication se raréfie. Question d'âge, d'intérêts respectifs, de climat familial aussi. La BM nous a sacrément bousillé la parole.

Claude reste l'amie, malgré mes incartades, mes infidélités. Elle connaît mes problèmes de finances — ce qui m'est alloué, mensuellement, ne suffit pas à mes dépenses, matériel artistique et transports — et me propose un plan : ronéotyper, de nuit, des cours pour les étudiants en médecine. Le lieu des opérations se situe près de l'Ecole de Médecine, dans le quartier de l'Odéon.

Une fois de plus, j'engage ma sœur à accrocher le mouchoir blanc à la balustrade de ma fenêtre pour le cas où...

Impossible de me rappeler si je me rends en vélo, en métro ou à pieds à ces rendez-vous de travail ni comment j'en reviens.

Une nuit, sur le chemin du retour, boulevard Saint-Germain, proche de la place, deux hirondelles me mettent la main sur l'épaule Vos papiers !

Je n'ai sur moi aucun papier, rien qui puisse indiquer mon identité. A dix-huit ans, je suis mineure.-Suivez-nous !

Le commissariat se trouve rue de l'Abbaye, face au flanc nord de l'église Saint-Germain-des-Prés. Nous entrons. La pièce exiguë est enfumée. Une ampoule nue pend du plafond, comme dans les romans, des plans de quartiers tapissent les murs. Il fait une chaleur excessive par rapport à la température extérieure.

On me fait asseoir. De l'autre côté de la table, un gradé, manches retroussées, me regarde sans me voir, décroche tour à tour l'un ou l'autre combinés des téléphones qui ne cessent de sonner. —"Nom, prénom, adresse ?"

La question tombe sur le tas de mes innombrables et microscopiques pensées qui, en pleine débandade, courent en tous sens sous mon crâne comme des milliers de fourmis brusquement interrompues dans leurs besognes quotidiennes. Des agents vont, viennent, entrent, sortent, coiffent leur casquette, enfile leur veste, écrasent leur mégot. Je tremble. Il ne faut pas que cela se voit. J'ai le souffle court et le cœur qui grignote. Il ne faut pas que cela s'entende. Un léger flancher de la tête, un regard qui dévie, et la catastrophe est au rendez-vous. Je n'ai même pas, sur mes genoux, un sac à lacérer, pas même la longueur d'ongles pour. Je fixe un point au-dessus de l'épaule de l'agent. — "Anne Lecomte, 53 rue de la Tour." — "Nous allons vérifier".

D'un air las et sans conviction, l'agent appelle un collègue en poste dans le XVI^e arrondissement. — "Si vous dites la vérité, vous pourrez partir. Sinon, nous vous gardons au poste."

Je souris pour le convaincre de l'exactitude de ma déclaration et, dans ses lunettes, je vois mon air immensément niais. Des images trébuchent dans ma tête : 53 rue de la Tour, coup de sonnette. Le beau-père Gaston enfile sa robe de chambre, ses pantoufles, descend l'escalier, ouvre la porte. Il est quatre heures du matin. Les agents de police l'interroge : -non je ne connais personne chez moi sous ce nom. — Si c'est Elvire, la mère, elle comprendra. Les sonneries de

téléphone se succèdent, me labourent la tête, grignotent mes nerfs. L'agent en face de moi a une gueule en papier mâché, il ne me prête aucune attention, je ne l'intéresse pas, petit gibier. Si c'est Gaston qui ouvre la porte... — Vous avez menti. Nom, prénom et adresse, encore une fois. Je ne suis pas quelqu'un de courageux, je craquerai très rapidement, j'avouerai tout ce qu'on me demandera, écroulée sur ma peur comme une poupée de son. Bien sûr, ils ne vont pas se donner le mal de me raccompagner jusque chez moi. Ils téléphoneront — car, bien sûr, je finirai bien par donner le numéro de téléphone — mon père décrochera le combiné... Moi, je n'aurai plus qu'à attendre avec, au milieu de cette chaleur, de cette fumée, de cette indifférence, une nausée grandissante. Ensuite, il sera là, monsieur de Seynes, déplacé, trop élégant dans ce commissariat minable, l'air doux et malheureux. Puis, seule avec moi, sur le chemin de retour, il ne dira pas un mot. Lui et moi, côte à côte dans un abîme saturé de paroles impossibles. Et elle, sur le pas de la porte, les lèvres hermétiquement pincées, me fixera et la transparence glaciale de son regard achèvera ma décomposition.

Pourquoi le collègue n'appelle t-il pas ? Personne ne s'occupe de moi, tout le monde m'a oubliée. Les mineurs n'ont pas le droit de se trouver seuls la nuit dans les rues d'une grande ville, sans papier, sans accord des parents. Cela s'appelle fugue ou délit nocturne. Cela se paie d'une amende ou plus ou autre chose que je n'imagine même pas. Mais le pire n'est pas là. Le pire est que les parents ne découvrent ma vie parallèle, mes mensonges. Découverte qui pourrait les amener à confisquer mes cahiers, à les lire, à les détruire. Un monde s'écroule, un monde déjà passablement écroulé. La faute, le sentiment coupable, la certitude d'avoir blessé, fait du mal, d'avoir trompé, l'incapacité de se défendre, les yeux de ma BM dans les miens, impossible de continuer à vivre, reproche permanent qui me suit, s'enroule, étouffe et pourtant, je n'ai rien fait que mentir pour échapper au mensonge des adultes, tenter d'exister. On pourrait tout reprendre à zéro. La tendresse, le dialogue, la confiance ? Non, on ne peut pas.

A peine s'il a levé la tête pour parler. Il raccroche le combiné téléphonique : -C'est exact, vous pouvez partir.

“C'est exact, vous pouvez partir... c'est exact, vous pouvez partir...” Les mots dansent. Je sors. Je suis sortie. C'est l'heure du premier métro.

Vingt-cinq ans plus tard, je me suis retrouvée dans ce même commissariat, braquée, rue Guénégaud, par deux malfaiteurs qui, flingue au poing, m'ont tirée de ma voiture, m'ont jetée dehors, y ont pris place et ont filé. Assise devant une table identique, devant deux flics identiques, j'ai dû témoigner. Je souriais toujours aussi naïvement.

Abandons

Je rêve donc la lune.

*

Il faut tuer l'ange aux archets mobiles du temps

*

Mes fleurs s'étiolent

sur un grand tapis rouge

Liberté mal apprise

et mon silence est une ruse de petite fille

à cheval entre deux exigences.

*

Paris, l'ombre d'un grand cheval

Ses oreilles pointent dans la rigole

Et j'aime quand le soleil s'étale

sous le ciel rouge des parasols.

*

Les ailes à demi jointes, un ange oisif et délicat comme une ligne blanche. Pas d'auréole ni d'éblouissance. C'est le visage d'une âme allée.

Devant lui, un jeune homme au teint mélancolique. Son regard suit des routes aveuglées de noirceur et d'ennui. Et l'ange prie un éternel refrain de souvenirs vagabonds : où est-elle, où est-elle la fiancée des Indes ? En quel pays, en quelle saison sa silencieuse aurore et sa douceur nocturne ? Les oiseaux sont en feu, les forêts sont de neige et le désert n'est plus. Dans les bosquets plus d'aubépines, plus de nuages au gré du ciel. O que d'amours perdus et que d'astres trompés.

Le jeune homme s'est assoupi, son corps abandonné, ses deux mains, à ses côtés, en épaves mourantes. Il rêve. Et c'est enfin la terre, là-bas sa fiancée au cœur de marine solitaire. Sauvine ! la beauté a ses étoiles sourdes, insolentes de mystère et d'amour, des liqueurs qui broient ou caressent comme des doigts de nuit délicats, cruels.

Sauvine ! L'éclat d'un hiver.

*

Des poèmes, des nouvelles, des esquisses, des projets. Comme on entre en amour et puis qu'on s'en détache, j'entre en écriture, j'invente des personnages, façonne des destins, étire la gestation jusqu'à saturation. Puis, j'abandonne dans une sorte de reniement, et parfois aussi, comme à mon insu. Je ne termine rien. Petites morts et petits deuils s'accumulent que je repère trop tard et qui pèsent. J'ai le doute et l'autocritique assassins.

Aujourd'hui, la question se pose et s'impose : sans prétendre à une reconnaissance publique, même de la part d'un petit nombre, à une place modeste dans le paysage littéraire, bien des éléments se trouvaient en place à l'époque, qui auraient dû m'amener à affirmer jusqu'à accomplissement ce fort désir d'écriture; à ce que, tangible, il se concrétise par la publication d'un ouvrage. Tout, apparemment était en place : débuts relativement précoces, imagination, goût des mots, facilité de rédaction et même ambition. Et pourtant, manquent ceux des éléments qui, formant la base de l'édifice, en assurent la construction, l'achèvement et la solidité. L'absence de confiance en soi, et de son corollaire, la modestie, sape l'effort de persévérance. Il eut fallu, non pas un manque de modestie mais un vrai orgueil. La notion de travail fait défaut comme celle de

l'effort poursuivi. L'impatience gagne qui déploie dans l'immédiat l'esprit critique et retour au point mort jusqu'à la prochaine envolée que le cercle mortel engloutira comme les précédentes. Je revendique la clandestinité de l'écriture ! n'envisage pas de publication, une manière de m'arranger entre ambition secrète et secret tout court. Cette possible mise en lumière ne peut avoir lieu d'être, dépasse mon horizon.

Ces ratages d'examen, ces échecs multipliés, ces dérapages de volonté, ces velléités qui se refusent au réel, ont sans doute à voir aussi avec tout cela qui manquait chez nous : un terreau de tendresse, d'attention, un enracinement vital dans le regard de père et mère. "On nous a coupé les ailes" comme dit Catherine. Certes. Mais un jour vient où s'éveille la conscience qu'on ne peut plus vivre en victime, que le malheur a bon dos, que chaque voisin est plein de semblables malheurs et chacun responsable de ce qu'il en fait. Derrière nous, toujours, la grande lignée des ancêtres disparus trop peu interrogés quand il en était temps, hors sur les images paisibles des albums de famille. A vous, qu'est-il arrivé ? Comment avez-vous fait ?

Départ

En 1953, j'entre à l'Ecole nationale des métiers d'art. Catherine quitte la maison, engagée à la Comédie de Saint- Etienne que dirige Jean Dasté. Les kilomètres qui nous séparent provoquent comme un précipité de tendresse. Une importante correspondance s'ensuit. Des dizaines et des dizaines de lettres se croisent entre Paris et Rochetaillée. Peut-être Catherine retrouvait-elle par là sa place d'aînée ? Ou était-ce moi qui cherchait à la lui restituer ? Ou encore le mode épistolaire me permettait-il, mieux qu'un autre, de lui dire que j'avais grandi ? Peut-être aussi cherchions-nous à rattraper le temps perdu à s'être si peu, si mal parlé de nos deux chambres à travers le lourd rideau ? Ou était-ce le secret désir de s'assurer un témoin de ce que chacune vivait alors, d'un quotidien que nos lettres exaltaient, décalaient juste un peu, sérieuses comme des piquets de

tente et romantiques comme les ciels de Victor Hugo ? Possible que les sœurs ne s'écrivent pas autrement, avec un imperceptible surplus de mots.

Je profite de courtes vacances pour descendre lui rendre visite. La Comédie de Saint-Etienne a ses locaux dans l'enceinte de l'Ecole des mines. Grâce aux lettres de Catherine, les lieux, les gens me sont déjà familiers. J'ai le souvenir d'une odeur grise de poussière et d'étoffes travaillées. Jean Dasté avait quelque chose d'un ourson et d'un oiseau, avec ses yeux ronds et très mobiles, son sourire malicieux. On m'initie au «papiétage » technique propre à la confection d'accessoires grâce au collage, sur un moule, de morceaux de journaux déchirés très petits. Je suis la construction des décors, découvre le b,a,ba de l'art de l'illusion et de l'éphémère, traîne à l'atelier de couture, assiste au filage.

Retour à Paris, je m'initie à la conception de décors, de costumes, j'étudie la scénographie, travaille sur des projets hors tout programme scolaire, fais part à Jean Dasté de mes recherches et de mon désir d'entrer dans le métier. Lors d'un séjour à Paris, il me donne rendez-vous au théâtre de l'Atelier, dans le bureau d'André Barsacq. Je lui soumets mes essais, maquettes de décors et costumes pour une pièce de Lorca, une autre de Maeterlink. Quelques mois plus tard, il m'engageait comme décoratrice sur les deux projets de la saison 54/55, *Le Bal des voleurs* de Jean Anouilh et *La P...* respectueuse de Sartre. J'ai 22 ans, je n'ai pas encore travaillé et le directeur de la Comédie de Saint-Etienne me fait confiance. Un tel geste aujourd'hui est difficile à imaginer.

Ce travail auquel je consacre une partie de ma dernière année d'études me vaut un échec au diplôme final.

C'est l'époque où, pour cause d'indiscipline sans doute, Henri est envoyé dans un internat en Normandie pour terminer sa scolarité. Les règles y sont sévères. Ce qu'il m'en dit, à termes couverts, rappelle celui décrit par Martin du Gard dans *Le Pénitencier*, deuxième volume des *Thibault*. Henri s'isole et se durcit.

C'est aussi, en cette fin d'été 1955, la mort de Brigitte Barbey. En route vers Aix-en-Provence, au détour d'un virage, la voiture s'écrase contre un camion. La veille, Brigitte et Gilles étaient passés me rendre visite à

Rochetaillée, comme je travaillais à la Comédie de Saint-Etienne. Gilles, grièvement blessé, passa de l'hôpital de Toulouse à l'hôpital Foch près de Paris où se faisaient soigner les gueules cassées, retour du Vietnam. Une année plus tard, nous étions fiancés. Avec leur mort, les mères avaient gagné.

Au sortir des Métiers d'art, je passe quelques mois seule en Suède avec ma grand-mère au milieu des bouleaux et des sapins. Elle commence à décliner mais ses joues sont toujours aussi molles et douces à embrasser. Elle croit encore que les oiseaux rêvent la nuit. Certains matins, elle se lève plus tôt que d'ordinaire, subitement obsédée par des questions de paiement d'impôts. Avec des gestes larges et désordonnés, elle s'enfarine les joues, souligne ses sourcils, barre sa bouche de rouge et tant pis si ça dépasse. Elle enfle un long manteau, sort en grommelant "Skatten, skatten, skatten (impôts)" et va se poster devant la barrière aux deux soleils. L'autobus qui va à Rättvik s'arrête. Elle y monte, impératrice. Le chauffeur est un ami, elle le salue. Tous les passagers la connaissent. Tout le monde connaît ma grand-mère, c'est pourquoi personne ne rit devant son maquillage. A Rättvik, elle envahit la maison des impôts, tire sur son manteau, sur son chapeau à une plume et qui penche un peu. Elle invective le fonctionnaire "skatten, det är inte klok, ser du ! (les impôts, mais c'est insensé, tu comprends!)"

J'ai commencé un nouveau roman, je dessine, je confectionne pour Gilles des petites boîtes en écorce de bouleau remplies de myrtilles que j'envoie en Suisse par la poste. Elles mettent plus d'une semaine à lui parvenir.

Inquiète d'avoir laissé dans ma chambre celui de mes cahiers que j'intitulais le Cahier de ma haine où sont consignés mes révoltes, mes désirs de meurtre, mes velléités de fuite, je prie Henri de me l'envoyer. Il confie l'enveloppe à ma BM qui le lit, le transmet à mon père. Des années de merde leur tombent sous les yeux. A deux, ils rédigent une lettre "Nous te pardonnons." Le soir même, je jette mon cahier dans les flammes de la vaste cheminée du storstuga.

Gare du Nord, fin décembre. Il est très tôt. Après cinq mois d'absence, je rentre à la maison. Sur le quai, personne ne m'attend. Au 22 de la rue de la Tour, personne sur le pas de la porte encore fermée à clef. Silence, les parents dorment.

Mes colères, mes rancunes, mes révoltes se réveillent dans l’instant. Explosion dans mes membres, je tremble, le cœur en chamade, le ventre noué. Je monte dans ma chambre, mon lit n’est pas fait. Du coup, mes enfants, j’ai toujours fait le vôtre dans l’attente impatiente d’une arrivée, d’un retour.

Quelques jours plus tard, au matin du nouvel an, j’omets les souhaits d’usage. La colère de ma BM, mêlée à d’absurdes accusations, agit sur moi comme une eau glacée. Dans l’instant, je me vide de tout sentiment, toute émotion. Je remplis une valise et quitte la maison, définitivement.

Des amis m’accueillent quelques mois au bout desquels, grâce à quelque argent hérité de ma mère, j’achète le bail d’une petite pièce très sombre et très humide — les murs suintaient à vue — au rez-de-chaussée d’une rue étroite dans le XIV^e arrondissement, avec WC à la turque dans le fond de la cour.

1956-57, guerre d’Algérie. A deux pas de chez moi, le café qui fait angle, est essentiellement occupé par des algériens qui ferment le rideau dès la nuit tombée. Devant ma porte, des policiers armés, plaquent les hommes, mains en l’air, pour la fouille. Pour pénétrer chez moi, il suffit de pousser les battants de ma fenêtre pour sauter à l’intérieur. J’ai fini par mettre des rideaux. Il y avait danger dans ce quartier. Une certaine dose d’innocence, d’inconscience me protégeaient. Jamais je ne fus plus heureuse que dans cette chambre où mes trois mètres sur quatre se partageaient une douche — que j’avais fait installer — le coin cuisine, celui à manger et celui du sommeil. Dans cette chambre, j’invitai un soir à dîner ma sœur, et Jean Bazaine, son compagnon; Viera da Silva et Arpad Szenes; Alain Cuny — pour qui j’avais dessiné le costume de Pyrrhus dans le Phèdre de Racine — et Graeme Allwright qui chanta des ballades irlandaises— autour d’une longue planche qui occupait tout l’espace. De ces compagnons réunis un soir, ne restent que ma sœur, Graeme et moi.

Il m’est arrivé, à cette époque, d’aller voir “les parents”, dans l’espoir de je ne sais quel espoir. Une fois que je cherchais à récupérer une corbeille à papier, offerte par ma BM, celle-ci me la refusa comme lui appartenant. Aujourd’hui encore, je reste étonnée, c’est dire que le tonnerre continue à tonner : jamais les parents ne se soucièrent de mon logement, jamais ne vinrent le voir, jamais ne

m'accordèrent le moindre élément nécessaire à mon installation, draps, couverts, vaisselle, petit mobilier. Va pour la BM, mais le père... Que se passait-il donc dans sa tête que nous en fussions à ce point éloignés, que même la curiosité de mon lieu de vie ne l'ait pas visité ? Seule, une tante de Gilles me fit cadeau d'un service à thé chinois, fin de motifs et de porcelaine. Un très joli service à thé. Après mon mariage, en partance pour l'Angleterre où Gilles allait travailler, je confiais ce service aux "parents" en attente de notre retour. Trois ans plus tard, je trouvais le service, en service chez mes parents, où le thé, dans ces tasses de fine porcelaine devait être délicieux. Je n'ai jamais recouvert mon service à thé. L'histoire, via le service à thé, se poursuivait. Mari et enfants m'aidaient à la faire passer mais les traces restent visibles encore aujourd'hui.

Pendant mon absence à l'étranger, Angleterre, Etats Unis, les parents s'installèrent en Bourgogne, à un kilomètre de la communauté de Taizé dont mon père connaissait bien, et depuis des années, le père Roger Schütz, son fondateur. Désireux de se consacrer à l'écriture, il avait pris une retraite anticipée, aidé sans doute par l'héritage de sa mère. Il se donnait à l'écriture, écrivit beaucoup, des années durant, plusieurs épais romans. Malgré quelques relations dans le monde de l'édition, ceux-ci lui furent toujours retournés. Sur ma demande, il m'en confia un ou deux que je ne parvins jamais à lire jusqu'au bout, tant de bonne conscience et de religiosité mêlées. Jamais, non plus, je ne fus capable de lui en parler. Une douleur, me traverse toutes les fois que je pense à cet homme, enfin relié à ses vrais désirs, ambitions anciennes, enfouies depuis l'adolescence peut-être, ayant enfin trouvé sa tour de solitude, de recueillement en écriture qu'il ne mènera jamais au terme de ses ambitions : ni publication, ni solitude.

Ma BM, poursuivant ses besoins de mondanités auxquels s'ajoutait l'impératif d'un voisinage aristocratique, parviendra à dénicher dans ce coin de Bourgogne tous les nobles s'y trouvant auxquels elle servait la piquette du lieu, fruit d'une maigre vigne du parc qui s'étendait au delà de la maison de maître, donnant vue sur une longue vallée toute française, faite de prés et de vaches paisibles avec ruisseau serpentant au milieu.

Votre présence, à l'époque, mes enfants, facilitait mes visites en Bourgogne. Le père, si absent à ses enfants, devenait un grand-père attentif et charmant. Il y avait les chiens, le jardin, le parc, la douce campagne en contrebas.

Au fil des années, le père perdit la vue. Je lui achetais une loupe en forme de règle permettant de suivre les lignes d'un livre. Il s'éloignait, s'effaçait, lui laissait à elle, par démission définitive, toute puissance dans cette maison où l'accueil nous était compté. Possible que je lui donnai un coup fatal lorsqu'en 1971, j'allai lui annoncer mon divorce d'avec Gilles.

Dans la voiture qu'il conduisait, de Chalon à Ameugny, au fil de cette campagne si parfaitement en paix avec elle-même, entre tristesse et colère, il cria :— Ces enfants, tes enfants, tu en fais des orphelins !

Il était devenu très pâle, habité de cette même colère irrépressible à laquelle j'avais assisté une fois en Suède, quelques années auparavant. Il ne chercha pas à en savoir davantage, ne m'interrogea pas sur ma peine. Moi, je sentais combien la sienne était grande et grande aussi sa déception à mon égard. Des trois enfants, j'étais celle qui avait répondu à l'image idéale qu'il s'était construite du couple, de la famille, de l'équilibre, du bonheur. A cet instant, sur cette route de campagne, j'ai vraiment cru à un possible dialogue, à quelques mots qui auraient fait connivence, en auraient effacé d'autres, auraient comme donné naissance à père et fille, fille et père. Mais nos monologues s'épuisèrent et nous roulâmes en silence jusqu'à la grille ouverte du parc. Il me condamnait.

Mon père, ce besoin de vous appeler alors.

Quelques années plus tard, le médecin de l'hôpital américain de Neuilly qui l'avait opéré, nous convoqua, Henri, Catherine et moi. Il avait un cancer de la prostate et quelque six mois à vivre. Nous devions être les seuls à savoir et à nous de décider s'il devait ou non être confronté à la réalité. Pour l'heure, il n'y avait pas lieu de l'inquiéter, d'autant que les réactions de la belle-mère étaient toujours d'une imprévisible maladresse.

Quand ils séjournèrent à Paris, mon père et elle descendaient dans un coquet deux pièces du VII^e arrondissement. A sa sortie d'hôpital, il resterait quelques jours avant de repartir en Bourgogne.

Vous aviez l'air si fragile, si démuni. Vous aviez maigri sûrement, votre crâne s'était dégarni, votre nuque était émouvante, si vulnérable. Tout en vous avait pâli. Mon père. Nous avons fait le tour du pâté d'immeubles. Chaque pas vous était un effort. Vous souffliez et je me suis demandé : peut-être que plus tard, au même âge, moi aussi je soufflerai. Cela ressemblait à un très gros soupir ou à une exclamation muette d'extrême lassitude. Je ne vous entendais pas aspirer l'air pour reprendre votre souffle, seulement l'expiration qui sifflait entre vos lèvres serrées. Vous vous appuyiez fort sur mon bras, nous avancions à pas très courts et très lents, chacun provoquant une douleur que je sentais en vous plus même que je la devinais. Sans presque parler, nous avons mis un temps infini pour parcourir quelques dizaines de mètres. En quelques jours, vous étiez devenu un vieillard. C'était en 1973, je crois, deux années avant votre mort, laquelle ne fut pas due au cancer mais à une hémorragie cérébrale et à une fatigue de vivre aussi, vu la menace de l'asile ou quelque lieu semblable que ma belle-mère concoctait. Cela, nous ne l'avons su qu'après votre décès qui eut lieu le jour même de celui de Franco en Espagne. A mon sens, vous avez mis fin à vos jours avec une élégance certaine.

Epilogue

Journal, 1984. “Douceur mélancolique de cette fin d’été. Les rayons du soleil tombent en pointillés sur le gravier à travers la frondaison des tilleuls centenaires. Les fauteuils de jardin ont été remisés dans la tourelle depuis plusieurs mois. J’hésite à les sortir, histoire de faire quelque chose. Aussi bien, je peux m’asseoir sur le banc. Ou ne pas m’asseoir. Elle, on la pousse dans sa chaise roulante, enveloppée d’un plaid. Et puis on la rentre. On la sort, de moins en moins. Les visiteurs se font rares. Thibaud traîne la longueur de sa chaîne fixée au tronc du tilleul, ratissant aller/retour, un demi-cercle de gravier et de feuilles tombées. Ce berger allemand, c’est son dernier caprice en remplacement des précédents, Stikou et Pitchinine, ras de terre et pleins de poils, que la vieillesse a fini par emporter. Elle n’était déjà plus très valide quand elle a fait l’acquisition de ce dernier chien sans se soucier de qui aurait la charge de dresser cette bête toute en muscles et en impulsions désordonnées. Madame Ch. qui tient la maison, dans le sens plein du terme, n’en a plus la force ni le temps. Il ne lui en a pas moins fallu promener deux fois par jour cette bête qui tirait en tous sens, s’échappait, courait la campagne, tuait les poules, affolaient les chèvres et les brebis. Madame Ch. a fini par renoncer aux promenades. Thibaud est attaché tout le jour à sa chaîne et il aboie. Il aboie dès qu’on s’approche de lui dans un fol espoir de libération. Il aboie toutes les fois que passent une voiture, un cycliste, un promeneur. Il aboie sans distinction, même contre son ombre.

Je marche jusqu’à l’extrémité de la pelouse — est-ce encore une pelouse ? — pour échapper aux aboiements comme, il y a peu, je le faisais pour échapper à ses cris à elle. A l’époque, elle n’avait pas encore décidé d’entrer en mutisme.

Car, selon moi, il s'agit bien d'une volonté délibérée et non d'une aphasie de vieillard. Qu'on soit obligé de la pousser en chaise roulante et de répondre à ses réclamations bruyantes et capricieuses suffisent à satisfaire ses besoins de sujétion. Aujourd'hui, elle ne parle plus. Ses cris sont fichés au fond de ses yeux.

Un muret de pierres jaunes et ocre ferme la propriété située sur le plateau. Devant moi, en contrebas, la vallée remonte en pente douce. Une route asphaltée la traverse, franchit le pont à l'arche unique, sinue vers le bourg, disparaît dans un virage. Le clocher émerge des toits de tuiles brunes. Au creux du vallon, un cours d'eau miniature vire en boucles successives, bordé de saules plus songeurs que pleureurs. Sous un bouquet de peupliers aux ombres fines comme des pinceaux japonais, une jument et son petit, immobiles. Dans le pré, des vaches blanches broutent au ralenti. Des haies basses quadrillent le paysage. Temps suspendu, indifférent, prisonnier de la sérénité des lieux, de la parfaite harmonie des lignes. Rien ne me retient là plus qu'ailleurs. Je suis mal là comme je le suis ailleurs. Je peux m'asseoir sur le banc ou sortir les sièges de jardin. Nulle part à mon aise. Je retourne vers la maison.

J'ai roulé sa chaise jusqu'à la cuisine en traversant la salle à manger désertée. Je l'installe devant la table. Elle n'exprime rien, le regard fixe, le visage cadennassé sur un reproche perpétuel. Madame Ch. lui verse sa soupe dans une assiette d'enfant à fond creux qu'on remplit d'eau bouillante pour garder chauds les aliments. Au fond de l'assiette, l'image d'un canard Walt Disney. A notre tour, madame Ch. et moi nous nous servons. Elle s'aperçoit que l'assiette de madame Ch. est plus remplie que la sienne. Elle la tire à elle, en prélève quelques cuillerées. Je la regarde faire. Toutes les lumières de mes anciennes révoltes s'allument d'un coup. Qu'en faire devant cette momie qui ne parle plus que par gestes, des gestes qui continuent à affirmer une supériorité de classe ? Je devrais trouver la distance, l'indifférence. Mais douleur et rébellion se dressent au garde-à-vous. Au centre de ce corps d'oiseau sec, l'œil reste assassin. La voix s'est tue, le rauquement s'est éteint. Mais le bleu polaire de l'œil ne connaît pas de frontière.

Journal, 2 mars 85. "T* n'est plus qu'une pauvre momie aux membres squelettiques, les fesses couvertes d'escarres, l'œil hagard, la parole presque absente. Pauvre chose larve qui coûte deux millions par mois, seule dans une maison qui flotte autour d'elle comme un vêtement beaucoup trop vaste. Et nous trois, les enfants qui trimons Intermarché (à l'époque, je tournais, de nuit, dans des Intermarchés, des films destinés à la formation des futurs vendeurs) et autres alimentaires pour assurer EDF, GDF et le reste. Situation absurde qui se terminera par un enterrement qui jamais n'aura connu une telle absence de larmes. Suivra ensuite le désarroi devant tant de meubles inutilisables, tant de livres impossibles à accueillir, et cette grande maison dont on aurait rêvé pour nos enfants et dont il faudra se défaire.

Ce qui me restera de T* : son regard dont la dureté transparente et glaciale demeure dans l'égarement et dans ce qui ressemble à un secret qu'elle enferme quelque part au fond de ce corps qui se miniaturise et s'effondre lentement, inéluctablement. Secret sur une enfance blessée, sur un orgueil mal situé, sur une hauteur de classe qui repousse l'amour possible, dit, exprimé si loin dans l'interdit. Secret sur une fermeture telle qu'elle en a enfoui et oublié son secret ? Petite carcasse débile et fragile qui nous a valu tant de haine, a enseveli chez nous trois tant de capacités d'amour, d'aisance d'être, a placé au faite tant d'angoisses, d'interdits, de nœuds.

Elle crève lentement, sûrement, y mettant tout le temps qu'elle a mis aussi à dompter le père jusqu'à l'ensevelir sous sa domination ; tout le temps qu'elle a mis à détruire des structures familiales que, malgré les bouleversements, on parvenait (inconsciemment sans doute) à maintenir en soi comme de fragiles racines. Racines balayées ensuite par ce regard, cette chose inoubliable, impossible à soutenir tant la mémoire de la souffrance adolescente y est inscrite, si dure encore à toucher quand elle affleure à la surface d'un instant. Des mois peut-être encore avant de plonger définitivement dans la mort. Sera-ce une libération ? Elle a déjà eu lieu. La maison, sans être devenue nôtre, n'est plus aussi interdite. L'œil et l'oreille ne sont plus là pour épier et la voix canine n'aboie plus pour exiger. La maison, le parc, les communs, les chambres trouvent

le calme des pierres et des espaces qui aurait toujours dû être le leur. Dans le fond gigantesque de cette maison vaste et vide, un petit être inutile se recroqueville de jour en jour, le cœur organique toujours vaillant, la tension toujours bonne autour de quoi la peau, les os, l'âme sans doute aussi s'amenuisent, capable de disparaître, laissant derrière eux le cœur battre et l'œil hagard et transparent errer dans les pièces, les recoins sur un silencieux secret vraisemblablement épuisé et dénué de tout intérêt, sur des haines qui ont perdu jusqu'à leurs ombres.

Le regard de mon père, devenu presque aveugle, n'habite plus la maison depuis longtemps. Ne nous a jamais habités pour ne s'être jamais penché (n'avoir pas osé ?) sur nous. Pourtant, retournant loin en arrière, il me semble qu'il s'y cachait de la tendresse mais tellement pudique. Une profondeur d'échec peut-être. Le masque était si vite là qui niait l'intérieur, affirmait l'abdication sous son regard à elle qui effaçait, balayait tout sur son passage comme un gaz destructeur. Je veux croire que mon père aussi a souffert de ce regard dont le vide faisait peur, que le plein paralysait.

Est-ce notre adolescence qui a figé ce regard à jamais ? Catherine dit : il faudra écrire tout ça.— Comment retrouver dans les mots cette densité de la haine, de la révolte, de l'impuissance ? Comment dire cette longue navigation de l'enfant qui se cherche et se sent constamment secoué, expulsé de son parcours, projeté aux confins de ses interrogations comme de l'affirmation de son désespoir ? Comment retrouver cette violence sans cesse soumise aux impératifs du mensonge et de l'hypocrisie consciente ? Le cahier de ma haine, brûlé en 56 parce que découvert, eut pu faire état de la chose. Je l'ai détruit par fidélité à une morale.

Mes enfants, que cette haine qui va mourir de la mort organique de T* vous soit toujours inconnue.

Reste cette autre et terrible violence qu'aucune pelletée de terre ne pourra jamais recouvrir : la fosse de la mère perdue, toujours béante. Entre la fin de la mère et celle de la belle-mère s'ouvre une fosse. Non, ne s'ouvre rien du tout. La fosse est l'existence même de cette fosse. Ecart infranchissable. Etrangeté

totale. Absence de tout lien. Vide. Reste cette image de momification lente où le regard porte encore et encore ce vide froid, glaçant, à présent inaccessible, mort vivant, enfermé sur un secret. Inoubliable éclat de lame qui tranche dans le vide, l'absurde, le rien, mais tranche, tranche encore, malgré moi”.

Journal, Ameugny, 5 avril. “Dans quelque pièce, quelque fauteuil qu'on s'installe, quelque geste qu'on fasse, l'impression qu'il faudrait justement, à cet instant précis, être ailleurs, faire autre chose que ce qu'on est en train de faire. Ainsi se passe la journée : monter dans la chambre - et non sa chambre puisqu'aucune dans cette maison ne nous a jamais été attribuée - lire quelques lignes, se sentir coupable de la tranquillité de la lecture. Redescendre au moindre bruit qui résonne toujours comme un reproche. Allumer une cigarette, l'éteindre. Naviguer d'un vide à un autre vide avec un sentiment d'absurde et d'inutilité. Même le plaisir très ténu de fouiller les tiroirs, les innombrables petites boîtes, les cartons est vite chargé de faute, d'interdit. Pourtant c'est la seule chose qu'on ait envie de faire tout en ayant conscience que chaque découverte renverra intactes les anciennes douleurs de la haine, de l'humiliation, de la révolte. On se prend à fixer le paysage derrière la vitre et à très vite détourner les yeux parce qu'on réalise qu'on ne regarde rien. Qu'ici, il n'y a rien à voir. Ici, aucune impulsion d'aucune sorte, profonde ou fugitive, ne motive un mouvement de la pensée ou du corps. Tous se ressemblent dans leur vacuité, leur inutilité. Il n'y a que le temps qui passe et le seul vrai désir est qu'il passe vite, qu'il délivre de la pesanteur du vide et du sentiment de n'être jamais à la bonne place, bien qu'on sache qu'aucune place ici n'est bonne ou justifiée quoi qu'il en soit. Et le temps passe bien sûr mais morcelé, jamais lisse, jamais plein, détruisant comme un hachoir à persil toute velléité de concentration, de rêves.”

Brasserie, près de la gare de Dijon. 21 h. “La vie revient petit à petit. Les lignes écrites ci-dessus auraient pu l'être il y a 10 ou 5 ans. L'état de T* n'y est pour rien fondamentalement. Au contraire, sans ses cris, la maison devrait être plus sereine. Non seulement, elle ne l'est pas mais je ne serais pas étonnée une seconde si, tout à coup, je les entendais, ses cris, tels qu'autrefois. Parce que je pense qu'elle ne les a pas perdus, que simplement, elle les dissimule comme elle

dissimule bien d'autres choses que, par éclairs, je vois poindre. Sans doute y a-t-il ses "absences" mais ses "présences" sont encore là. Par exemple, on lui annonce pour ce soir une émission à la télé sur les pauvres qui pourrait l'intéresser. "Oh oui !" s'exclame-t-elle. Si mal cautérisées, mes blessures de révolte hurlent à l'intérieur de moi. Quant à mon père, brusquement relativisé, il est devenu quelqu'un de si petit, de si peu intéressant, de si velléitaire et impuissant qu'une rage m'a gagnée de ne jamais lui ressembler. Même et surtout s'il y a des atavismes contre lesquels, soit disant, on ne peut rien. Jeter l'eau, le bébé, la baignoire et toute la maison ensemble."

Paris, 2 mai. "Quand T* sera morte et enterrée vraisemblablement à côté de papa dans le cimetière d'Ameugny, quand la maison sera vendue, ce lieu (maison, village, pays) qui ne nous connaît aucune racine, aucune attache affective ou sentimentale, ne nous reverra plus. Pour ma part en tout cas, rien ne m'y fera retourner si ce n'est le hasard, l'imprévu. Réfléchissant à ça, je me dis que la séparation qui fut la marque de notre vie, du vivant des parents, demeure encore au-delà de leur mort. Une fois de plus, nous échappons à ce qui, dans la majeure partie des familles, représente un bien commun : les racines dans le terroir familial et géographique, terre et terroir, où sont déposés, enterrés les parents, les ancêtres, lien fondamental qui se vit aussi dans les visites dominicales sur les tombes du père, de la mère, visites signes d'une reconnaissance, d'une tendre et respectueuse filiation. Les tombes de nos parents (BM incluse) resteront désertées des enfants comme les parents ont déserté la vie des enfants. Il y a là une étrange corrélation - ou bien l'affirmation d'une logique ?"

Henri me téléphone de là-bas : "Elle ne parle plus du tout, elle met deux heures à ingurgiter un repas, on la fait boire dans un verre à pipette. Cette fois, j'ai l'impression que ça n'est plus du caprice ou de la mauvaise volonté mais une réelle incapacité."

En toute logique, il me faut le croire. Pourtant, la suspicion que j'ai dans ses ressources, ses capacités de méchanceté et de prétentions de classe me pousse irrationnellement, irraisonnablement à penser que, derrière son mutisme,

derrière son regard glacial, affolé et hagard, de petites phrases continuent de circuler au ralenti dans son cerveau rétréci.— Je les ferai marcher jusqu’au bout, je les tiendrai à ma merci. Je me tais pour que me parler les emmerde encore plus. Je mets deux heures pour manger ma soupe pour affirmer qu’ils sont toujours et jusqu’à ma mort à mon service, etc. — Et si le cerveau n’a plus l’énergie ou l’agilité pour mettre en marche ces petites phrases, celles-ci, par la force de l’habitude et par vieillissement biologique, se sont simplement pétrifiées et roulent toutes seules, propulsées par leur propre poids.

24 mai. “Retour de tournage. Sur mon répondeur : -T* est sous transfusion, le cœur est faible. Cette fin, enfin s’approcherait. Dans mon for intérieur, je la situerai dans le courant de l’été. Pourquoi transfuser des morts ?”

Belle-Ile 27 juin. “...pendant ce temps, dans un fond de Bourgogne, une vieille femme vide se dessèche, prolongeant par à coups sa vie mourante comme elle a tenu, vivante, les coups de mort qu’elle portait autour d’elle. Il y a des nervosités vivaces qui n’en finissent pas de se tenir debout.”

Paris, 12 octobre. “T* est partie définitivement, un œil grand ouvert, l’autre à demi fermé. Derrière le bois du cercueil, l’œil continue de fixer. La bouche aussi était ouverte. Trou noir qui paraissait gigantesque dans ce visage momifié, réduit au squelette. Les poignets étaient à peine plus gros qu’un goulot de bouteille. C’est la première mort que je vois. Bouche béante et œil fixe.

Journal de papa, 1975. “Tu es le Seigneur qui pardonne, qui lave, qui purifie. Que ce carême soit le temps de la repentance, de la pénitence pour toute ma vie — et de l’espérance — Ma vie légère, insignifiante, trop souvent inutile. P.Y., (un des frères de Taizé qui rendait visite, régulièrement à mon père) je te confesse ma légèreté, à travers toute ma vie, mes malhonnêtetés d’esprit et de corps à l’égard de Margareta et de Marie-Camille, mon manque de discernement, mon manque d’amour à l’égard de mes enfants. L’autre jour, j’interroge frère Yan sur la psychologie de mes souvenirs : ils sont toujours teintés d’amertume. Parce que tout simplement ils sont passés et ne reviendront plus ? Ou est-ce plus grave, lui demandais-je ? Parce qu’ils ne seraient pas authentiques ? Je n’ai

jamais été un authentique homme d'affaires, jamais un authentique homme du monde, un authentique apprenti pasteur. Si, en tant qu'apprenti mais pasteur peut-être pas. Bref, je me montrais sous mon jour le plus sombre..."

Nous vidons la maison, mon frère et moi. Dans votre bibliothèque, papa, parmi les papiers et la correspondance, je tombe sur un grand cahier rouge dont j'extrai ici les dernières lignes. Elles ont été écrites peu avant votre mort. Vous vous adressez à Dieu. C'était donc si difficile de parler aux proches, à nous les vivants ?

Paris, juin 2003